

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES REPRÉSENTATIONS DE LA GUERRE SUR LE FRONT D'ORIENT D'APRÈS
LES ARTICLES DES ENVOYÉS SPÉCIAUX DE QUATRE QUOTIDIEN FRANÇAIS
(1914-1918)

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
À LA MAITRISE D'HISTOIRE

PAR
MARIE VASSENET

AVRIL 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens particulièrement à remercier mon directeur de recherche Anthony J. Steinhoff, sans qui ce mémoire n'aurait pas pu voir le jour. Il m'a laissé une grande liberté de travail, autant sur mes choix d'études que sur mon rythme de travail, ce que j'ai particulièrement apprécié. Il a également toujours été disponible pour répondre à mes nombreuses questions.

Je souhaite aussi remercier ma famille qui, malgré la distance, m'a soutenue, tout autant dans mon choix de partir au Canada que durant ma maîtrise. Deux de mes frères m'ont particulièrement aidé. Marc-Antoine, en acceptant de lire tous mes chapitres et de m'offrir un point de vue de non-initié sur mes écrits et Maximilien qui, en vivant sur mon fuseau horaire, a été un très grand soutien ces derniers mois.

Enfin, je remercie mon compagnon, Maxence, dont le soutien et la patience m'ont permis de passer au travers de mes passages de doutes et d'angoisses. Merci !

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS.....	i
TABLE DES MATIERES	ii
RÉSUMÉ	iv

CHAPITRE I

LES REPRÉSENTATIONS DE LA GUERRE SUR LE FRONT D'ORIENT	1
1.1 Introduction.....	1
1.2 Penser le front des Balkans	5
1.2.1 Un front oublié ?	5
1.2.2 L'histoire culturelle de la Première Guerre mondiale.....	11
1.2.3 La représentation comme concept	15
1.2.4 Comprendre le front arrière	17
1.3 Problématique	20
1.4 Méthodologie	22
1.4.1 Contrôler les représentations : la censure et la propagande.....	22
1.4.2 Étudier les représentations du front des Balkans	25
1.4.3 Descriptions des sources et méthodologie de travail	29
1.5 Plan du mémoire	32

CHAPITRE II

SE BATTRE SUR LE FRONT D'ORIENT : VOIR LA GUERRE À TRAVERS LE QUOTIDIEN PARISIEN..... 35

2.1 Introduction..... 35

2.2 L'année des échecs : 1915 38

2.3 L'année de Salonique : 1916..... 59

2.3.1 L'attente et la construction du camp de Salonique (janvier–août 1916) 60

2.3.2 L'échec de la manœuvre de Monastir et le nouveau front de Macédoine (septembre 1916 – janvier 1917) 64

2.4 La Grèce à la une : 1917 68

2.4.1 La représentation des événements militaires décevant de l'année 1917..... 69

2.4.2 L'exaspération de la presse..... 72

2.5 L'épopée finale : 1918 75

2.6 Conclusion 80

CHAPITRE III

VOIR L'AUTRE..... 82

3.1 Introduction..... 82

3.2 Une représentation différente de l'ennemi ? 85

3.2.1 Le Turc..... 86

3.2.2 Le Bulgare..... 92

3.2.3 Les populations locales. 96

3.3 L'ombre de l'Allemagne, l'ennemi héréditaire 99

3.4 Conclusion 103

CHAPITRE IV	
LA VIE EN ORIENT	105
4.1 Introduction.....	105
4.2 Une expédition coloniale	106
4.3 L’Orient entre rêve et réalité.....	112
4.4 Le mythe de Salonique.....	119
4.5 Conclusion	128
CHAPITRE V	
MOURIR SUR LE FRONT D’ORIENT	131
5.1 Introduction.....	131
5.2 « La maladie se fait souvent l’alliée de la mitraille »	134
5.3 Représenter la mort.....	137
5.4 Mourir en Orient, du cimetière au deuil.....	141
5.5 Conclusion	150
CONCLUSION	154
BIBLIOGRAPHIE	160

RÉSUMÉ

Ce mémoire cherche à comprendre la manière dont les reportages et les envoyés spéciaux de la presse quotidienne d'information parisienne ont représenté la guerre sur le front d'Orient durant la Première Guerre mondiale. En effet, entre 1915 et 1918, la presse est le seul moyen permettant d'informer les civils français des événements se déroulant dans les Balkans. Au travers des représentations présentes dans les reportages, la presse, par le traitement des événements dans les Balkans dans lesquels des troupes françaises se battent, participe à la création d'un discours péjoratif concernant le front d'Orient. Celui-ci voit alors sa mauvaise réputation grandir auprès de l'opinion publique française.

La censure, la propagande et les discours colonialistes et orientalistes présents dans les reportages participent à la représentation du front d'Orient comme d'un front attentiste et secondaire. Le front d'Orient et les soldats français envoyés dans les Balkans jouissent alors en France d'une image particulièrement négative, souvent présentée comme une expédition coloniale.

En étudiant ces représentations et les sujets traités par les correspondants de guerre, comme les événements militaires, la représentation de l'ennemi, le mythe de l'Orient ou encore les souffrances particulières des soldats français dans les Balkans, ce mémoire montre la construction de cette image négative du front d'Orient.

Mots-clefs : France, Première Guerre mondiale, front d'Orient, Balkans, représentations, Presse, reportages, envoyés spéciaux.

CHAPITRE I

LES REPRÉSENTATIONS DE LA GUERRE SUR LE FRONT D'ORIENT

1.1 Introduction

Un front déconcertant, prolongé après l'échec de l'expédition des Dardanelles en juin par un débarquement dans la ville nouvellement grecque de Salonique et l'ouverture d'un front continu en Macédoine contre la Bulgarie entrée dans la guerre en septembre aux côtés des puissances centrales. Un front qui exaspéra les états-majors de l'Ouest et de l'Est parce qu'il détournait des unités de plus en plus nombreuses des tranchées de l'Artois ou de l'Aisne, de mars 1915 jusqu'en novembre 1918, au profit d'une sorte d'expédition coloniale ; un front pour rien, un front pour rire.¹

Lorsque nous nous sommes intéressés au sujet de la Grande Guerre en Europe du Sud, les célébrations de commémoration du centenaire de la Première Guerre mondiale venaient de commencer. Trois ans plus tard, en 2017, et alors que la France et les États-Unis célèbrent côte à côte l'entrée en guerre des Américains lors de la fête nationale française, le 14 juillet, nous ne pouvons-nous empêcher de nous interroger sur la place du front d'Orient dans ces célébrations. Le front des Balkans et des Dardanelles n'est pas oublié dans ces commémorations. Par exemple, et comme chaque année, le gouvernement australien fête l'« ANZAC day » le 25 avril, commémorant le débarquement des troupes australiennes sur la presqu'île de Gallipoli². En France, en revanche, les célébrations sont plus locales et de moindre envergure. Néanmoins, les soldats français du front des Dardanelles et de Macédoine ne sont pas laissés pour compte. L'Association Nationale pour le Souvenir des

¹Pierre Miquel, *Les poilus d'orient*, Paris, Fayard, 1998, p. 8.

²Australian War Memorial, *The Anzac day tradition*
<https://www.awm.gov.au/commemoration/anzac-day/traditions>

Dardanelles et front d'Orient ravive tous les ans à la Flamme sous l'Arc de Triomphe, à la date du débarquement français dans les Dardanelles le 25 avril 1915. De la même manière, l'Ambassade de France en Macédoine organise et participe régulièrement à des cérémonies de commémorations³.

Ce que nous appelons le front d'Orient correspond en réalité à deux fronts ouverts par une coalition franco-anglaise dans le but de soulager le front français et de venir en aide à la Russie. À la fin de l'année 1914, alors qu'à l'Est et à l'Ouest les fronts se figent, les états-majors français et britanniques se trouvent face à l'immobilisation de leurs armées, les soldats s'enterrent dans les tranchées et les offensives en Artois et en Champagne se soldent par des échecs. Par ailleurs, l'entrée en guerre de la Sublime Porte aux côtés de l'Allemagne et de l'Alliance en octobre 1914 chamboule un peu plus l'échiquier militaire qu'est alors l'Europe⁴. En entrant ouvertement en guerre contre les puissances de l'Entente, l'Empire ottoman coupe la route maritime permettant de relier et d'approvisionner la Russie en armes et en matériels⁵.

Une première tentative d'ouverture de front se fait dans le détroit des Dardanelles entre avril 1915 et janvier 1916. Il s'agit d'une expédition, navale dans un premier temps, suivie par un débarquement sur la presqu'île de Gallipoli. Cet affrontement voit les soldats français, anglais, leurs colonies et leurs dominions engagés contre l'Empire ottoman soutenu par l'Allemagne. Suite à l'échec de l'opération, les troupes

³Ambassade de France à Skopje, La France en Macédoine, *Brochure sur le centenaire de la Première Guerre mondiale, le front d'Orient 1914-1918*, récupéré le 5 janvier 2016 de [https://mk.ambafrance.org/Brochure-sur-le-Centenaire-de-la-et-Ambassade-de-France-a-Skopje-La-France-en-Macedoine, Ouverture de la conférence « 1914-2014 : les Balkans, 100 ans après le début de la Première Guerre Mondiale »](https://mk.ambafrance.org/Brochure-sur-le-Centenaire-de-la-et-Ambassade-de-France-a-Skopje-La-France-en-Macedoine-Ouverture-de-la-conference-1914-2014-les-Balkans-100-ans-apres-le-debut-de-la-Premiere-Guerre-Mondiale) <https://mk.ambafrance.org/Ouverture-de-la-conference-1914>.

⁴Rémy Porte, *Chronologie commentée de la Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2011, p. 106.

⁵Max Schiavon, *Le front d'Orient : du désastre des Dardanelles à la victoire finale, 1915-1918*, Paris, Tallandier, 2014, 378 p.

alliées sont débarquées dans la rade de la ville nouvellement grecque de Salonique. Le front de Macédoine-Serbie est alors ouvert en octobre 1915 et est le principal front combattu par l'armée française dans les Balkans jusqu'à la fin de la guerre, en novembre 1918.

Pour suivre ce conflit qui apparaît comme une distraction face au manque de nouvelles du front français, les rédactions des journaux envoient très tôt des correspondants de guerre dans les détroits des Dardanelles. Albert Londres raconte que dès le 4 mars 1915, on lui dit : « Partez, filez, vous n'arriverez pas à temps et, dans vingt jours, télégraphiez-nous de Constantinople »⁶. Durant trois ans, les envoyés spéciaux du *Matin*, du *Petit Parisien*, du *Petit Journal* et du *Journal*, entre autres, vont suivre bon gré, mal gré, les tribulations des soldats français envoyés à l'autre bout de l'Europe pour aider la France et ses alliés. Pour les Français de la Grande Guerre et de l'après-guerre, ce « front pour rire » est considéré comme un front secondaire, même une expédition coloniale, amateur, sans grand intérêt militaire, où les soldats français ne risquent finalement que peu leur vie. De toute façon, on ne comprend pas son intérêt.

Même après la fin du conflit, le front des Dardanelles et de Macédoine jouit d'une très mauvaise réputation en France. Dans *La Tragédie des Dardanelles*, Edmond Delage revient sur la catastrophe militaire qu'a été l'expédition du détroit des Dardanelles. Il y souligne à la fois l'improbabilité et l'inutilité de ce front, pensé à l'origine pour soulager le front français. Il en vient même à diminuer l'importance du sacrifice des soldats français : « Mais pourquoi êtes-vous morts ? »⁷. Alors, les soldats

⁶Albert Londres, « L'enfer des Dardanelles » dans *Sous le brassard vert, douze journalistes dans la Grande Guerre*, Marcel Prévost (sous la dir. de), Arléa, Paris, 2016, p. 195.

⁷Edmond Delage, *La tragédie des Dardanelles*, Paris, B. Grasset, 1931, p. 266.

ne sont pas exempts non plus de cette mauvaise réputation ; ils sont tout aussi décriés que le front lui-même.

Nous nous sommes donc interrogés sur la raison de la mauvaise réputation du front et de l'armée d'Orient, ou en tout cas, leur oubli partiel par la mémoire collective. Plus particulièrement, nous nous sommes demandé quels étaient les rôles de la presse et des envoyés spéciaux dans la création ou la propagation de cette image si négative. Ce mémoire examine donc la manière dont ce front a été représenté dans la presse parisienne. La presse est alors la seule capable de faire le lien entre les événements du front des Balkans et la métropole française et d'informer la population française. Nous nous sommes alors demandé quels sont les discours et les représentations véhiculés par les reportages dans quatre plus importants quotidiens d'information parisiens. Plusieurs questions en découlent : Que nous montrent-elles des conditions d'existence du front des Balkans ? Des intentions des correspondants ? De l'état même de l'opinion française pendant la guerre ?

Nous cherchons à savoir comment est appréhendé ce front lointain et exotique par les reportages, ainsi que les rôles que jouent les quatre plus grands quotidiens parisiens de l'époque et ses correspondants de guerre dans la propagation de cette réputation négative du front d'Orient. Il faut considérer certains paramètres lors de cette étude. Tout d'abord, les reportages sont encadrés par la censure et la propagande, tant de la part de l'État, que par celles que s'imposent les journalistes, en plus de la ligne rédactionnelle du quotidien pour lequel ils écrivent.

Ce mémoire souligne aussi l'importance des contextes socioculturels dans lesquels ces écrits journalistiques s'immiscent ; ceux-ci sont un reflet direct des thématiques dans lesquelles baigne la société française de l'époque. Les représentations présentes

dans les reportages concernant le front d'Orient reflètent l'importance, par exemple, du contexte colonial français et du rôle de France civilisatrice et du courant littéraire orientaliste pour décrire et appréhender les pays balkaniques. Il ne faut pas non plus négliger l'importance des événements du front occidental puisque ceux-ci servent de carcans aux représentations du front oriental : c'est le cas, par exemple, lors de la question de l'appréhension de la figure d'un ennemi qui n'est pas allemand. Si nous ne pensons pas que les reportages, les envoyés spéciaux et cette presse quotidienne précise sont responsables de vouloir sciemment présenter le front d'Orient négativement, ce mémoire veut démontrer qu'ils ont participé à cette fabrication, en raison des conditions d'exercices qu'ils rencontrent et des champs lexicaux, des références culturelles et globalement, l'ensemble du système de références et d'analogies sociopolitiques employées pour le représenter.

1.2 Penser le front des Balkans

1.2.1 Un front oublié ?

L'historiographie de la Première Guerre mondiale comporte de nombreuses lacunes lorsqu'il s'agit du front d'Orient. Cela tient tout d'abord à l'absence générale d'intérêt et d'attention pour ce front dans la littérature dédiée à la Grande Guerre. Il existe cependant une littérature particulière au front des Balkans et c'est ce que nous allons questionner dans cette partie.

Avant de se pencher sur la question du traitement du front des Balkans par l'historiographie française, il faut établir qu'à notre sens, le front d'Orient fait partie

intégrante de la Grande Guerre. Pour Michael Howard⁸, la Première Guerre mondiale est un conflit certes mondial, mais mettant plutôt en parallèle différents conflits ayant lieu dans différentes régions de l'Europe et, pour différentes raisons, interagissant entre eux⁹. Une première guerre opposerait à l'Ouest les Alliés à l'Allemagne selon un schéma traditionnel des représentations de la Grande Guerre. Michael Howard considère les événements à l'Est comme une Troisième guerre balkanique¹⁰. Cette hypothèse peut s'avérer vraie lorsque l'on regarde les affrontements dans les Balkans du point de vue de certains pays de la région. Pour les Turcs, par exemple, la Grande Guerre s'inscrit dans les guerres du début du XXe siècle, celles-ci se confondent faisant place à un conflit militaire s'étendant de 1912 à 1922¹¹. Cependant, le postulat de Michael Howard nous paraît comme pouvant être problématique pour le traitement historique du front des Balkans par les historiens de la Grande Guerre. Pour les Français et les Britanniques de la Grande Guerre, l'expédition alliée a d'abord été pensée comme visant à soulager le front français et à relier les Alliés à la Russie et non comme à la participation alliée à une autre guerre éloignée. En acceptant de considérer ce front comme une continuation des guerres balkaniques, nous craignons que cela ne nuise au traitement de celui-ci par les historiens de la Grande Guerre et contribue à le pousser dans l'oubli.

La place du front d'Orient dans l'historiographie du conflit semble être celle d'un front oublié. Cependant, il serait faux de le considérer comme inexistant. Nous avons

⁸Michael Howard, « The First World War Reconsidered » dans *The Great Wars and the 20th century*, Jay Winter, Geoffrey Parker et Mary R. Habeck, (sous la dir. de), Yale, University Press., 2000, p. 13-29.

⁹Michael Howard, *op. cit.*, p. 19 et Heather Jones, Jennifer O'Brien, et Christoph Schmidt-Suprian, « Introduction : Untold Wars » dans *Untold Wars : New Perspectives in First World War Studies*, Heather Jones et Jennifer O'Brien (sous la dir. de), Leiden, Boston: Brill, 2008, p. 3.

¹⁰Jean-Jacques Becker, « La guerre dans les Balkans (1912-1919) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 71, n°1, 2003, p. 4-16.

¹¹Alexandre Tourmarkine, « Historiographie Turque de la Première guerre mondiale sur les fronts ottomans : problèmes enjeux et tendances », *Histoire@Politique*, vol. 22, n°1, 2014, p. 8.

pu noter que les études sur le front d'Orient se font en parallèle des thèmes d'études du front occidental. En d'autres termes, les historiens du front d'Orient appliquent les mêmes concepts à leurs recherches que les historiens du front français. Ces dernières années et avec les célébrations du Centenaire de la Grande Guerre¹² de nouvelles publications scientifiques ont vu le jour sur le sujet, présentant le front d'Orient comme une manière alternative d'appréhender le conflit.

À l'instar du front français, la première vague d'ouvrages parus durant l'entre-deux-guerres concernant les événements militaires des Balkans est celle des témoins et des acteurs du conflit. Cette démarche se place dans ce qu'Antoine Prost et Jay Winter nomment « la première configuration militaire et diplomatique » de l'historiographie de la Première Guerre mondiale où se mêlent acteurs et historiens¹³. Cela permet également aux auteurs impliqués de se justifier ou de justifier les décisions qu'ils ont suivis auprès de l'opinion publique. C'est par exemple ce que fait le général Sarrail lorsqu'il publie en 1920 ses mémoires¹⁴. Il s'agit du témoignage de ces années passées sur le front d'Orient ; cela lui permet de faire le bilan des actions militaires menées et d'établir les responsabilités des échecs subis. C'est en quelque sorte une tentative de réhabilitation de sa personne, ce que nous pouvons expliquer au vu de la réputation du front d'Orient, considéré comme un front secondaire inactif et inefficace, dirigé par des anciens de la Coloniale, ou comme une opportunité de débarrasser le front occidental des éléments indésirables.

¹²Par exemple, le journal *Le Monde*, a participé à la médiatisation de nombreux sujets sur la Grande Guerre (*Le Centenaire, 1914-1918, Le Monde*, récupéré de <http://www.lemonde.fr/centenaire-14-18/>) en partenariat avec la Mission du centenaire (*14-18 Mission du Centenaire*, Récupéré de : <http://centenaire.org/fr>). Dans le cadre de la communauté scientifique, une encyclopédie en ligne a été créée permettant une approche multiple, diversifiée et internationale de la Première Guerre mondiale (*International Encyclopedia of the First World War, 1914-1918 Online*, récupéré de <http://encyclopedia.1914-1918-online.net/home/>)

¹³Antoine Prost et Jay M. Winter, *Penser la Grande guerre : un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 17.

¹⁴Maurice Sarrail, Général, *Mon commandement en Orient (1916-1918)*, Paris, E. Flammarion, 1920, 424 p.

Dès les années 1930, nous recensons aussi des études politico-militaires du conflit. Edmond Delage s'intéresse par exemple au rôle de Churchill, du gouvernement et de l'état-major anglais et leur implication dans l'échec de l'expédition des Dardanelles¹⁵. Dans le cadre d'une approche scientifique de l'histoire militaire, André Ducasse cherche, dans les années 60, à apporter une dimension historique à son ouvrage¹⁶. Affecté à l'Armée d'Orient et chef de section à Monastir, il attend cinquante ans avant de publier son témoignage, estimant qu'il s'agissait d'une période raisonnable afin de démystifier le rôle des responsables politiques et militaires et d'avoir accès aux archives disponibles¹⁷. Les problèmes que présentent ces études sont liés à la limitation de leurs objectifs. Elles ne proposent qu'une vision partielle de l'histoire du front d'Orient, essentiellement basée sur la recherche des responsabilités de l'échec que celui-ci représente.

À partir des années 80, un changement s'opère dans la manière d'appréhender le front d'Orient. Les historiens se penchent davantage sur l'expérience des combattants, en utilisant surtout le témoignage comme source. La première étude d'envergure sur le sujet est la thèse de Patrick Facon sur le moral des soldats et des mentalités sur le front d'Orient au travers de l'étude des archives postales militaires¹⁸. La seconde étude que nous citerons est la thèse de Francine Saint-Ramond-Roussane qui étudie les correspondances et les témoignages des soldats français des Balkans¹⁹. Tous deux s'intéressent à l'expérience des soldats français sur le front d'Orient à travers les témoignages. Cependant, l'utilisation des témoignages dans le cadre des recherches

¹⁵Edmond Delage, *op. cit.*, p. 261.

¹⁶André Ducasse, *Balkans 14-18 ou le chaudron du diable*, Paris, R. Laffont, 1964, 264 p.

¹⁷*Ibid.*, p. 7-8.

¹⁸Patrick Facon, *Soldats français de l'Armée d'Orient, recherches sur le moral et approches des mentalités*, Thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, 1978.

¹⁹Francine Saint-Ramond-Roussane, *La campagne d'Orient 1915-1918. Dardanelles-Macédoine d'après les témoignages des combattants, des premiers départs vers les Dardanelles : fin février 1915 à l'armistice bulgare du 29 septembre 1918*, Thèse de doctorat, Presses universitaires du Septentrion, 2001.

sur le front d'Orient est sujette à précaution due à la surreprésentation des officiers dans ces écrits²⁰, ce qui influence la manière dont le front est décrit et perçu. Pour Francine Saint-Ramond-Roussane, cette surreprésentation des officiers s'explique par leur volonté d'apporter leur témoignage et leur vision des événements auxquels ils ont participé. Il s'agit surtout d'une opportunité de justifier et de légitimer leurs présences sur le front d'Orient. Cela leur permet surtout de rechercher une forme de reconnaissance auprès de l'opinion publique qui, bercée par une certaine vision orientaliste de ces Balkans rêvés, les perçoit comme des voyageurs revenus d'un fabuleux séjour à l'étranger²¹. Ce manque de représentation du front balkanique dans l'histoire et dans les mémoires provient, selon l'historienne, d'un malaise ou d'une certaine pudeur face à cette expérience de la guerre « vécue comme une humiliation par le soldat »²².

Il est à notre sens important de s'attarder sur ces études puisqu'elles nous permettent d'obtenir plus d'informations sur la manière dont les soldats se sont eux-mêmes perçus durant ces trois années, mais également d'apporter une autre vision sur les souffrances physiques et psychologiques qu'ils ont endurées, que cela soit à cause de la maladie, de la guerre, de la difficulté de l'éloignement, ou bien, plus spécialement dans notre cas, de l'impact des rumeurs provenant de France sur leur moral. C'est d'ailleurs ce que propose François Cochet dans une courte étude dans laquelle il se penche sur les particularités et les difficultés spécifiques du front d'Orient²³.

²⁰Frédéric Rousseau, « Entre découverte de l'altérité et définition de soi. L'«Orient méditerranéen» de soldats français de la Grande Guerre (1915-1918) », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 81, 2010, p. 106 et Francine Saint-Ramond-Roussane, *La campagne d'Orient 1915-1918 op. cit.*, p. 29.

²¹Francine Saint-Ramond-Roussane, *op. cit.*, p. 38.

²²Francine Saint-Ramond-Roussane, *op. cit.*, p. 3.

²³François Cochet, « L'armée d'Orient, des expériences combattantes loin de Verdun », *Cahiers de la Méditerranée*, 81, 2010, p. 91-103.

Récemment, de nouvelles études sont apparues sur le front d'Orient. L'une des études les plus complètes que nous pouvons citer est celle de Max Schiavon concernant les opérations des Dardanelles, de Macédoine et de Serbie²⁴. Il s'agit d'une synthèse d'histoire militaire du front d'Orient, où l'historien se concentre sur le cas des Alliés. Cet ouvrage est particulièrement intéressant, car il ne se contente pas de proposer une histoire militaire ; il s'attarde également sur la vie et les souffrances des soldats, ainsi que sur l'expérience combattante. De même, dans le cadre du Centenaire de la Grande Guerre, de nouvelles parutions ont tenté de replacer le front des Balkans dans le cadre de la Première Guerre mondiale. C'est par exemple le cas de Robin Prior, qui étudie la guerre contre l'Empire ottoman, dans lequel il consacre toute une partie sur les opérations de Dardanelles et de Gallipoli du point de vue Britannique²⁵.

Le front d'Orient, bien qu'il ne s'agisse pas d'un champ d'études complètement oublié par les historiens, demeure cependant particulièrement sous-développé dans le traitement historique de la Grande Guerre. Néanmoins, dans le cadre du Centenaire, un nouvel éclairage a pu lui être attribué. Cela prend différentes formes, que ce soit par des ouvrages et des études spécifiques à son propos, comme celles de Max Schiavon et Robin Prior, ou bien encore par des expositions à son sujet. De même, l'encyclopédie en ligne *1914-1918 — online. International Encyclopedia of the First World War*²⁶, créée dans le cadre d'une approche globale et mondiale de la Grande Guerre, propose certains articles revenant sur la question du front d'Orient.

²⁴Max Schiavon, *op., cit.*

²⁵Robin Prior, « La guerre contre l'Empire ottoman » dans *La Première Guerre mondiale, Volume Un : Combats*, Jay M. Winter (sous la dir. de), Paris, Fayard, 2013, p. 325-335.

²⁶International Encyclopedia of the First World War, *1914-1918-online*, <http://www.1914-1918-online.net>

1.2.2 L'histoire culturelle de la Première Guerre mondiale

En choisissant de nous intéresser à la manière dont est représentée la guerre front d'Orient dans la presse d'information parisienne, nous inscrivons notre recherche dans le champ de l'histoire culturelle de la Grande Guerre.

La première étude d'importance concernant l'histoire culturelle appliquée, en partie, à la Première Guerre mondiale, est celle de George L. Mosse²⁷. Il considère l'existence d'une culture de guerre antérieure à la Première Guerre mondiale particulièrement haineuse de l'ennemi et servant d'explication à l'acceptation de la violence de la Grande Guerre. Cette étude porte essentiellement sur l'Allemagne et la brutalisation de sa société. Nous avons choisi d'apposer le prisme de l'histoire culturelle à notre étude sur le front d'Orient puisque celle-ci permet de relier l'histoire du front et de l'arrière. Cette histoire par le « bas »²⁸ est à notre sens le moyen d'expliquer et de comprendre comment et pourquoi le front d'Orient subit une si mauvaise réputation auprès de ses contemporains. Elle donne alors au chercheur la possibilité d'appréhender un événement historique par le biais des représentations, comme objet central²⁹.

Ce sont les études de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne, centre de recherches mené par le triumvirat français Jean-Jacques Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, qui nous intéressent particulièrement. Ce centre d'études de recherches européen et international (français, anglais, allemand) est un des fers de

²⁷George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette littératures, 1999, 291 p.

²⁸Jean-Yves Le Naour, « Le champ de bataille des historiens », *La Vie des idées*, 10 novembre 2008, récupéré de <http://www.laviedesidees.fr/Le-champ-de-bataille-des.html>

²⁹Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2004, p. 19.

lance de l'histoire culturelle de la Première Guerre mondiale. Ils proposent cette forme d'analyse de l'histoire, car elle permet aux chercheurs d'appréhender au plus près la guerre telle que vécue par les contemporains et, plus important encore dans le cadre de notre étude, de comprendre la manière dont ils ont vécu et ont le conflit. L'histoire culturelle nous permet donc d'appréhender la manière dont les civils, par le biais des représentations présentes dans les reportages, ont vécu, ont compris et se sont représentés la guerre sur le front d'Orient.

Dans *14-18 Retrouver la guerre*, par exemple, Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker estiment que la « culture de guerre », ses pratiques et les mentalités sont à l'origine de la violence et du consentement des soldats à la guerre durant le premier conflit mondial. Celle-ci agit comme la véritable matrice du conflit³⁰. Ils définissent cette culture de guerre comme étant « un corpus de représentation du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa signification profonde. Une « culture » disons-le nettement indissociable d'une spectaculaire prégnance de la haine à l'égard de l'adversaire »³¹.

Dans le cadre du Centenaire, Philippe Poirrier dirige un ouvrage collectif de synthèse proposant une approche globale de l'histoire culturelle de la Grande Guerre³², en faisant appel à des historiens, des historiens de l'art et autres professionnels de domaine connexe à l'étude historique, comme des archivistes. Cet ouvrage s'intéresse à la manière dont les agents (journalistes, écrivains, musiciens, etc....) de

³⁰Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, « Vers une histoire culturelle de la première guerre mondiale », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*. vol. 41, janvier-mars 1994. p. 6.

³¹Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18 Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2003, p. 145.

³²Philippe Poirrier (dir.), *La Grande Guerre. Une histoire culturelle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2015, 300 p.

la culture de l'époque réagissent face à la « culture de guerre ». Dans une seconde partie, l'ouvrage s'intéresse aux objets matériels issus de cette « culture de guerre ».

Néanmoins, certains historiens s'opposent à cette idée de « culture de guerre ». Au singulier, affirment-ils, le concept apparaît réducteur et s'assimile plus à une culture de l'arrière qu'une culture du front³³. Antoine Prost et Jay Winter préfèrent à ce singulier, le concept de « cultures de guerre » permettant de tenir compte d'une multitude de critères : différences sociales, économiques ou nationales³⁴. « Cultures de guerre », au pluriel, est alors défini comme étant « l'ensemble des formes discursives à travers desquelles les contemporains ont compris le monde en guerre dans lequel ils vivaient » et comme « un amalgame d'éléments de toutes sortes, les uns matériels, les autres discursifs sur les moyens par lesquels les groupes sociaux et les individus ont donné sens à la guerre et adapté leur vie et leur langage à la situation qu'elle a créée »³⁵. À notre sens, ce concept de « cultures de guerre » est beaucoup plus adapté à la réalité complexe de la Grande Guerre.

Nous estimons que la culture de guerre spécifique au front d'Orient est la raison pour laquelle l'opinion française estime si peu la valeur de ce théâtre d'opérations. Les modalités de représentations du front d'Orient dans la presse quotidienne divergent de celles des représentations du front occidental par leur contenu et les sujets qu'elles mettent en avant. Cette différence joue un rôle dans la compréhension que l'opinion française se fait du front d'Orient. Le concept de « cultures de guerre » permet, selon nous, de mieux rendre compte de la pluralité des représentations du conflit. Nos recherches nous ont montré que les représentations de la guerre du front d'Orient véhiculées par la presse d'information influent sur la manière dont le front a été perçu

³³ Antoine Prost, « Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol.81, n°1, 2004, p. 5-20.

³⁴ Antoine Prost et Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 222.

³⁵ *Ibid.*

à l'arrière, c'est-à-dire, par les civils français, et que celles-ci divergent de ce que les soldats du front d'Orient ont eux-mêmes perçu. Ainsi, nous adhérons également à l'idée que les tensions entre les soldats sur le front français et les civils s'expliquent, au moins en partie, par des représentations différentes du conflit³⁶.

Il existe cependant une opposition forte au concept de « cultures de guerre »³⁷. Regroupée au CRID (Collectif de recherche internationale et débats sur la guerre de 1914-1918), elle prône un retour à l'histoire sociale, afin de mieux comprendre l'expérience des soldats. Aussi, le concept de culture de guerre est considéré comme une culture de l'élite, puisque les témoignages utilisés par l'École de Péronne sont issus essentiellement des officiers ; il n'apparaît pas adapté au temps court de la guerre et ignore la complexité et la polymorphie des réalités³⁸. C'est également le cas pour le front d'Orient, comme l'explique Francine Saint-Ramon-Roussane, qui met en exergue la surreprésentation des officiers dans les témoignages. Dans le cas de notre étude, les reportages et articles des correspondants de guerre peuvent être considérés comme une forme de témoignage. Il faut évidemment prendre en compte le fait que les envoyés spéciaux sont issus d'une certaine élite culturelle, comme le montrent les multiples références littéraires, à l'antiquité grecque ou encore à l'orientalisme que l'on retrouve dans les journaux.

³⁶ Antoine Prost, « Les représentations de la guerre dans la culture française de l'entre-deux-guerres », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, vol. 41, janvier-mars 1994, p. 23-31.

³⁷ Emmanuelle Picard, « A propos d'une notion récente : la culture de guerre », dans *Guerres, paix et sociétés, 1911-1946*, Frédéric Rousseau (sous la dir. de), Paris, Editions Atlande, 2004, p. 667-674.

³⁸ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée : une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 11.

1.2.3 La représentation comme concept

L'objectif de ce mémoire est d'explicitier les représentations de la guerre sur le front d'Orient dans la presse afin de comprendre comment celles-ci ont pu influencer la compréhension que l'opinion française a pu se faire de ce conflit. Puisqu'il s'agit d'une étude de la presse d'information parisienne, nous nous intéressons à des représentations écrites. Par ailleurs, l'histoire culturelle de la Grande Guerre, dans laquelle nous souhaitons inscrire notre mémoire, se pense en termes de représentations, car elles permettent d'appréhender la manière dont les Français ont construit leur discours face au conflit.

Nous avons retenu deux définitions du concept de représentation qui nous fournissent un cadre théorique pour notre mémoire. La définition du mot « représentation » issue du *Dictionnaire universel* de Furetière est la suivante : « Image qui nous remet en idée et en la mémoire les objets absents et qui nous les peint tels qu'ils sont [...] Se dit aussi de la peinture qui se fait par le discours d'une action, d'une histoire vraie, ou fausse ». ³⁹

L'historien français Roger Chartier insiste sur la nécessité de se focaliser sur « la manière dont s'opère la rencontre entre le monde du texte et le monde du lecteur » ⁴⁰. Il s'appuie également sur cette définition de Furetière afin de définir son concept. Cette question « d'objet absent » oblige selon lui à distinguer deux cadres d'application : entre ce que l'on représente et ce qui est représenté. Par ailleurs, il précise que la représentation est « l'exhibition d'une présence, la présentation

³⁹« Représentation », *Dictionnaire Universel*, Furetière, 1690, récupéré de <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5795138h/f738.item.r=Repr%C3%A9sentation%20>

⁴⁰Roger Chartier, « Le monde comme représentation » *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. n° 6, 1989, p. 1509.

publique d'une chose ou d'une personne ». Selon ses termes, la représentation est « un instrument d'une connaissance médiate qui fait voir un objet absent en lui substituant une « image » capable de le mettre en mémoire et de le « peindre » tel qu'il est.

Pour Carlo Ginzburg, le concept de « représentation » se définit selon deux axes : « action de mettre devant les yeux de quelqu'un ou devant l'esprit de quelqu'un » et « le fait de remplacer (quelqu'un) d'agir à sa place (dans l'exercice d'un droit) »⁴¹. L'idée de substitution d'un objet réel par un autre, similaire à celle proposée par Roger Chartier, ainsi que la mise en exergue d'une absence de conscienciosité, à un certain degré, de cette substitution, cette image substituée est mise devant les yeux de quelqu'un.

Ces définitions sont importantes pour notre sujet puisqu'elles nous donnent l'opportunité de comprendre comment les représentations du front d'Orient publiées dans la presse ont permis à l'opinion française de l'appréhender et de se créer une image du conflit, finalement différente de sa réalité. Les représentations sont ici l'image qui a permis la construction du sens d'un objet absent pour les Français — ici, la compréhension de la réalité des conditions de vie et de combats des soldats dans les Balkans. Ces représentations, sous formes discursives, font appel à des références culturelles et littéraires connues par la France du début du XXe siècle, telles que l'Antiquité grecque, le courant orientaliste ou bien encore, les tropes des discours de la haine de l'ennemi, des discours colonialistes ou impérialistes. Ces représentations sont également encadrées par les frontières artificielles et prédéterminées que sont la censure et la propagande. Celles-ci sont un moyen de

⁴¹Carlo Ginzburg, « Représentation : le mot, l'idée, la chose », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n°6, 1991, p. 1220.

mettre une image, qu'elle soit matérielle ou symbolique, sur quelque chose ou quelqu'un d'absent ou de non visible.

1.2.4 Comprendre le front arrière

Il est aussi nécessaire de comprendre le front arrière afin de mieux comprendre dans quelle société et selon quelles problématiques les civils ont appréhendé les représentations du front d'Orient. L'arrière du front occidental est à bien des égards aussi l'arrière du front oriental. La presse est le seul moyen pour l'arrière de s'informer sur la guerre. De plus, ce front arrière est le destinataire principal et le réceptacle des représentations véhiculées par les reportages et les envoyés spéciaux. Puisque l'on place l'opinion française en tant que cible première de nos reportages, il est nécessaire de comprendre comment ce front arrière vit, subit et comprend la guerre, d'abord sur le front occidental, puis oriental.

Alors que les sociétés européennes et internationales se trouvent dans des contextes sociopolitiques et culturels en pleine évolution — de nouvelles guerres ont éclaté, les combattants de la Grande Guerre quittent la vie active, de nouveaux médias apparaissent et les archives s'ouvrent aux chercheurs — une nouvelle thématique apparaît dans l'historiographie de la Grande Guerre : la question du front arrière⁴². Gabriel Perreux publie un premier ouvrage sur le sujet dans lequel, par le biais d'une approche sociale et en tenant compte des réalités sociales, économiques et politiques, il met en exergue la manière dont les civils vivent et participent au conflit⁴³.

⁴² Antoine Prost et Jay M. Winter, *op. cit.*, p. 33-41.

⁴³ Gabriel Perreux, *La vie quotidienne des civils en France pendant la Grande guerre*, Paris, Hachette, 1966, 351 p.

La littérature historique sur le sujet est particulièrement abondante. Jean-Baptiste Duroselle⁴⁴ dresse une histoire totale de la Grande Guerre ; son objectif est de faire une histoire des Français. Cet ouvrage est intéressant pour notre recherche pour deux raisons : bien que très pessimiste et insistant sur les peurs et les souffrances des civils, il explique que la guerre de 14-18 est *incompréhensible* pour ses contemporains⁴⁵. Ainsi, privés de leur liberté, en souffrance constante, une « barrière psychologique » se dresse entre les civils et les soldats. Cela permet d'expliquer les problèmes de compréhension entre le front avant et le front arrière. Cette idée est particulièrement intéressante à notre sens, puisqu'elle permet d'expliquer partiellement le désintérêt des civils pour la question du front d'Orient. La réalité des Balkans est si différente et si loin des souffrances que connaissent les civils, qu'il semble impossible pour eux de se sentir concernés. De plus, la présentation du front d'Orient comme d'un lieu de voyage, de Salonique comme d'une ville où il fait bon aller au café ou au cinéma, le manque d'activité du front, alors que l'on souffre à la maison, n'encourage pas une bonne compréhension des enjeux du front d'Orient, ou encore, d'apporter son soutien à ceux partis se battre si loin.

Avec l'apparition de l'histoire culturelle comme prisme de la compréhension de la Grande Guerre, l'histoire du front arrière se fait aussi selon de nouvelles approches. C'est à la lumière du concept de « war culture » que Léonard V. Smith, Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker appréhendent la société en guerre française⁴⁶. L'objectif de l'étude est de tenter de comprendre comment la mobilisation, l'acceptation et le consentement des civils leur a permis de participer et à soutenir l'effort de guerre. Si les civils ont consenti à l'effort de guerre, comme le montre cette

⁴⁴Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918*, Paris, Perrin, 1994, 515 p.

⁴⁵*Ibid.*, p. 11-12.

⁴⁶Leonard V. Smith, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *France and the Great War 1914- 1918*, Cambridge, University Press, 2003, p. xv.

étude, ils ont essentiellement consenti à l'effort de guerre pour le front occidental. Nous supposons cela, à la vue de la très mauvaise réputation dont jouit le front d'Orient en France, perçu à la fois comme une perte de temps, mais également de soldats et d'argent par une partie de l'opinion publique et de certains de ses dirigeants militaires et politiques et qui se traduit par le manque de moyens dont disposent les soldats des Balkans.

La censure et la propagande jouent un rôle important dans la compréhension et dans l'acceptation qu'ont les civils du conflit qu'ils vivent. Léonard V. Smith, Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker expliquent la mobilisation des foules par le rôle que jouent la propagande et la censure⁴⁷. De même, dans un article important, Fabrice Pappola et Alexandre Laffon expliquent que « les civils ne disposent pour se forger une idée de la guerre que des éléments de la presse, où fleurissent les discours des hérauts nationalistes »⁴⁸. Cela est particulièrement prégnant dans le cas du front d'Orient, puisque les seules représentations du front d'Orient auxquelles l'arrière a accès sont celles véhiculées dans les reportages, soumis eux aussi, à la relation complexe entre la propagande, la censure et l'engagement du correspondant de guerre. Ainsi, la censure, la propagande et leurs représentations du conflit peuvent mobiliser les foules mais elles ont aussi le pouvoir de les démobiliser jusqu'à un certain degré.

En étudiant le front d'Orient au travers de la presse d'information, nous choisissons de proposer une lecture historique alternative d'un front pensé comme alternatif au front occidental. Bien que ce premier soit tout aussi éloigné pour les Français

⁴⁷*Ibid.*, p. 53-55.

⁴⁸Alexandre Laffon et Fabrice Pappola, « "Bourrage de crânes" et expériences combattantes » dans *La Grande Guerre. Pratiques et expériences*, Rémy Cazals, Emmanuelle Picard et Denis Rolland (sous la dir. de), Toulouse, Editions Privat, 2005, p. 315.

géographiquement que cognitivement, les reportages utilisent des représentations selon des modalités pensées et utilisées au sujet du front occidental.

1.3 Problématique

Ce mémoire s'intéresse à ce qu'ont été les représentations de la guerre sur le front d'Orient et le rôle qu'elles ont eu dans la création et la construction de l'image de ce front d'opérations. Ce sont ces représentations qui permettent aux Français, à travers la lecture des reportages, de créer et de comprendre cette représentation. Par l'étude des reportages des envoyés spéciaux, nous tentons de comprendre comment cette représentation a pu se construire. La presse est le seul moyen pour le grand public d'obtenir la moindre information sur le front d'orient. De fait, elle apparaît comme le principal catalyseur des représentations du front balkanique. Nous cherchons alors à comprendre sous quelles formes ces représentations apparaissent dans les reportages et comment les envoyés spéciaux choisissent de rapporter un front si différent de celui qu'ils ont connu auparavant.

Les correspondants de guerre apparaissent à la fois tentés de retranscrire une image fidèle et réelle de la situation, mais cherchent aussi à alléger les morales et à présenter le front d'Orient sous une image positive. Nous nous interrogeons donc sur le poids de la responsabilité de la presse lorsqu'il s'agit de la mauvaise réputation dont jouit le front oriental auprès de la population française. L'une de nos suppositions est que c'est cette mauvaise réputation du front participe à son « oubli » par la mémoire et l'histoire. De plus, de nombreuses questions sous-jacentes jalonnent notre recherche : comment parler d'une guerre sur un front différent alors que les Français la vivent et la subissent chez eux ? Comment présenter un ennemi qui n'est pas Allemand ?

Toutes ces questions auxquelles nous allons tâcher de répondre dans ce mémoire découlent directement du caractère exotique de la région balkanique pour le lectorat français.

Nous pensons que les représentations de la guerre sur le front d'Orient existent dans les reportages selon trois modalités : premièrement, les sujets sur lesquels les correspondants peuvent et veulent écrire en accord avec leur rédaction, la censure et la propagande, ces deux dernières conscientes ou non ; deuxièmement, les références culturelles employées pour faire passer l'information ou le message au lectorat (colonialisme, orientalisme, haine de l'ennemi, antiquité grecque, etc.) ; enfin, quoique non dépendant des journalistes ou de la Presse, c'est tout simplement le contexte de la guerre dans les Balkans, de la politique et de la diplomatie, qui nous le verrons, influencent grandement la manière dont la guerre est écrite.

Le premier postulat de recherche de ce mémoire est que l'image du front qui se dégage des représentations des quotidiens parisiens est celle d'un front attentiste, peu violent, une perte de temps et de moyens (en argents, en hommes et en matériels), d'un engagement militaire présenté comme un voyage en contrée exotique, d'une opportunité de tourisme et de voyage pour les soldats qui veulent échapper à la dureté du front occidental. Le second postulat est que cette image négative se dégage effectivement de nos lectures alors même que les correspondants de guerre sont dévoués à défendre les intérêts des soldats français, en soulignant leurs efforts, les difficultés et les souffrances particuliers au front oriental. Entre autres, l'intérêt de ces postulats est de remettre en question la responsabilité de la presse et plus exactement des correspondants de guerre dans la propagation de ces représentations de la guerre, contrairement à ce que peuvent laisser entendre les études de Patrick Facon⁴⁹ et

⁴⁹Patrick Facon, *op. cit.*

Francine Saint-Ramond-Roussanne⁵⁰. Nous avons pu le constater : les envoyés spéciaux sont partagés entre le devoir qu'ils doivent à leur profession et à leur patrie.

1.4 Méthodologie

Nous cherchons à déterminer la manière dont est représenté le front d'Orient dans les reportages des envoyés spéciaux des quatre plus grands quotidiens d'informations français, dans le but de comprendre comment celles-ci ont pu influencer la vision globale des événements des Balkans dans les esprits des Français. Notre recherche se pense d'abord en termes de représentations et puisque nous étudions la presse, il ne s'agit pas pour nous de comprendre comment les Français ont pu comprendre et appréhender ces représentations. De plus, ces représentations sont issues de reportages d'envoyés spéciaux écrits et destinés au lectorat de France et elles constituent une certaine vision de la guerre que peuvent ne pas avoir partagée les soldats qui l'ont faite, particulièrement car les correspondants de guerre sont issus de la société civile et non vraisemblablement pas pris les armes.

1.4.1 Contrôler les représentations : la censure et la propagande.

Toute étude de la presse, particulièrement en temps de guerre, doit s'occuper de la question de la censure et de la propagande. Ceci est surtout nécessaire lorsqu'on s'intéresse aux représentations de la guerre. Dans le cadre des envoyés spéciaux envoyés dans les Balkans, ceux-ci sont directement dépendants des lois et des

⁵⁰Francine Saint-Ramond-Roussane, *La campagne d'Orient 1915-1918, op. cit.*

décisions françaises concernant le contrôle de l'information publiée par les journaux. En France deux institutions gouvernementales contrôlent les publications : le Bureau de la Presse⁵¹ gère la censure et La Maison de la Presse⁵² organise la propagande. La mise en place de la censure, dès le début du conflit, ne rencontre pas d'opposition de la part des grands organes de presse en raison du respect de l'Union Sacrée. Trois lois encadrent la censure : la loi du 9 août 1849, celle du 29 juillet 1881 et la loi du 5 août 1914⁵³. La censure est un outil de répression permettant aux gouvernements de mettre en place et de maîtriser des « systèmes d'information »⁵⁴. L'État justifie son usage par la nécessité de mobiliser l'opinion publique dans une optique de victoire du conflit⁵⁵. À l'inverse, la propagande n'est pas un système de contrainte ; il s'agit d'une technique d'influence jouant sur la suggestion, l'imitation, l'émotion et la répétition⁵⁶. Son objectif est de susciter une réaction chez son destinataire. La propagande intérieure cherche à mobiliser la population pour qu'elle « tienne », celle extérieure peut, lorsqu'elle est à direction de pays alliés ou neutres, les pousser à

⁵¹Créé le 4 août 1914, il est d'abord sous le contrôle du Ministère de la guerre avant de passer sous la tutelle du président du conseil en décembre 1914. D'après Jean-Louis Maurin, *Combattre et informer. L'armée française et les médias pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, Edition Codex, 2009, p. 29.

⁵²Contrairement à la censure, la propagande n'est pas tout de suite institutionnalisée. La Maison de la Presse est créée en 1916. D'après : Jacques Ellul, *Histoire de la propagande*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964, p. 104.

⁵³La loi du 9 août 1849 donne les pleins pouvoirs aux autorités militaires concernant la suppression ou suspension de toutes publications considérées dangereuses pour la nation. La loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse punit toute « publication ou reproduction de nouvelles fausses, de pièces, fabriquées, falsifiées ou mensongèrement attribuées à des tiers sera punie d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 50 francs à 1 000 francs ou de l'une de ces deux peines seulement, lorsque la publication ou reproduction aura troublé la paix publique ». La loi du 5 août 1914 vise les indisciplinés de la presse et lui interdit de publier «toutes informations et renseignements autres que ceux communiqués par le gouvernement ou le commandement». D'après Jean-Louis Maurin, *Combattre et informer, op. cit.*, p. 26-28.

⁵⁴Olivier Forcade, *La censure politique en France pendant la grande guerre*, thèse de doctorat, Université de Paris X - Nanterre, p. 10.

⁵⁵Olivier Forcade, « Information, censure et propagande » dans *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (sous la dir. de), Paris, Perrin, 2012, p. 583.

⁵⁶Jacques Driencourt, *La propagande nouvelle force politique*, Paris, A. Colin, 1950, p. 21.

basculer dans un camp ou à rester neutres, ou, lorsqu'elle est dirigée vers l'ennemi, chercher à le déstabiliser.

Sans doute la presse est l'une des principales sources d'informations pour la masse que représente l'opinion française. L'information est primordiale dans la vie des Français⁵⁷ et les journaux sont un des seuls moyens de l'obtenir en ce début de guerre. Si certains historiens doutent du poids de la presse dans la vie des Français — « le lecteur lit essentiellement dans les journaux ce qu'il souhaite y lire »⁵⁸ — cela est particulièrement dangereux lorsque l'on ajoute à cela la censure, la propagande, également la distance entre l'arrière et le front oriental, mais également le manque d'information provenant d'une autre source. En effet, l'échange de lettres entre soldats et familles est possible, mais très long, lorsqu'elles arrivent seulement et les permissions sont inexistantes pour les soldats des Balkans⁵⁹.

La presse joue donc un rôle particulièrement important dans la propagation de l'information du front d'Orient ; elle a une influence notable. On le sait, grâce à Elli Lemonidou⁶⁰, que la presse anglaise et française a été d'une importance capitale dans l'abdication du roi grec Constantin Ier. En effet, après de longues campagnes de propagande anti-Constantin dans les journaux, faisant de lui un roi à la solde de l'Allemagne et obligeant la Grèce à sortir de sa neutralité, le roi grec se voit contraint de quitter son trône en faveur de son second fils.⁶¹ Pis, pour Francine Saint-Ramond-

⁵⁷« Si le moral des Français dépendait des conditions matérielles qui leur étaient faites, d'autres facteurs pouvaient influencer également sur leur comportement. Parmi eux, l'information — du moins, le pensait-on ». D'après Jean-Jacques Becker, *Les Français..., op. cit.*, p. 33.

⁵⁸Jean-Jacques Becker, *Les Français..., op. cit.*, p. 304.

⁵⁹Patrick Facon, *op. cit.*, p. 414.

⁶⁰Elli Lemonidou, *La Grèce vue de France pendant la première guerre mondiale, entre censure et propagandes*, thèse de doctorat Université Paris Sorbonne - Paris IV, 2007.

⁶¹Rémy Porte, « Comment faire plier un neutre ? L'action politique et militaire de la France en Grèce (1915-1917) », *Cahiers de la Méditerranée*, vol 81, 2010, p. 45-62.

Roussane⁶², en raison de la distance, de la propagande et de la censure, la presse participe activement à la déformation et à la désinformation de l'information des campagnes des Dardanelles et de Macédoine. Elles apparaissent alors comme des expéditions militaires, plutôt qu'un véritable front, comme un voyage exotique. Cette représentation est alors renforcée par le mythe de l'Orient que renforce le caractère méconnu de la région.

1.4.2 Étudier les représentations du front des Balkans

La presse d'information, apparue entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle face à la perte de vitesse de la presse d'opinion, est, depuis le Second Empire, le plus large média de France, touchant un public toujours plus nombreux⁶³. Favorisée par un contexte socio-économique particulier (exode rural, progrès de l'alphabétisation, etc.), la presse d'information voit les masses s'intégrer à son lectorat fidèle⁶⁴. Pour notre étude, nous avons choisi les quatre plus quotidiens d'information les plus importants de l'époque : *Le Petit Journal*, *Le Journal*, *Le Petit Parisien* et *Le Matin*. À la veille de la Grande Guerre, ils se partagent et dominent l'espace médiatique français ; ce « club des quatre » est à la tête d'un lectorat de cinq millions de personnes⁶⁵. Nous avons choisi d'utiliser exclusivement ses journaux en raison du

⁶²Francine Saint-Ramond-Roussane, « La désinformation dans une guerre lointaine. Considérations sur les campagnes des Dardanelles et de Macédoine 1915-1918 » dans *Les Médias et la guerre*, Hervé Couteau-Bégarie (sous la dir. de), Paris, Institut de stratégie comparée, Economica, 2005, p. 446-454.

⁶³Jean-François Tétu, « Mise en page et illustrations au début du XIX^e siècle », *Cahiers de textologie* n° 3, Paris, Minard, 1990.

⁶⁴Durand Pascal, « La "culture médiatique" au XIX^e siècle. Essai de définition périodisation », *Quaderni*, n°39, Automne 1999, p. 32-33.

⁶⁵Gabrielle Cadier-Rey, « Le club des quatre de la glorieuse époque », *Historia*, septembre 2001, p. 68-69.

large panel de lecteurs qu'ils sont susceptibles de toucher ; à eux quatre, ils représentent 75 % de la presse parisienne, 40 % de la presse nationale⁶⁶.

La presse a longuement été étudiée par les historiens des médias et de la Première Guerre mondiale, bien souvent sous l'angle des relations entre presses, journalistes et armée, en examinant par exemple, comment ces premiers ont vécu et fait face aux défis qu'impose un conflit total. Les historiens se sont intéressés aux tentatives d'orientations et de contrôles des médias par les gouvernements et les états-majors⁶⁷, à la presse comme institution, ou bien encore, aux journalistes⁶⁸. Par ailleurs, si les envoyés spéciaux ont beaucoup intéressé les historiens, c'est essentiellement dans le cadre de l'histoire de la Presse⁶⁹.

Nous nous intéressons aux écrits des envoyés spéciaux envoyés sur le front d'Orient, car ceux-ci ont été envoyés en Orient pour pallier au manque d'accès à l'information sur le front occidental. En effet, les rédactions se vident, de nombreux journalistes sont alors appelés à se battre⁷⁰ et les journaux se voient réduire leur accès aux nouvelles et au front jusqu'en 1917⁷¹. Pourtant, en ce début de guerre 1914, la presse d'information est en pleine expansion : les civils veulent connaître la situation sur le front et les soldats veulent savoir ce que l'on dit d'eux à l'arrière⁷². Ainsi, lorsque l'expédition des Dardanelles est envisagée, ce nouveau front apparaît comme un

⁶⁶*Ibid.*, p. 68.

⁶⁷Jean-Louis Maurin, *op. cit.*, p. 11.

⁶⁸Christian Delporte, *Les Journalistes en France (1880-1950). Naissance et construction d'une profession*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, 449 p. et Marc Martin, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Éditions Audibert, 2005, 400 p.

⁶⁹Myriam Boucharenc et Joëlle Deluche, « Le reportage dans quelques-uns de ses états » dans *Littérature et reportage : colloque international de Limoges (26-28 avril 2000)*, Myriam Boucharenc et Joëlle Deluche (sous la dir. de), Limoges, Pulim, 2001, p. 8.

⁷⁰Christian Delporte, *Les Journalistes en France (1880-1950)*, *op. cit.*, p. 180.

⁷¹Christian Delporte, « Journalistes et correspondants de guerre », *op. cit.*, p. 260.

⁷²Jean-Louis Maurin, *op. cit.*, p. 16.

moyen pour la presse de rompre avec la monotonie des nouvelles éparses et répétitives du front français. Cette expédition dans des lieux chargés d'histoires et exotiques, prompts à l'exode et au voyage, apparaît comme une excellente alternative⁷³. Rapidement, on y envoie des correspondants de guerre suivre les premières divisions françaises alors qu'elles débarquent dans les Dardanelles. Pour certains d'entre eux, l'écriture est un moyen alternatif de se battre ; pour ceux qui n'ont pas été jugés aptes à participer au conflit, il s'agit d'un moyen de participer activement au conflit, en faisant ce qu'ils font de mieux : rapporter l'information.

En utilisant les reportages, nous ne cherchons pas à comprendre la manière dont les civils ont réagi face à ces représentations. Nous souhaitons comprendre plutôt comment ces représentations se sont formées, ce qu'elles sont et le rôle qu'elles ont pu avoir dans la construction d'une certaine image du front d'Orient. Car ce sont ces représentations qui à travers les reportages permettent aux Français de l'arrière de se forger leur propre compréhension du front d'Orient et elles sont directement influencées par les informations et les images qui leur sont transmises par la presse. La presse est le seul vecteur d'information sur le front d'Orient pour la France, particulièrement lorsqu'une lettre peut mettre plus d'un mois à faire le voyage entre Salonique et Paris.

Comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, les journaux sont souvent considérés comme étant responsables de la propagation de la mauvaise réputation du front des Balkans. Étudier les reportages et les articles de ceux qui ont été envoyés sur ce front dans le but de le rapporter aux Français de la métropole nous permet de mieux comprendre comment ce front a pu être compris et perçu. Le reportage est une forme d'écriture journalistique particulière, différente du communiqué officiel ou du

⁷³Francine Saint-Ramond-Roussane, *La campagne d'Orient 1915-1918, op. cit.*, p. 66.

paragraphe d'information. Il naît en France dans la seconde moitié du XIXe siècle et joue un rôle de premier plan dans le développement de la grande presse⁷⁴. Le reportage permet la « transmission de la chose vue ». Marc Martin le définit comme : « une construction dramatique qui découpe des observations en scènes dont certaines donnent parfois sens au reportage »⁷⁵. Cette forme d'écriture se prête particulièrement bien au récit de voyage : elle entraîne avec elle le lecteur, le place au centre de l'action, l'interpelle (comme nous le verrons plus tard).

Nous nous intéressons principalement dans ce mémoire au contenu des reportages et des articles. Cependant, nous nous intéressons aussi à la personnalité de ces envoyés spéciaux et, autant que faire se peut, aux conditions d'écritures de ces reportages alors même que leurs auteurs sont soumis aux aléas du front d'Orient. Cela nous permet de contextualiser l'écriture des reportages et d'expliquer pourquoi, par exemple, les envoyés spéciaux se focalisent sur des événements de moindre importance alors que des affrontements ont lieu. En cela, les reportages, et par extension les articles des correspondants de guerre, se prêtent particulièrement bien à l'étude des représentations de cette guerre.

Cependant, nous n'avons que peu de travaux d'historiens sur les conditions d'exercices de ces envoyés spéciaux dans les Balkans. Nous avons, par exemple, certaines études sur le reporter du *Petit Journal*, Albert Londres⁷⁶, nous permettant de contextualiser sa vie en Orient. Mais pour les autres, nous devons nous contenter de nos quatre journaux. De plus, les reportages des envoyés spéciaux ont cela de

⁷⁴Myriam Boucharenc et Joëlle Deluche, « Le reportage dans quelques-uns de ses états », *op.cit.*, p. 7.

⁷⁵Marc Matin, « Le voyage du grand reporter, de la fin du XIXe siècle aux années 1930 », *Le Temps des médias*, vol. 8, n° 1, 2007, p. 123.

⁷⁶Pierre Assouline, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter (1884-1932)*, Paris, Balland, 1989, 504 p.

particulier qu'il s'agit à la fois du témoignage d'un journaliste présent sur le front, mais destiné à un autre front, publié à grande échelle et soumis aux carcans que sont la propagande et la censure. En choisissant d'étudier les représentations présentes dans les reportages, nous souhaitons apporter des éléments différents au débat consistant à savoir si les envoyés spéciaux sont des agents de la propagande ou s'ils font leur devoir patriotique⁷⁷.

1.4.3 Descriptions des sources et méthodologie de travail

Afin d'étudier les représentations de la guerre sur le front d'Orient, nous avons choisi de nous concentrer sur les quatre plus grands quotidiens d'informations selon les chiffres du début du conflit : *Le Matin*, *Le Journal*, *Le Petit Journal* et *Le Petit Parisien*. Toutes nos sources ont été mises en ligne par la Bibliothèque Nationale de France et sont disponibles sur le site Gallica, classées par année, mois et journée. Nous avons effectué une lecture exhaustive de tous les numéros. Nous avons parcouru chaque colonne de chaque page de ces quatre quotidiens dans le but de recueillir tous les reportages, tous les articles susceptibles d'alimenter notre recherche. Cependant, à partir de 1917, les quotidiens passent de quatre à deux pages en raison des restrictions du papier causées par la guerre, ce qui réduit par la même occasion le nombre de colonnes publiées⁷⁸. Nous avons commencé notre lecture au mois d'octobre 1914 afin d'avoir suffisamment de recul sur la question de l'ouverture d'un front dans les Balkans ; nous l'avons terminée à la fin du mois de novembre 1918, peu après l'armistice. Nous nous sommes cependant essentiellement concentrés

⁷⁷Christian Delporte, « Journalistes et correspondants de guerre », *op. cit.*

⁷⁸Françoise Bouron, « Censure et dessin de presse pendant la Première Guerre mondiale » dans *Les Médias et la guerre*, Hervé Coutau-Bégarie (sous la dir. de), Paris, Institut de stratégie comparée, Economica, 2005, p. 432.

sur les sources faisant état du début des préparations de l'expédition des Dardanelles en janvier 1915 jusqu'en octobre 1918 après la défaite bulgare.

Ces reportages sont facilement repérables dans les quotidiens, souvent accompagnés de la mention *De notre envoyé spécial* ou encore, *De notre correspondant particulier*, essentiellement utilisé par *Le Matin* qui préfère obtenir ces informations et ces reportages de son réseau de correspondants ou de particulier employé à cet effet, plutôt que d'avoir son propre correspondant de guerre à plein temps. Tous ces reportages font en général mention du lieu d'écriture, ou d'où il a été télégraphié, ainsi que de sa date de rédaction ou d'envoi et la signature de l'envoyé spécial. Certaines de ces données peuvent parfois être censurées pour des raisons de sécurité. Cela complique l'exploitation de ces reportages, car nous ne pouvons alors pas les corroborer à des faits historiques précis. Il en va de même pour les articles non signés du *Matin*, ce qui complique le suivi de l'écriture ou du ton employé par un envoyé spécial puisque nous ne sommes pas alors capables de déterminer les différents auteurs de ces reportages.

Afin d'apporter une vision plus globale de la représentation du front dans la presse quotidienne et parce que les reportages ne sont pas toujours publiés régulièrement, nous utilisons aussi les articles de presse, les communiqués officiels, les télégrammes des agences de presse, ou encore les paragraphes issus de presses internationales, publiés pour combler l'information⁷⁹.

En termes de chiffres, notre corpus d'articles sélectionnés comme source principale s'élèvent à 957 écrits d'envoyés spéciaux. Cela contient les reportages et les dépêches

⁷⁹Will Slauter, « Le paragraphe mobile. Circulation et transformation des informations dans le monde atlantique du XVIIIe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol 2, 2012, p. 363-389.

signés par les envoyés spéciaux et concerne à la fois les articles longs de plusieurs colonnes et ceux courts de quelques lignes. Pour l'année 1915, on comptabilise 348 articles (*Le Journal* en publie 100 ; *Le Matin* : 71 ; *Le Petit Journal* : 49 ; *Le Petit Parisien* : 128). L'année 1916 est la plus importante : 494 articles paraissent dans les quatre quotidiens. Seul *Le Matin* voit diminuer de presque de moitié ses articles (36 en 1916 contre 71 en 1915). En revanche, *Le Journal* (201 articles), *Le Petit Journal* (64 articles), *Le Petit Parisien* (193 articles) connaissent une augmentation d'articles d'envoyés spéciaux publiés. Edouard Helsey du *Journal* et Gaston-Ch. Richard du *Petit Parisien* en signent respectivement 125 et 130. À partir de 1917, les journaux connaissent une diminution importante d'articles produits par les envoyés spéciaux, seulement 81. Le mois le plus prolifique est celui de juin, ce qui concorde avec l'entrée en Grèce dans la guerre. *Le Matin* ne semble plus avoir d'employés dans les Balkans – seulement 2 articles proviennent de leurs correspondants particuliers. La diminution est aussi importante pour les autres quotidiens (*Le Journal* : 13 articles ; *Le Petit Journal* : 25 articles ; *Le Petit Parisien* : 41). 1918 marque une période d'avarie totale dans les articles des envoyés spéciaux concernant le front d'Orient. Sur les 36 publiés durant cette année, 31 proviennent du *Petit Parisien* et 5 du *Journal*. Et sur les 31 du *Petit Parisien*, 23 sont à attribuer à Gaston-Ch. Richard. *Le Petit Journal* et *Le Matin*, eux, ne publient pas d'articles d'envoyés spéciaux sur le front d'Orient durant cette période. Nous allons tenter de comprendre les différentes raisons expliquant ces chiffres dans les chapitres suivants.

Notre étude ne vise pas à expliquer la réaction de l'opinion française au contenu des reportages, mais à comprendre quelles sont les représentations du front d'Orient, comment elles se modalisent dans le discours des envoyés spéciaux. Nous devons donc prendre en compte les éléments visant à contrôler les discours tels que la censure et la propagande d'État et autant que faire se peut, la censure et la propagande que mettent en place consciemment et inconsciemment les envoyés

spéciaux. Il est également nécessaire de préciser que ces écrits sont régis par des principes d'écritures journalistiques et des références culturelles alors propres à l'époque, sans compter les mentions du front occidental, jamais absent des esprits des correspondants et des soldats dans les Balkans. C'est dans ce cadre que ce mémoire se concentre sur les reportages, qui par leur propriété amalgamante entre écriture épistolaire, romanesque et journalistique se prêtent tout particulièrement à l'étude des reportages.

1.5 Plan du mémoire

Le reste du mémoire se compose de quatre chapitres et une conclusion générale. Dans le prochain chapitre, nous contextualisons les événements en Orient, tout en explicitant la manière dont on fait la guerre dans les Dardanelles et en Macédoine. Il s'agit pour nous de nous concentrer ici sur les représentations de la guerre faite par les soldats, sur les événements sur lesquels se concentrent les envoyés spéciaux pour raconter leur vision du conflit armé et sur les conséquences de ces choix sur la représentation globale du front. En effet, bien qu'ils tentent de présenter la violence du conflit, les multiples plaintes des correspondants de guerre face aux manques en hommes et en matériel, la complexité géopolitique de la région, l'échec tangible de l'expédition des Dardanelles et les saisons extrêmement dures obligeant l'Armée d'Orient à l'immobilité pendant de longues périodes, de sorte qu'il apparaît comme un front peu actif et peu dangereux.

Ensuite, dans le troisième chapitre, nous nous intéressons à la représentation de l'Autre dans les reportages. En effet, en Orient, l'ennemi n'est pas principalement allemand. Il est Ottoman, Bulgare, Austro-hongrois, Grec, Serbe parfois, et soumis à

la cause allemande, corps et âme. Ces derniers occupent en général les hautes fonctions des commandements ottomans et bulgares. Il s'agit ici d'étudier la question de la représentation de l'ennemi, ce qui est très intéressant puisqu'il ne s'agit pas d'un ennemi que le Français associe avec la guerre contre l'Allemagne. Les modalités de représentations de cet ennemi oscillent alors entre curiosité pour cette nouveauté, aussi bien culturelle que religieuse, et dédain. Par ailleurs, ces représentations de l'ennemi oriental utilisent les mêmes vocables que les représentations présentées en France sur l'Allemand. Nous y mettrons en relief une réalité différente du front occidental, c'est à dire l'absence d'arrière, la constante présence des troupes françaises en terre potentiellement ennemie et dangereuse.

Le quatrième chapitre se concentrera sur la vie quotidienne des soldats. Nous y démontrerons le rôle des reportages dans la représentation du front d'Orient comme d'un lieu de voyage et de plaisirs pour les combattants. Bien que les envoyés spéciaux tentent de combattre cette idée, la présentation du front comme d'une expédition coloniale et de Salonique comme d'une ville où il fait bon vivre propage le sentiment de facilité que le front d'Orient semble offrir aux soldats. Les nombreuses références culturelles aux courants littéraires orientalistes du XIXe siècle et l'omnipotence du mythe de Salonique participent également à la déformation de l'information des reportages.

Enfin, le cinquième chapitre abordera la question de la mort sur le front d'Orient. Celle-ci est particulièrement intéressante pour notre étude, car bien que fonctionnant sur les mêmes représentations de la mort et du deuil que celles sur le front occidental, cette problématique souligne une particularité propre au front oriental : la peur de mourir en terre étrangère et la prise de conscience, alors même que le conflit n'est pas terminé, de la forte probabilité de mourir pour rien et d'être oublié par le deuil et la

mémoire collectifs. Les correspondants de guerre sont dans ce cas-ci de fervents avocats de la souffrance et du sacrifice des soldats français en Orient.

CHAPITRE II

SE BATTRE SUR LE FRONT D'ORIENT : VOIR LA GUERRE À TRAVERS LE QUOTIDIEN PARISIEN

2.1 Introduction

Le but de ce chapitre n'est en aucun cas de faire un résumé exhaustif des événements militaires qui se sont produits sur le front d'orient ; il s'agit de chercher à comprendre plutôt quels ont été les événements choisis et présentés par les envoyés spéciaux. Cela dans le but de comprendre pourquoi ce front est sujet à une si mauvaise réputation et connaître, le cas échéant, le rôle des journaux et plus particulièrement des envoyés spéciaux

Pour Francine Saint-Ramond-Roussane, cela s'explique par deux stratégies résultant de l'écriture de la presse. Elle soutient que les journaux sont coupables de désinformation et de déformation de l'information émanant du front d'Orient¹. Ces deux concepts influent tant sur les représentations de la guerre sur ce front que sur la perception de l'opinion publique française par rapport aux affaires balkaniques. Nous notons cependant que son étude est principalement basée sur les écrits épistolaires des soldats et qu'elle utilise une presse beaucoup plus diversifiée que la nôtre (elle utilise aussi bien la presse d'information que la presse d'opinion). Néanmoins ces recherches nous permettent d'apporter un carcan théorique à notre étude. En effet, en étudiant la manipulation de l'information, l'historienne se penche sur la question de la censure et de la propagande dans le cadre particulier de la guerre en Orient. Cela nous a permis de mettre en relief l'importance de la distance géographique comme

¹Francine Saint-Ramond-Roussane, *La campagne d'Orient*, *op. cit.*, p. 598.

catalyseur de la déformation de l'événement et celle des références culturelles dans le traitement de l'information.

Bien qu'il y ait dans nos journaux des envoyés spéciaux participant, consciemment ou non, à cette manipulation de l'information, notre analyse a révélé qu'ils tentent néanmoins d'être fidèles à la réalité et qu'ils sont d'ardents défenseurs des soldats envoyés dans les Balkans. Malgré la présence des envoyés spéciaux décrivant les souffrances particulières à ce front, comme le manque d'arrière, les difficultés d'une campagne en montagne et les problèmes liés à la logistique d'un théâtre d'opérations lointain, celui-ci apparaît comme un front attentiste et inutile. Par ailleurs, la guerre ne leur est pas toujours accessible. Les envoyés spéciaux, devant produire des écrits pour leurs rédactions, se tournent alors vers d'autres sujets (la politique grec, les déboires de la Serbie). Il faut aussi noter un problème d'ordre journalistique : les envoyés spéciaux sont coupables de bourrages de crânes et de propagande. Ils sont soumis à la censure militaire, ce qui influence grandement leur manière de reporter les événements et donc, dans l'ensemble, la représentation du front des Balkans. Les journalistes d'ailleurs, bien que servant d'avocats aux armées envoyées sur place, mettront aussi un point d'honneur à critiquer la manière dont celles-ci sont organisées et la relation ambivalente entre ce front et les gouvernements français et anglais. Toutes ces représentations négatives de la guerre sur le front d'Orient influencent l'image finale de ces événements. Toutefois les envoyés spéciaux, malgré la bonne volonté évidente et l'envie de défendre « leurs soldats », souffrent de participer à cette mauvaise image, celle-ci due, entre autres, aux conditions générales de la vie dans la région et à la manière dont se déroulent les événements dans les Balkans.

Pour ce chapitre, nous avons choisi d'utiliser un plan chronologique afin de mettre en avant l'évolution des représentations et des informations sur les combats présents dans les reportages entre 1915 et 1918. Le conflit en Orient se présente sous

différentes formes durant la guerre. Celui se divise en période de fortes activités militaires et en période de complète inactivité. Dans la presse cela se traduit par des reportages et des récits de guerre lors des périodes de combats suivis par des reportages portant sur la vie quotidienne des soldats, les rapports socio-culturels entre les soldats alliés et les populations des Balkans ou bien sur les tensions politico-militaires entre la France et l'Angleterre et les pays neutres, la Grèce en particulier.

De fait, la présentation chronologique nous permet de mieux souligner l'évolution des représentations du conflit tout en nous permettant de contextualiser ces représentations selon les phases d'avancement du conflit. Si les envoyés spéciaux s'investissent en faveur des soldats et de l'armée d'Orient dès l'expédition des Dardanelles, nous avons pu remarquer que leurs frustrations face au manque en hommes, matériels et de moyens augmentent le conflit avançant. Il faut également souligner l'importance de la censure et de la propagande, obligeant les correspondants de guerre à choisir de décrire des sujets limitrophes à la guerre afin de ne pas porter atteinte au bon déroulement des activités militaires.

Par ailleurs, les articles ne sont pas les mêmes tout au long du conflit. Si au début de l'engagement des envoyés spéciaux on peut compter un véritable mélange entre reportage, communiqué officiel et dépêches de correspondants, à partir de la moitié de l'année 1917, un certain nombre de journalistes sont renvoyés en France, modifiant grandement le paysage journalistique. L'information paraît alors essentiellement sous formes de communiqués militaires officiels. Dans l'ensemble, les représentations de la guerre dans la presse sont conflictuelles, bien que faisant justice aux souffrances des soldats. L'image qui ressort essentiellement de ces reportages est la difficulté de l'armée alliée à s'imposer face à ses ennemis, malgré un dernier assaut victorieux

2.2 L'année des échecs : 1915

L'année 1915 donne le ton pour le reste de la guerre racontée par les reporters : un soutien sans faille aux soldats mais un regard extrêmement dur envers ceux qui les dirigent depuis la métropole. Elle se divise en deux grandes périodes. La première marque l'entrée en guerre des Alliés dans la région des Balkans dans le détroit des Dardanelles. Il s'agit d'un échec sanglant, peu mis en avant par la presse, qui préfère se concentrer sur des sujets annexes. La deuxième période découle de la première : venir en aide à la Serbie permet de contourner le problème de l'apparente inutilité de l'expédition des Dardanelles. Ainsi, les troupes françaises puis anglaises iront porter secours à la petite sœur Serbe. Mais arrivées trop tard dans ce nouveau théâtre d'opération, les troupes alliées doivent se replier sur Salonique. Le repli sur Salonique n'est alors pas traité comme une défaite, mais comme une véritable première victoire de la Triple-Entente.

Les reportages évoluent et suivent le déroulement du conflit. Néanmoins, on constate que les envoyés spéciaux se concentrent sur quelques thèmes. Ceux sont alors le point de focalisation des reportages et servent à représenter l'année 1915 dans les Balkans. Tout d'abord, les journalistes mettent en avant l'enfer que constituent les Dardanelles, en courant la période de février à août 1915. C'est ensuite au tour de la campagne et de la retraite de Serbie d'août à décembre 1915 de faire l'objet de l'intérêt des correspondants de guerre. Cette campagne est alors l'occasion pour les envoyés spéciaux de publier de nombreuses remarques sur les difficultés d'une campagne en montagne et les premières plaintes journalistes sur la manière dont la guerre est menée. Malgré ces plaintes, la retraite de Serbie et le repli sur la ville grecque de Salonique sont présentés par les reporters comme un véritable succès stratégique, alors que cette manœuvre fait suite à l'échec de la première partie de la campagne de Macédoine.

Les débuts des envoyés spéciaux dans les Balkans sont particulièrement difficiles. L'un des principaux problèmes est la distance. En effet, lorsque débutent les premières opérations dans les Dardanelles, le 19 février 1915, aucun envoyé spécial ne semble être en mesure de faire parvenir dépêches ou reportages à leurs rédactions. Les nouvelles qui parviennent de ce nouveau front sont issues des communiqués officiels ou proviennent de correspondants particuliers à l'étranger. C'est le cas, par exemple, de la une du *Petit Parisien* concernant le débarquement des forces alliées à l'entrée des Dardanelles, qui utilise à la fois des communiqués officiels de la marine, mais également ceux de son correspondant à Londres ou encore en troisième page, des agences de presses (Fournier, Havas)². Il faudra attendre le début du mois de mars 1915 pour que soit publiée la première dépêche de G. de Maizière, envoyé spécial du *Petit Parisien*, au sujet des bombardements alliés sur les Dardanelles³, bien que d'après le quotidien lui-même « dès que les opérations dans les Dardanelles furent décidées par les Alliés, *Le Petit Parisien*, envoya un de ses collaborateurs, G. de Maizière, pour les suivre »⁴.

Il est frappant de voir que durant le premier mois de l'expédition des Dardanelles, les quotidiens parisiens ne publient que très peu d'articles rédigés par leurs envoyés spéciaux. De janvier à mars 1915, nous avons répertoriés seulement trois articles signés par des envoyés spéciaux. Pour De Maizière, nous pouvons supposer que la distance, l'instabilité et la précarité liées à un conflit maritime et insulaire ne permettent pas de transmettre régulièrement des écrits. Cela expliquerait alors pourquoi ses deux lettres, écrites en mars 1915 (aucune précision quant aux jours d'écritures, certainement censurés afin de ne pas renseigner l'ennemi), sont publiées

²*Le Petit Parisien*, 28 février 1915.

³*Le Petit Parisien*, 6 mars 1915.

⁴*Le Petit Parisien*, 21 mars 1915.

le même jour⁵. Nous supposons que le délai entre la rédaction d'un reportage et le délai de publication de celui-ci peut jouer un rôle dans le rapport des lecteurs aux informations du front d'orient, celles-ci pouvant alors être obsolètes et ne plus avoir la pertinence qu'elles auraient pu avoir, étant en retard de plusieurs jours.

Il en va de même, pour Albert Londres, envoyé spécial du *Petit Journal*. Son premier reportage publié se fait à Chio, île grecque de la mer Egée. Il est flagrant de constater que durant ces quatre premiers reportages publiés, Albert Londres n'a finalement pas accès au champ de bataille ; il fait du « tourisme de guerre »⁶. Il se promène dans le golfe de Smyrne⁷, traverse en long, en large et en travers Ténédos⁸, visite les campements alliés à Mudros, sur l'île de Lemnos⁹. De la guerre, il n'en aperçoit que des bribes ou des histoires rapportées par d'autres qui la vivent. C'est également le cas de Paul Erio, du *Journal*, qui précise qu'il lui a été « impossible, jusqu'ici, d'approcher les navires ayant pris part à l'affaire du 18 mars. Toutefois j'ai pu m'entretenir avec de rares matelots envoyés à terre »¹⁰.

Voilà un problème auquel vont être confrontés les envoyés spéciaux, l'impossibilité de rapporter les événements de la guerre, soit parce qu'il ne se passe rien soit parce qu'ils n'y ont pas accès. Afin de combler leurs articles, ils se détournent des détroits des Dardanelles pour se tourner vers Athènes ou vers la Serbie qui leur offrent l'occasion de nombreux reportages. Ce qui explique, durant les premiers mois de front, le peu d'articles publiés.

⁵*Ibid.*

⁶L'expression est ici tirée de Pierre Assouline, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter (1884-1932)*, Paris, Balland, 1989, p. 98.

⁷*Le Petit Journal*, 2 avril 1915.

⁸*Le Petit Journal*, 6 avril et 12 avril 1915

⁹*Le Petit Journal*, 14 avril 1915.

¹⁰*Le Journal*, le 3 avril 1915.

Les premiers récits de guerre des envoyés spéciaux mettent en scène la première bataille et la première défaite navale des Alliés¹¹. Les deux reportages de Paul Erio¹² se veulent optimistes ; il estime que cela ne gêne pas l'avancée des Alliés dans les Dardanelles et que les pertes infligées à l'ennemi sont plus importantes encore. G. De Maizière¹³ ne tarit pas d'éloges non plus sur les vaillances et les prouesses des flottes françaises et anglaises¹⁴. Paul Erio attribue la plupart des dégâts fait aux bateaux à des « mines dérivantes, placées depuis moins de trois heures [...] la flotte fit éloigner le remorqueur qui venait de les déposer et, malgré les précautions prises, on ne put les éviter toutes »¹⁵. Seul Claude Anet, du *Petit Parisien*, semble circonspect face à la pertinence de l'attaque. A l'issue d'un séjour à Athènes, il rapporte que les Grecs, alors neutres, ne sont pas impressionnés par les « prouesses » alliées : « Ce que vous avez fait au début de mars était théâtrale et inefficace. Nous n'avons pas cru alors au succès de cette tentative et nous avons raison ». Il commente également qu'il sait « quelles sont les raisons qui ont décidé d'une prompte action sans préparatifs sérieux dans les Dardanelles. Mais comme on ne me les laissera point publier, il est inutile de les écrire »¹⁶. Mal organisée, l'expédition des Dardanelles est une continuité d'échecs minimisée par la presse, où le bourrage de crâne et la censure règnent en maîtres sur les reportages.

¹¹L'attaque prenant lieu le 18 mars 1915 est une tentative de forcer les détroits par la mer. Cette tentative est un échec cuisant pour les amirautés alliées, et à cela s'ajoutent de lourdes pertes en hommes et en matériels. Le bilan est important : sur dix-huits navires, trois sont coulés, quatre hors d'usages deux torpilleurs sont également au fond de l'eau. Pierre Miquel, *Les poilus d'orient*, Paris, Fayard, 1998, p. 42.

¹²*Le Journal*, 24 mars 1915.

¹³*Le Petit Parisien*, 21 mars 1915.

¹⁴En réalité, la préparation de l'attaque a été faite dans la précipitation, les Alliés ont sous-estimés les Turcs et leur puissance de feu, Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 11.

¹⁵*Le Journal*, 12 avril 1915. Et en réalité, sur neuf lignes de mines flottantes placées par les Turcs, huit sont encore en place après la bataille, d'après Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 42.

¹⁶*Le Petit Parisien*, le 6 avril 1915.

Un regain d'intérêt pour les Dardanelles reprend avec les débarquements des troupes en prévision de nouvelles attaques combinant, cette fois-ci, une attaque par la mer, couplée à une attaque par la terre¹⁷. Cela se traduit par la publication pour le seul mois d'avril de vingt-cinq articles dans la presse parisienne. L'offensive est prévue pour le 25 avril. Les débarquements des troupes françaises et anglaises permettent enfin aux envoyés spéciaux de raconter quelques véritables scènes de guerre mélangeant violence et héroïsme. Mais néanmoins, et comme l'avait déjà souligné Francine Saint-Ramond-Roussane, les journaux ne font pas apparaître toute la difficulté de cette guerre de position¹⁸. Quelques jours avant l'offensive, Albert Londres exprime la tranquillité qui règne alors sur la presqu'île dans une suite de reportages portant sur les événements du 25 avril et publiés le 15 mai. Ce premier reportage, relativement court et peu détaillé, environ une colonne de longueur, suit le corps expéditionnaire anglais débarquant à Sedd el Bahr (sur la gauche du détroit) et le corps expéditionnaire français à Koum-Kaleh. Nous remarquons qu'Albert Londres se concentre également sur ce dernier¹⁹. En réalité, les débarquements alliés ont été prévu en cinq objectifs²⁰. Le corps d'expédition anglais du reportage couvre une partie seulement des cinq débarquements prévus tandis que le corps expéditionnaire français susnommé est en réalité une brigade déployée, en plus, afin de maîtriser les forts turcs présents sur la côte asiatique du détroit.

¹⁷Max Schiavon, *Le front d'Orient*, *op. cit.*, p. 48.

¹⁸Francine Saint-Ramond-Roussane, « La désinformation dans une guerre lointaine », *op. cit.*, p. 449.

¹⁹*Le Petit Journal*, 26 mai 1915.

²⁰L'attaque du 25 avril est prévue en cinq points de débarquement sur la péninsule de Gallipoli, plus l'envoi d'une brigade française sur la côte asiatique. La péninsule de Gallipoli a été divisé en cinq zone : La zone V, au sud, entre le cap Helles, et Sedd El Bahr. La zone W à l'ouest entre les caps Hellès et Tekhé. La zone X au nord de Tekhé-Bournou. La Zone Z sur la plage de Gaba-Tépé. Deux opérations de diversions sont prévues dans la zone S soit la baie de Morto et la zone Y à hauteur de Krithia. D'après Max Schiavon, *op. cit.*, p. 59.

Voilà un exemple de la déformation de l'information comme on peut la trouver dans les reportages de nos envoyés spéciaux. Malgré cette simplification, que l'on peut mettre sur compte du manque d'informations connus ou de la censure, ce reportage aux allures de dépêches nous permet de mettre en évidence plusieurs difficultés liées aux débarquements. En effet, la presqu'île de Gallipoli est une région particulièrement rocheuse et difficilement praticable. Du côté de la mer Égée, on retrouve une rangée de collines et de « pentes abruptes » : du côté du détroit, on retrouve des pentes « escarpées, pratiquement inaccessibles », l'intérieur est tout aussi dangereux entre terrains escarpés, mous et sablonneux, de peu de forêt et peu d'eau potable²¹. Le lieu de débarquement du corps anglais est également particulièrement accidenté :

Représentez-vous une sorte de demi-cuvette formée à droite et en bas par le vieux château d'Europe [...]. Prolongeant le château, à droite en en haut, le village de Seddel-Bahr. À gauche une colline dénudée, arrivant presque à pic jusqu'à la mer. [...] Sur toute la hauteur des parois de la cuvette, un grand nombre de tranchées, pourvues abondamment de mitrailleuses et garnies de fils de fer barbelés²².

Se pose également le problème des débarquements. En effet, une fois débarqués sur la plage, les soldats se trouvent directement sous le feu ennemi en position de supériorité – lorsqu'ils n'ont pas été touchés durant le trajet du navire à la plage. Une fois de plus, le reportage du *Matin* déforme la réalité, laissant croire que le « *River-Clyde* s'approche du bord et jette ses chaloupes à la mer ». Ce débarquement est en fait tenu par deux navires. Les chaloupes de l'*Albion* se heurte à la préparation des Turcs. Des barbelés sont installés sur la plage et dans l'eau, empêchant les canots de débarquer sur la plage. D'après les estimations récentes de Max Schiavon, les pertes

²¹Pierre Miquel, *op cit.*, p. 81.

²²*Le Matin*, 14 mai 1915.

sont de 50 % de l'effectif²³. Le *River Clyde* choisit pour s'échouer sur la plage, n'atteint pas son objectif, ralenti par des rochers, obligeant à l'improvisation et à la création d'un ponton précaire et représentant une cible facile pour l'ennemi²⁴. La situation n'est pas tellement plus favorable pour la brigade française lancée sur la côte asiatique et la mort fauche dès le débarquement : « Beaucoup tombèrent sur le débarcadère même »²⁵.

Albert Londres décrit également le feu fourni subit : « Dès que les barques approchent, elles reçoivent la fusillade. Un canon tire aussi entre les paquebots et la terre »²⁶. Il souligne également la violence du débarquement :

La première [barque] va pouvoir aborder. L'officier se lève. Il reçoit une balle en pleine figure et retombe sur ses hommes. Ses hommes étaient des Sénégalais. Pris de rage, ils n'attendent pas d'être à la rive, ils se jettent à l'eau avec le sac et le fusil et, tels de nouveaux monstres immergeant, abordent ainsi tout ruisselants la terre d'Asie²⁷.

Certains reportages permettent de se rendre compte de la difficulté et de la violence des combats sur la presqu'île. Dans un reportage André Tudesq raconte le débarquement des troupes sur une des plages. Ces récits sont d'autant plus prenants pour le lecteur qu'une des stratégies des envoyés spéciaux lors de la rédaction des reportages est l'utilisation de pronoms personnels visant à inclure et impliquer le destinataire : « Nous accostons sur le ponton »²⁸. Celui-ci a alors l'impression de se trouver au cœur de l'action :

²³Max Schiavon, *op. cit.*, p. 60.

²⁴*Ibid.*, p. 61.

²⁵*Le Petit Journal*, 26 mai 1915.

²⁶*Ibid.*

²⁷*Ibid.*

²⁸*Ibid.*

Il est vain de faire le héros. Ce serait de mauvais goût. Tout le monde à plat ventre ! On se traîne, on se glisse dans les chemins creux. Les trous ne manquent point, avec des parapets naturels. [...] Des 582 hommes qui débarquent, quelques-uns vont manquer, comme d'usage : disparus, évanouis, en poussière. On ne connaîtra leur absence que dans quelques heures à l'appel. Telle est la manière classique de débarquer aux Dardanelles²⁹.

Du nombre de morts, les envoyés spéciaux ne disent rien (en termes de chiffre). Albert Londres précise simplement et de manière très pudique que : « Les chalands sont seulement moins lourd »³⁰. Deux semaines plus tard les pertes alliées (morts, blessés, disparus) s'élèvent à 38 000 hommes³¹.

L'une des souffrances subies par les soldats dans cette presqu'île est l'absence d'arrière. Cette réalité est très présente dans les journaux. Une chose nous frappe, à la lecture de ces reportages, est que les soldats alliés, à Gallipoli, ne sont jamais à l'abri de l'ennemi ou de ses obus. Albert Londres décrit avec beaucoup d'émotion la réalité qui s'impose aux soldats français, dès le débarquement sur la côte asiatique :

C'est qu'ils auront fait partie des troupes qui dès leurs premiers coups de fusils, devraient vaincre ou mourir : il n'y avait pas de retraite pour elles, dix pas en arrière et c'était la noyade dans une mer qui ce matin était grosse³².

Pour André Tudesq, c'est la proximité permanente de la guerre qui marque le soldat :

Ici, aux Dardanelles, point n'est besoin de courir loin pour éprouver les émotions de la guerre. Tout est champ de bataille, l'avant, l'arrière, la plage de débarquement, autant que les tranchées en première ligne³³.

²⁹*Le Journal*, 10 juillet 1915.

³⁰*Ibid.*

³¹Max Schiavon, *op. cit.*, p. 73.

³²*Le Petit Journal*, 26 mai 1915.

La proximité physique avec l'ennemi renforce alors le sentiment de claustrophobie du lecteur lorsqu'il peut lire : « Reculer c'est sûrement être jeté à la mer. Rester, c'est vivre à découvert sous la rafale des camarades à la merci de l'adversaire : c'est être décimé sur place »³⁴. Seulement, il semble peu probable que les lecteurs français aient une réelle compréhension de la géographie des Dardanelles, malgré les quelques descriptions trouvées dans les reportages. La guerre est tellement proche des combattants qu'elle s'insinue même dans les moments de repos des soldats : « Le canon tonnait furieusement : des obus tombaient à cent mètres. Et nous parlions d'art, de fouilles, de bibelots comme en quelques magasins d'antiquités de la rue Laffitte. Voilà comment on vit à Sedd Ul Bahr »³⁵. L'un des autres points revenant sans cesse dans les reportages semblent être l'absence de silence : « Mais le silence est impossible [...]. Quand on a cessé la fusillade, quand se sont tus sur les quatre horizons les canons alliés ou turcs, quand aucun navire de guerre ne bombarde la côte, alors, de tous côtés, c'est un caquetage infernal »³⁶.

En plus d'être liée aux souffrances des soldats, l'absence d'arrière pose aussi un problème pour toute l'organisation nécessaire au maintien de la santé des soldats et l'avancée de la guerre :

Ses cuisines, son quartier général, ses ambulances, son ravitaillement, ce qui n'est presque toujours que dans la zone du bruit, se trouve ici dans le rayon des éclats. Mettre le pied sur la terre, que ce soit au cap Hëlles, à Séduhl-Bahr, à Caki-Hissarlick, c'est le mettre dans la bataille. La lutte est à bout portant³⁷.

³³ *Le Journal*, 10 juillet 1915.

³⁴ *Le Journal*, 11 juillet 1915.

³⁵ *Le Journal*, 26 août 1915.

³⁶ *Le Journal*, 10 juillet 1915.

³⁷ *Le Petit Journal*, 3 juin 1915.

L'un des problèmes des reportages des envoyés spéciaux, particulièrement à Gallipoli, est qu'ils ne soulignent pas de manière précise la topologie de la presqu'île et la situation géographiques des soldats. En effet, les plages de débarquements d'abord, puis les espaces conquis ensuite, sont extrêmement étroits. Comme Francine Roussanne-Saint-Ramond le note, la confusion entre la ville de Gallipoli — jamais prise — et la presqu'île dans la presse ajoutent encore plus à la désinformation des événements³⁸. Une fois installée sur la presqu'île de Gallipoli, le front se fige à l'instar du front français et l'avancée des troupes alliées est très lente.

Néanmoins, cette troisième phase du conflit de la fin du mois d'avril 1915 jusqu'à l'abandon des Dardanelles et le rembarquement des dernières troupes en janvier 1916 n'est que peu traitée par les envoyés spéciaux. Nous supposons que cela peut s'expliquer par le fait que les envoyés spéciaux n'aient pas eu accès à ces opérations ou que la censure n'ait pas permis de présenter cet aveu de l'échec de l'expédition des Dardanelles. Il existe tout de même quelques reportages publiés, jusqu'en août 1915. En somme, bien que des envoyés spéciaux couvrent les événements des Dardanelles, nous ne disposons que d'un corpus de reportages limité lorsqu'il s'agit de voir les événements militaires. Les envoyés spéciaux se concentrent sur les grands événements et n'ont qu'un accès limité aux zones de guerre au début du conflit en mars 1915.

Si il y a un élément sur lequel nos quatre quotidiens semblent être d'accord, c'est bien la valeur de la marine, son courage et son dévouement pour sa patrie. De nombreux historiens ont remarqué cette concentration sur la marine. Pour Francine Saint-Ramond-Roussane, l'expédition des Dardanelles a été traitée par la presse selon deux grandes idées directives : le rôle de la marine et l'objectif militaire que représente

³⁸Francine Saint Ramond, « La désinformation dans une guerre lointaine », *op. cit.*, p. 446.

Constantinople. Pour l'historienne, l'utilisation de la marine comme point de focus apporte une véritable dimension médiatique au conflit par le biais de la participation et de la « valorisation de la marine, noble et dynamique »³⁹. Pierre Miquel explique que : « le cérémonial accompagne constamment dans la marine de guerre, le sacrifice consenti »⁴⁰. Au travers ses codes de conduites, de discipline et de valeurs, les membres de la marine, soldats et chefs, apparaissent comme de véritables héros, prêts à se sacrifier pour la mère patrie ; à l'instar du commandant du *Bouvet* qui décide de couler avec son navire ou du contre-amiral Guépratte qui fait avancer son navire jusqu'à l'ennemi et soutient le feu ennemi jusqu'à être en pénurie de munition⁴¹. Mais le sacrifice n'est pas que l'apanage des officiers : « le sacrifice consenti par les chefs est dans la tradition de la marine et trouve sa contrepartie dans celui qui est demandé aux hommes »⁴². Ainsi, cette marine héroïque qui a « la logique du beau geste, poussé jusqu'à l'absurde, conduit à la mort volontaire, au sacrifice accepté »⁴³ apparaît pour la presse comme le sujet parfait par ses actions héroïques afin de maintenir l'attention du lecteur.

Nos reportages comportent alors de nombreuses scènes valorisantes, mettant en avant « la chevalerie des mers »⁴⁴ malgré le fait que celle-ci n'obtient finalement que peu de résultats positifs. Cette tendance à se concentrer sur la marine est présente très tôt dans les reportages. Les reporters célèbrent, tout d'abord, la noblesse du haut commandement et des officiers de la marine, les premiers ayant, selon Pierre Miquel, « une conception aristocratique du devoir, partagés par les officiers »⁴⁵. Cette conception aristocratique de la marine se traduit par l'habillement : « Les chefs,

³⁹*Ibid.*, p. 447.

⁴⁰Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 44.

⁴¹*Ibid.*, p. 45.

⁴²*Ibid.*, p. 44.

⁴³*Ibid.*, p. 45.

⁴⁴L'expression est tirée de Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 46.

⁴⁵Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 46.

quand ils vont à la mort, ont la coquetterie de s'habiller comme pour une nuit de bal »⁴⁶. Albert Londres est également témoin d'une scène similaire lors de la bataille pour Atchi-Baba : « Tous les officiers sont là. Ils ont pris leurs décorations ». Cette grandeur ne se traduit pas seulement dans leurs apparats mais également dans leurs comportements : « Les officiers sont tous magnifiquement droits et souriants »⁴⁷. Ils sont également célébrés, par leurs hommes et les Alliés comme le montre ce portrait de l'amiral Guépratte fait par André Tudesq du *Journal* : « Marin de vieille roche, ami des rites, observateur de toutes les traditions de la mer, ses hommes l'aiment comme un père, et nos amis anglais, qui s'y connaissent en brave, l'honorent comme un héros »⁴⁸.

Mais les officiers ne sont pas les seuls à jouir de cette image du héros prompt au sacrifice ; les soldats ne sont pas en reste. Par exemple, Albert Londres met en avant le sacrifice des marins dès son troisième reportage le 12 avril 1915 : « Sondant la mer, ils poussent devant eux leurs bateaux et, dans le silence de leurs missions, à chaque minute, offrent leur vie à la patrie »⁴⁹. Il a ensuite l'occasion de « vivre la vie de guerre des marins » lorsqu'il embarque sur un navire (dont le nom a été censuré) en août 1915 (la date précise de rédaction a également été censurée)⁵⁰. Il met également en avant le travail acharné des marins qu'aucune grande attaque réussie ne permet de se placer en héros. Ce sentiment de ne jamais être reconnu à leur juste valeur ou de voir leurs succès célébrés hantent les soldats de l'armée d'Orient. Ce thème du succès vite oublié revient à de nombreuses reprises dans les reportages : « C'est une amertume de cette guerre de ténacité que l'héroïsme quotidien soit étouffé sous le poids d'une action plus éclatante. Elle se repose en montant sans

⁴⁶*Le Journal*, 22 août 1915.

⁴⁷*Le Petit Journal*, 23 août 1915.

⁴⁸*Le Journal*, 26 août 1915.

⁴⁹*Le Petit Journal*, 13 avril 1915.

⁵⁰*Le Petit Journal*, 23 août 1915.

relâche des quarts exténuants, en allant lancer sans cesse de la mitraille, sur la presqu'île, en parcourant un chemin de mer hantée par la torpille, la torpille qui vise sept cents morts à la fois »⁵¹. La presse ne se contente pas de faire honneur à leur sens du sacrifice, elle célèbre aussi leur professionnalisme : « De nombreux bateaux dragueurs dont les équipes font preuve d'un sang-froid et d'un courage procédaient à l'enlèvement des mines »⁵².

Il est intéressant de voir la place que prend la représentation de la marine jusqu'au mois d'août 1915 alors même qu'elle n'a, après le mois d'avril, qu'un rôle de soutien et que la véritable guerre se joue alors sur la presqu'île de Gallipoli. Elle fournit néanmoins aux reporters un véritable recueil de héros prêts au sacrifice ultime pour la France. Nous supposons que cette focalisation sur la marine, en dépit de l'action terrestre qui a alors lieu, est due à trois facteurs : le grandiose lié aux traditions de la marine, le pathos que produit le sacrifice glorifié et ensuite, l'impossibilité pour les envoyés spéciaux de se rendre sur la presqu'île ou de se promener seul hors des camps alliés.

Cependant, et malgré la censure, les envoyés spéciaux commencent assez tôt à se faire les porte-paroles des problèmes liés à la préparation de l'expédition. Sans compter les problèmes de types logistiques, comme le manque d'eau⁵³, les envoyés spéciaux ont conscience de la mauvaise image dont souffre l'expédition des Dardanelles auprès de l'opinion publique française. En effet, une fois lancé, ce déploiement est perçu comme une petite expédition facilement gagnable face à des adversaires faibles, aussi bien par les gouvernements, les états-majors et la

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Le Journal*, 3 avril 1915.

⁵³ *Le Journal*, 7 et 11 juillet 1915.

population. De fait, lorsqu'il apparaît que cette expédition est un échec, l'opinion publique gronde :

Il serait bon aussi que cette idée s'ancrât en France et que l'on prit patience. On s'est forgé des chimères. L'expédition d'Orient : bagatelle... de la Porte. Les Turcs : soldats de carton qui se rendront en masse. Dès l'apparition des Alliés, ils décamperont au premier coup de canon. Le débarquement, fichaise : la flotte a déjà détruit les forts. Ils débarqueront sans combat. Ils traverseront Gallipoli à une allure de bolide, ils seront à Constantinople en quinze jours et la paix en trente. Eh bien non, il faut en démordre. Nous ne sommes plus aux temps des épopées et des chevauchées merveilleuses déjà centenaires [...] Il faut savoir regarder les choses en face et de sang-froid. Les Turcs nous ont enlevés ces illusions ou mieux les ont enterrés avec Koum-Kaleh et Sebd-ul-Bahr⁵⁴.

Et cette opinion semble remonter jusqu'aux oreilles des soldats : « Ils savent aussi que l'on ne se rend guère compte, pas plus en France qu'ailleurs, de l'immense effort que représente la prise de Gallipoli »⁵⁵.

Dans les journaux, la campagne des Dardanelles a souffert en raison du manque d'informations accessibles aux envoyés spéciaux. Sa représentation est également caractérisée par manipulation des événements. Par exemple, les envoyés spéciaux entretiennent l'idée que Constantinople est le but de guerre des Alliés et que la ville est toujours accessible, bien après que les états-majors du front d'Orient aient réalisés l'impossibilité du projet. C'est particulièrement Albert Londres qui est ici coupable de cette désinformation. Dans ces reportages, Constantinople est présentée comme la ville à prendre, celle par qui tomberont les ennemis : « une des clés du problèmes européens »⁵⁶. Si parler de Constantinople pouvait encore être pertinent au mois de

⁵⁴ *Le Petit Parisien*, 9 juillet 1915.

⁵⁵ *Le Petit Journal*, 5 août 1915.

⁵⁶ *Le Petit Journal*, 2 octobre 1915.

mai 1915, l'envoyé spécial, qui se trouve alors à Athènes, doit bien se rendre compte de l'ineptie de son commentaire tant Constantinople est hors d'atteinte pour l'armée alliée. L'expédition des Dardanelles termine comme elle a commencé, dans le silence. Les envoyés spéciaux s'embarquent avec le gros des troupes en septembre 1915 à direction de Salonique. Cela nous amène à la deuxième partie de l'année 1915 : la tentative d'aider la Serbie.

Alors même qu'il apparaît dans les reportages que l'expédition des Dardanelles est un échec, les Alliés, particulièrement les Français, semblent enfin entendre les appels à l'aide de la Serbie⁵⁷ en prise avec l'Autriche-Hongrie. La menace Bulgare, qui bascule dans le camp de la Triple Alliance à l'automne 1915, redistribue les cartes du jeu. Il s'agit pour les états-majors d'un merveilleux prétexte pour abandonner les Dardanelles⁵⁸. Et la Serbie a déjà servi de sujet alternatif aux envoyés spéciaux au début de l'année 1915, alors qu'ils ne peuvent pas participer aux affaires des Dardanelles⁵⁹. Un double problème se pose : où faire débarquer les troupes françaises en provenance des Dardanelles (puisqu'il n'est pas question pour le général Joffre d'en extraire du front français⁶⁰) et quelle est la position de la Grèce, alors neutre, face à la Serbie et donc, face à l'Entente ? En effet, le roi Grec, Constantin Ier veut la Grèce neutre, même s'il manifeste des vellétés pro-germaniques (son épouse, la reine Sophie, est la sœur du Kaiser) et de ce fait, refuse de voir débarquer les troupes alliées en Grèce. En revanche, son premier ministre, Eleutherios Vénizélos est un fervent défenseur de l'Entente et souhaite que la Grèce sorte de sa neutralité au profit de la Triple-Entente. C'est grâce à ce dernier que les Français débarquent à

⁵⁷Le 23 septembre 1915, d'après Max Schiavon, *op. cit.*, p. 121.

⁵⁸Si les Anglais sont réticents à s'engager à nouveau dans les Balkans, après l'échec des Dardanelles, Joffre envisage d'envoyer de l'aide au général serbe Putnik, d'après Max Schiavon, *op. cit.*, p. 122-123.

⁵⁹Par exemple, *Le Petit Journal*, 5 et 7 mai 1915 ; *Le Petit Parisien* 28 juin et 5 juillet 1915.

⁶⁰Max Schiavon, *op. cit.*, p. 123.

Salonique... « en totale violation de la neutralité grecque »⁶¹ ; les premières troupes arrivent le 5 octobre 1915.

L'offensive des Alliés en Serbie est très brève. Les premières troupes débarquent au sud de la Serbie en octobre 1915 et déjà le 3 décembre, les états-majors alliés ordonnent la retraite. Nous allons donc ici nous intéresser à la manière dont a été traitée cette courte expérience par la presse. Les envoyés spéciaux se sont focalisés sur plusieurs points : les difficultés d'une campagne en montagne, les problèmes de logistiques et de moyens et ensuite, le repli sur Salonique, qu'ils présentent comme une véritable victoire pour les Alliés. De plus, pour les envoyés spéciaux s'ajoute la difficulté de ne pas pouvoir envoyer leurs articles. En effet, la région est très difficile et accidentée, sans prendre en compte le fait qu'il s'agisse d'une zone de guerre avec peu de voie de circulation — il existe une seule voie ferrée menant de Salonique jusque dans le sud de la Serbie. De fait, beaucoup de reportages ou dépêches doivent transiter par Salonique afin d'être ensuite transmis par télégramme à Paris.

Dès le début de l'engagement des troupes françaises, les envoyés spéciaux notent la difficulté d'une offensive en terrain montagneux, accidenté, dans une région où l'hiver est particulièrement rude et où les voies de communications et de circulations sont, pour ainsi dire, inexistantes : « les rigueurs de la température et les pluies violentes et continuent augmentent encore la valeur des obstacles naturels »⁶². Le mauvais temps joue un rôle important puisqu'il interrompt les actions, des fois pendant plusieurs jours, ou rend difficile d'accès certaines zones du front serbe : « Voici la mauvaise saison, les pluies impossibles, la boue. La vallée du Vardar à

⁶¹Pierre Assouline, *op. cit.*, p. 108.

⁶²*Le Matin*, 28 octobre 1915.

cette époque se transforme vite en marécage »⁶³. Et c'est sans compter sur l'hiver glacial qui règne dans cette région : « Une tempête de neige s'est abattue sur toute la macédoine accompagnée et rendue plus furieuse par le terrible vent du Vardar [...] Un tel temps suffit pour arrêter net toute opération offensive »⁶⁴.

Le terrain est un véritable problème pour les soldats, décrit par *Le Matin* comme étant « un véritable terrain chaotique où les croupes ondulées et les sommets abruptes se mêlent en tous sens »⁶⁵. De fait, cela rend les possibilités de transports particulièrement réduites. Par exemple, le seul moyen de relier rapidement Salonique à Nish est décrit comme cela :

Le chemin de fer de Salonique à Nisch, fil ténu qui relie à la mer libre la Serbie menacée, côtoie entre des mamelons nus, les eaux jaunâtres du Vardar. La voie unique s'avance en serpentant par une suite de rampes quelques fois assez raides. Le petit nombre de locomotives, bonnes vieilles vites essoufflées, en obligeant à allonger les trains, aggrave encore leur lenteur⁶⁶.

Les soldats doivent donc parcourir d'importantes distances à pieds :

Au retour, nous trouvons les marins arrivés. Malgré la fatigue, ils ne paraissent pas avoir trop souffert. Ils ont effectué 460 kilomètres à travers les montagnes, parfois sans rencontrer de sentiers tracés sous la pluie dans une boue si épaisse qu'à chaque instant ils glissaient et tombaient⁶⁷.

Mais le problème ne se pose pas seulement pour les hommes. Transporter du matériel dans cette région est également extrêmement compliqué. L'impossibilité d'utiliser le

⁶³ *Le Journal*, 31 octobre 1915.

⁶⁴ *Le Journal*, 29 novembre 1915.

⁶⁵ *Le Matin*, 22 novembre 1915.

⁶⁶ *Le Journal*, 31 octobre 1915.

⁶⁷ *Le Matin*, 24 novembre 1915.

chemin de fer, plus l'impraticabilité des chemins et des routes, en raison des conditions climatiques, ralentit encore la bonne marche de l'armée⁶⁸ :

Se représente-t-on ce que c'est que le débarquement d'une armée ? Un bateau apporte tout de suite un bataillon ou deux. C'est peu d'hommes et beaucoup de peine. Et les chevaux ! et les voitures ! Cette foule d'objets mal maniables, il ne suffit pas de les mettre à terre. Il faut trouver des locaux, des hangars pour les abriter⁶⁹.

Toutes ces conditions ralentissent considérablement aussi bien les soldats et le matériel que les offensives. À cela, se couplent d'autres problèmes que les envoyés spéciaux ne se gênent plus de critiquer, aussi bien dans la logistique que sur le déroulement des opérations diplomatiques, ou encore le manque considérable d'actions entreprises ou de renforts promis.

Si certains envoyés spéciaux avaient manifestés un certain mécontentement dans la manière dont se déroulait l'expédition des Dardanelles, ce n'est rien comparé à la campagne de Serbie. Edouard Helsey, du *Journal*, fraîchement débarqué en Macédoine, est le plus virulent. Les premières critiques sont dirigées à l'encontre des gouvernements et des chefs politiques et militaires. Ceux-ci ont perdu un temps considérable en raison des enjeux diplomatiques (en attendant la décision de la Bulgarie sur son entrée en guerre ou encore sur le choix d'une solution diplomatique avec la Grèce pour le déploiement des forces alliées sur son territoire) mais également en politique interne. En effet, les Anglais sont extrêmement réticents à l'idée d'abord de se rendre à Salonique, puis estiment que leur mission n'est pas d'aller aider la Serbie, mais de défendre Salonique et surtout de forcer la Grèce à sortir de sa

⁶⁸Seuls six trains peuvent circuler quotidiennement : Max Schiavon, *op. cit.*, p. 138.

⁶⁹*Le Journal*, 31 octobre 1915.

neutralité⁷⁰. Les états-majors anglais enverront alors beaucoup moins de troupes que promis aux Français, obligeant alors ces derniers à repenser leur stratégie⁷¹.

Dans ces conditions, il est facilement imaginable de comprendre la frustration des envoyés spéciaux face au manque d'action : « Nous avons certainement perdu un temps précieux en tergiversant sur l'urgence et l'ampleur de cette expédition »⁷². Edouard Helsey a beaucoup de mal à accepter ce manque de prise de risque considérant qu'il faut agir ou renoncer afin de ne pas répéter les erreurs faites dans les Dardanelles : « Nous devons frapper vite et fort ou abandonner l'entreprise qui ne comporte pas de demi-mesure »⁷³. Extrêmement critique, il met en garde contre le manque de volonté et de préparation des gouvernements alliés : « Il y a quelque chose de pire que de tergiverser longuement, c'est, la décision enfin prise, de vouloir réparer le retard initial en bâclant l'exécution »⁷⁴. La frustration de l'envoyé spécial est croissante durant la campagne à tel point qu'il en vient à écrire le 1er décembre 1915, quelques jours avant l'annonce du repli sur Salonique : « Je crois qu'il serait sage de renoncer, une fois pour toutes, en Orient, aux faux espoirs fondés sur les combinaisons politiques, pour ne compter que sur la force »⁷⁵.

L'autre sujet revenant sans cesse est l'envoi de renforts — ces renforts sont promis depuis le début de l'aventure serbe. Dès le 7 novembre, l'envoyé spécial du *Matin*, annonce « l'arrivée imminente de nos nouvelles troupes françaises »⁷⁶. Néanmoins l'annonce de l'arrivée de renforts se transforme assez vite en réclamation. Édouard Helsey annonce régulièrement durant le mois d'octobre et de novembre la nécessité

⁷⁰Max Schiavon. *op. cit.*, p. 129.

⁷¹*Ibid.*, p. 130.

⁷²*Le Journal*, 22 octobre 1915.

⁷³*Le Journal*, 27 octobre 1915.

⁷⁴*Le Journal*, 31 octobre 1915.

⁷⁵*Le Journal*, 1er décembre 1915.

⁷⁶*Le Matin*, 7 novembre 1915.

de l'arrivée de renforts. Pour l'envoyé spécial anonyme du *Matin* en décembre, il n'est pas concevable d'imaginer mener une offensive avec si peu d'hommes :

Je dis à dessein repousser les attaques car il ne saurait être question, avec une armée aussi faible numériquement de tenter une offensive sérieuse à travers une région montagneuse extrêmement difficile, entièrement nouvelle pour nous, tandis que nos ennemis en connaissent les moindres détours⁷⁷.

En effet, sur les 150 000 promis en décembre 1915, seuls 70 000 ont pu être acheminés. Ce nombre est important mais reste trop faible, particulièrement face aux conditions géographiques et la difficulté de l'acheminement des canons et autres artilleries⁷⁸.

Cette impossibilité de mouvement, les terribles températures négatives, la rudesse de l'hiver et la menace pesant sur Salonique, seule base de soutien des Alliés dans la région⁷⁹, obligent le Général Sarrail à donner l'ordre de la retraite le 3 décembre 1915. Celle-ci devra se faire en bon ordre et le matériel devra être réacheminé sur Salonique. Elle est présentée par la presse comme une véritable victoire stratégique.

Pour Helsey, la peur de se retrouver à nouveau dans une guerre de tranchées immuables explique, entre autres, cette volonté de reculer. Il est surtout critique face aux gouvernements et aux chefs militaires : « Les événements ne peuvent plus tarder d'aboutir à un dénouement. Sans doute est-il déjà trop tard pour envoyer ici les renforts indispensables mais il est encore temps de profiter de la liberté de nos mouvements »⁸⁰. Cependant, pour le journaliste, il est clair que la retraite sur

⁷⁷*Le Matin*, 6 décembre 1915.

⁷⁸Max Schiavon, *op. cit.*, p. 139.

⁷⁹*Ibid.*, p. 156.

⁸⁰*Le Journal*, 5 décembre 1915.

Salonique est la seule solution envisageable pour ne pas se voir bouter hors des Balkans : « Tout ce que nous pouvons désormais est de conserver Salonique »⁸¹. Les conditions climatiques ajoutent encore de la gravité aux conditions de la retraite :

La boue d'abord, et bientôt la tempête de neige et le terrible vent du Vardar entravèrent notre marche. L'évacuation de l'aviation fut surtout pénible. Des appareils étaient pris dans la neige ; toutes les armes eurent aussi à souffrir d'incroyables difficultés. Il fallait avancer à travers de profonds marécages ; un épais tapis blanc avait effacé les routes ; on s'embourbait brusquement dans les ravins [...] ⁸²

D'autres reporters prennent en revanche le parti de présenter le recul, avec beaucoup de positivité, comme s'il s'agissait d'une victoire : « Il est nécessaire de répéter qu'au cours de notre retraite, nous avons toujours eu l'initiative des manœuvres et avons infligés à l'ennemi de lourdes pertes ». Et en effet, bien que les reporters avouent la difficulté que représente le transport de matériels⁸³, tous louent l'ordre dans lequel s'effectue la retraite et le peu de pertes alliées⁸⁴ face aux innombrables pertes bulgares. Pour Albert Londres, le bilan de la retraite est également positif : « nous ne laissâmes pas une caisse, et après le matériel, les troupes suivirent »⁸⁵. Pour Gaston-Ch. Richard, du *Petit Journal*, la retraite est également un succès stratégique :

Il ne faut donc pas voir dans le repli français, comme l'ont voulu faire croire les journaux germanophiles, un mouvement imposé par un péril immédiat. Il a été voulu, concerté par avance, mûrement décidé et préparé et admirablement exécuté. Nous avons subi en hommes des pertes insignifiantes.⁸⁶

⁸¹ *Le Journal*, 9 décembre 1915.

⁸² *Le Journal*, 18 décembre 1915.

⁸³ *Le Matin*, 18 décembre 1915.

⁸⁴ *Le Petit Parisien*, 7 décembre 1915.

⁸⁵ *Le Petit Journal*, 13 décembre 1915.

⁸⁶ *Le Petit Parisien*, 13 décembre 1915.

Ainsi s'achève l'année 1915. Les reportages des envoyés spéciaux sont partagés entre un manque d'informations (ou un manque d'accessibilité à l'information) et la concentration sur des thèmes pouvant desservir la réalité de l'armée d'Orient. À cela s'ajoute les conditions militaires, diplomatiques et naturels entourant ce théâtre d'opérations particulier, entre attentes, circonstances météorologistes et des prises de décisions trop lentes et nuisibles au bon déroulement des opérations. De plus, nous croyons que le ton particulièrement critique qu'emploient certains envoyés spéciaux face à la direction des opérations (aussi bien des gouvernements que des états-majors) dessert l'armée d'Orient et conforte dans leur opinion ses détracteurs — ceux qui ne voient dans cette expédition qu'une perte de temps, d'hommes et d'argent.

2.3 L'année de Salonique : 1916

Les représentations de l'année 1916 se divisent en deux parties. La première dure du mois de janvier au mois d'août 1916 et est caractérisé dans la presse par les sujets suivants : la longue période d'attente de l'armée d'Orient et la construction du front de Salonique. En effet, après la retraite de Serbie, les forces alliées se retranchent derrière Salonique. Malgré quelques rumeurs, l'offensive se fait attendre. Les hommes de la coalition alliée s'occupent donc à fortifier le camp de Salonique jusqu'à le transformer en une forteresse imprenable. La deuxième période débute dans les reportages en septembre avec la grande offensive en direction de Monastir qui se termine à la fin du mois de décembre 1916. Ce succès — la prise de Monastir — perd de sa superbe en quelques jours et une fois de plus, le front balkanique se retrouve figé. Il s'agit également de l'année la plus prolifique pour les envoyés spéciaux. Pour l'année 1916, les journaux ont publié 494 articles signés par les envoyés spéciaux et les correspondants particuliers présent sur le front.

2.3.1 L'attente et la construction du camp de Salonique (janvier–août 1916)

Le contexte militaire de ce début d'année 1916 dans les Balkans explique la période d'attente que les journaux décrivent. Plusieurs raisons poussent le général Joffre à choisir l'attente plutôt que l'action au début de l'année 1916. Tout d'abord, la possible entrée en guerre de la Roumanie au côté de la Triple-Entente⁸⁷ joue un rôle dans la planification d'une future offensive. L'armée serbe survivante, envoyée sur l'île de Corfou afin d'être reformée⁸⁸, ne sera pas prête avant de long mois. Les Russes et les Italiens possèdent les ressources humaines nécessaires, mais ne peuvent pas les armer⁸⁹. Parallèlement, en France, l'attaque de Verdun monopolise toute l'opinion. L'armée d'Orient passe au second plan⁹⁰. Néanmoins, le général Joffre donne l'ordre au général Sarrail⁹¹ de préparer une vaste offensive pour le début de l'été 1916. Ce dernier refuse et pense que son armée n'est pas prête à se lancer avant l'automne⁹².

Durant les premiers mois de l'année 1916, les envoyés spéciaux publient de nombreux reportages sur les travaux de l'armée d'Orient qui visent à fortifier le camp de Salonique. Néanmoins, ils leur aient impossible de rentrer dans des détails trop spécifiques au risque de se voir censurer ou de renseigner l'ennemi : « Je ne peux, ni ne veux m'engager dans la description de nos préparatifs. Quelques discrétions qu'on

⁸⁷Si les Alliés sont capables de réunir sur le front des Balkans 500 000 hommes, sortira de sa neutralité pour basculer dans le camp de la Triple Entente (avec compensation territoriale et envoi de matériel en plus). L'armée française dispose de 100 000, pratiquement autant pour les Britanniques. D'après Max Schiavon, *op. cit.*, p. 183.

⁸⁸*Le Petit Journal*, 13 janvier 1916.

⁸⁹Max Sciavon, *op. cit.*, p. 184.

⁹⁰*Ibid.*, p. 184.

⁹¹*Ibid.*, p. 185.

⁹²*Ibid.*, p. 190.

s'impose, on lâche si facilement des indices et les dépêches de Salonique sont lues avec tant d'attention en Allemagne »⁹³.

Commencée en décembre 1915, la fortification du nouveau front en Orient est une priorité : « Le front français est maintenant solidement établi et protégé par d'épais fils de barbelés et par plusieurs lignes de tranchées garnies d'artilleries lourdes »⁹⁴. En effet, à Salonique, tout est à faire : « Toute cette région est vide de travaux de défense. Il n'y a ni un fort, ni une tranchée, ni le moindre abattis d'arbre »⁹⁵. Comme toujours, les reportages d'Albert Londres sont très éloquents et démontrent bien dans quelle phase du conflit se trouve les soldats de l'armée d'Orient : « Ils n'ont ni fusil, ni baïonnette. Ce sera pour demain, ils ont des pioches et des pelles, ils vont construire la forteresse avant de la défendre »⁹⁶. La facilité avec laquelle les soldats ont pu réaliser ces fortifications ne manque pas d'apparaître dans les reportages, notamment celui de l'envoyé spécial du *Matin* :

Aux officiers venant du front occidental, les nouvelles défenses accumulées ici semblent être plus fortes qu'aucune des positions de chez nous car elles furent étudiées, préparées et exécutées, non pas sous le feu de l'ennemi, mais dans une complète tranquillité ce qui a permis de proportionner leurs forces à l'importance des points à occuper.⁹⁷

Ainsi, les premiers mois de l'année 1916 sont occupés, si l'on en croit les reportages, à la construction du camp de Salonique. Cette omniprésence des travaux de défense peut une nouvelle fois s'expliquer par l'attente dans laquelle est plongé le front d'Orient. Ces périodes d'attentes à répétition nourrissent l'idée du peu de dangers

⁹³*Le Journal*, 10 janvier 1916.

⁹⁴*Le Petit Parisien*, 24 décembre 1915.

⁹⁵*Le Journal*, 30 décembre 1915.

⁹⁶*Le Petit Journal*, 26 janvier 1916.

⁹⁷*Le Matin*, 8 janvier 1916.

auquel est confronté le soldat envoyé dans la péninsule balkanique, entretenant l'impression d'un front finalement plus calme.

Par ailleurs, deux sujets vont être au cœur des reportages, l'attente face à un front endormi et la rumeur de la reprise de l'offensive. Voilà l'une des raisons que nous pouvons donner pour expliquer la manière dont l'opinion publique française perçoit le front d'Orient : comme un front où il ne passe rien, comme d'un front attentiste. En effet, durant plus de six mois les envoyés spéciaux vont presque tous entretenir l'idée que la grande offensive, par laquelle les Alliés mettront fin à l'avancée bulgare, est imminente. Sauf que celle-ci ne vient pas et qu'à la place sont décrits des échanges de tirs ou quelques échauffourées sans envergure entre camps opposés. Face à l'attaque de Verdun que tous les journaux brandissent en une, l'armée d'Orient fait triste figure.

Dès le début du rapatriement des Alliés sur Salonique, les envoyés spéciaux reportent sur l'inaction du front : « Sur ce front règne, avec une impression de confiante sérénité, dans l'attente goguenarde de l'attaque qui ne vient pas, une bonne humeur, une gaieté qui jamais ne se démontent »⁹⁸. Certains, sûrement conscient de l'impression négative que peut causer cette période d'inaction, se permettent de faire un commentaire dirigé vers les lecteurs : « Que la période d'attente dans laquelle nous vivons en Orient depuis près d'un mois ne trompe et surtout n'endorme personne »⁹⁹. À cette attente se couple la rumeur de l'offensive qui tient alors le front en haleine pendant six mois.

⁹⁸*Le Petit Parisien*, 10 janvier 1916.

⁹⁹*Le Petit Journal*, 11 janvier 1916.

En effet, il est difficile de savoir si les envoyés spéciaux sont au courant des projets militaires (et du bras de fer entre le général Joffre et le général Sarrail¹⁰⁰), mais ils entretiennent la rumeur. Gaston-Ch. Richard écrit par exemple : « On croit également à l'offensive des Alliés aux premiers jours du printemps »¹⁰¹. Albert Londres, depuis Corfou où il rend visite aux soldats serbes, ne peut s'empêcher de manifester son optimisme face aux prochains événements, persuadé qu'ils seront décisifs :

Les opérations prochaines qui vont avoir lieu prochainement dans les Balkans seront certainement un des événements militaires de 1916 [...]. Nous n'irons pas jusqu'à préciser les espérances de ceux qui savent et dirigent, mais elles sont telles et chacun les verra bientôt si clairement qu'avant peu, les yeux du monde seront fixés sur Salonique.¹⁰²

Seul, Edouard Helsey est plus réservé face aux annonces du début d'offensive : « Aucun indice militaire ne permet de prévoir une tentative sérieuse de l'ennemi avant quinze jours ou trois semaines au moins »¹⁰³. Il va même jusqu'à diminuer l'importance de certaines actions rapportées par la presse : « Il faut démentir les nouvelles tendancieuses représentant les escarmouches de ces derniers jours dans le secteur de Guevgueli-Doiran comme une opération militaire ayant quelques significations »¹⁰⁴.

Voilà comment se déroule les huit premiers mois de l'année 1916 selon nos quatre quotidiens parisiens : dans la fortification, l'attente et la rumeur. Si les Alliées entreprennent des actions visant à agrandir et à fortifier le front de Macédoine durant la deuxième moitié de cette période, ces événements n'étant ni majeurs, ni décisifs

¹⁰⁰Max Schiavon, *op. cit.*, p. 180-193.

¹⁰¹*Le Petit Parisien*, 23 février 1916.

¹⁰²*Le Petit Journal*, 13 mars 1916.

¹⁰³*Le Journal*, 8 février 1916.

¹⁰⁴*Le Journal*, 20 mars 1916.

n'ont ni le prestige ni la résonance que l'on peut prêter à une grande offensive — celle que l'on attend toujours. Par ailleurs, la bataille de Verdun qui éclate en février 1916 éclipse l'armée d'Orient dans les journaux¹⁰⁵ et atteignent même les oreilles des soldats et des journalistes à Salonique, comme en témoignent les mentions : « Ici, on ne pense qu'à Verdun [...] C'est la préoccupation de tous »¹⁰⁶ ; « Salonique est, désormais, la principale place forte de l'Europe. Le général Sarrail en a fait un petit Verdun »¹⁰⁷.

2.3.2 L'échec de la manœuvre de Monastir et le nouveau front de Macédoine (septembre 1916 – janvier 1917)

Dès le mois de mars 1916, les forces alliées se propagent, depuis Salonique, le long de la frontière séparant les troupes Bulgares de la Grèce. Malgré la prise du fort de Ruppel, en territoire grec, par les forces Bulgares le 27 mai 1916¹⁰⁸, les deux armées se font face d'un côté et de l'autre de la frontière. Il faut attendre le mois d'août pour voir un bref regain d'activité dans la région avec la prise de la gare de Doiran¹⁰⁹ par les alliées et quelques incursions Bulgares réprimées par l'artillerie alliées : « Les Bulgares ont attaqués sur tout notre front depuis Florina à l'ouest jusqu'à la rivière Strouma à l'est, et ont poussé jusqu'à la région libre de Demir-Hissar », mais les troupes bulgares n'ont « aucun succès contre les troupes serbes et françaises » et les bombardements alliés sont récompensés par les « excellents résultats obtenus »¹¹⁰. Il

¹⁰⁵ Aucun article d'envoyés spéciaux concernant le front d'Orient au mois d'avril pour le *Matin* ; de nombreuses unes sont consacrés à Verdun au *Petit Journal*.

¹⁰⁶ *Le Journal*, 15 mars 1916.

¹⁰⁷ *Le Journal*, 9 mars 1916.

¹⁰⁸ Max Schiavon, *op. cit.*, p. 193.

¹⁰⁹ *Le Petit Journal*, 12 août 1916 ; *Le Matin*, 23 août 1916.

¹¹⁰ *Le Petit Journal*, 20 août 1916.

faut attendre la déclaration de guerre de la Roumanie à l'Autriche¹¹¹ pour voir se dessiner enfin la possibilité d'une réelle offensive.

L'offensive tant attendue est prévue pour le 12 septembre 1916¹¹². Les reportages titrent : « L'offensive de l'armée de Salonique »¹¹³ ; « Avec l'armée d'Orient — C'est l'offensive ! ». Aux premiers jours de l'offensive, les reporters exaltent avec l'armée face à la reprise de l'activité : « c'est bien le châtimeur qui commence »¹¹⁴, « l'armée alliée de Salonique, dont tant de difficultés entravèrent la croissance est aujourd'hui sûre de sa force et résolue »¹¹⁵. Le ton employé par les envoyés spéciaux est à ce moment-là et jusqu'au mois de novembre très positif. Ils mettent néanmoins en avant les nouvelles difficultés de ce front situé en territoire ennemi (la Grèce est toujours neutre) et si loin de sa base arrière, Salonique :

Ce front n'a pas de rapport avec ceux existant déjà. Aux ailes surtout, il est tellement éloigné de sa base qu'entre deux groupes armés, on parcourt des régions où d'apparence la paix s'étend¹¹⁶.

Il faut considérer toutes les difficultés de notre action dans ses régions si peu faites pour l'énorme déploiement de matériel qu'impose la guerre moderne. Représentez-vous, par exemple, ce que hisser un canon sur des crêtes comme celles que nous devons franchir¹¹⁷.

Beaucoup de troupes durent venir à pied par étapes, d'autres en camions¹¹⁸.

Encore une fois, en Orient, cette guerre change de caractère. Elle devient une guerre de manœuvres et de mouvements¹¹⁹.

¹¹¹ *Le Petit Journal*, 29 août 1916.

¹¹² Max Schiavon, *op. cit.*, p. 217.

¹¹³ *Le Journal*, 14 septembre 1916.

¹¹⁴ *Le Petit Journal*, 19 septembre 1916.

¹¹⁵ *Le Journal*, 18 septembre 1916.

¹¹⁶ *Le Petit Journal*, 19 septembre 1916.

¹¹⁷ *Le Journal*, 20 septembre 1916.

¹¹⁸ *Le Journal*, 23 septembre 1916.

¹¹⁹ *Le Petit Parisien*, 9 octobre 1916.

Néanmoins, l'armée d'Orient dispose cette fois-ci d'un véritable objectif tangible, ce qui n'avait pas été clairement défini depuis Constantinople : Monastir. Jusqu'à la prise de la ville en novembre 1916, les envoyés spéciaux se focalisent sur ce nouvel objectif et toutes les avancées et victoires face à l'armée bulgare sont vues comme permettant de se rapprocher de ce but. Le 20 novembre 1916, l'armée d'Orient est à la une, les reportages des envoyés spéciaux présentent la prise de Monastir comme une grande étape de la guerre : *Le Petit Parisien* titre « Le Premier Grand Objectif de l'Armée d'Orient est atteint — Monastir est pris »¹²⁰. Cette impression est renforcée par la présentation des soldats français, serbes et russes accueillis par la population comme de véritables héros sous les jets de fleurs¹²¹. Le symbolisme de cette victoire est d'autant plus important : *Le Matin* souligne que la ville a été reprise le jour anniversaire de sa prise par les Serbes en 1912¹²².

Cependant, les envoyés spéciaux déchantent rapidement et l'euphorie de la victoire laisse place à la réalité de la situation : l'arrivée de l'hiver et le manque de moyens empêchent la poursuite de l'armée bulgare. On peut noter la différence flagrante de ton dans les deux reportages d'Albert Londres, écrit à quatre jours d'écart. Le premier rédigé le 19 novembre¹²³, alors qu'il entre dans Monastir avec le premier bataillon russe, décrit des moments de liesse, où les soldats sont célébrés par la population de Monastir. En revanche, son second reportage, écrit le 23 novembre¹²⁴, présente un changement de ton radical : « La fête est finie [...] Hier les fleurs tombaient, aujourd'hui ce sont les obus ». La question des moyens dont disposent l'armée d'Orient est à nouveau au cœur des reportages : « Les Bulgares sont arrêtés à cinq kilomètres de Monastir. Avec les moyens de France, ils seraient déjà bousculés. Nous

¹²⁰*Le Petit Parisien*, 20 novembre 1916.

¹²¹*Le Petit Journal*, 23 novembre 1916 ; *Le Journal*, 21 novembre 1916.

¹²²*Le Matin*, 20 novembre 1916.

¹²³*Le Petit Journal*, 23 novembre 1916.

¹²⁴*Le Petit Journal*, 4 décembre 1916.

n'avons que les moyens de Salonique »¹²⁵. L'exaspération d'Edouard Helsey face aux carences de l'armée d'Orient refait surface à Monastir sous la forme visuelle d'un paragraphe où la typographie (l'utilisation de mots en majuscules) permet à l'envoyé spécial de mettre en relief la nécessité et l'urgence de ses demandes : « Pour compléter cette victoire, il faut à l'armée d'Orient, des HOMMES, de l'ARTILLERIE LOURDE, de l'ARTILLERIE DE MONTAGNE, des MULETS et du MATÉRIEL DE TRANSPORTS »¹²⁶. Ensuite, la neige pose problème aux soldats : « Le mauvais temps qui rend la poursuite difficile, entrave également la retraite »¹²⁷. À la fin de l'année 1916, les envoyés spéciaux ne peuvent que témoigner du nouvel endormissement du front d'Orient :

Les opérations deviennent impraticables en Macédoine, la neige tombe. Dans une quinzaine de jours, il sera aussi impossible de continuer l'offensive que de voir l'ennemi en prononcer une. Nous serons face à face pour trois bon mois¹²⁸.

L'année 1916 est une année en demi-teinte pour l'armée d'Orient, dont la majeure partie s'est déroulée dans l'attente et la construction — ce qui a particulièrement été mis en avant par les envoyés spéciaux. Les trois derniers mois de 1916 signent le début de la reprise de l'offensive et tout de suite après, son épuisement. S'ils se montrent particulièrement enthousiasmés face à la perspective de l'offensive au mois d'août, les reporters déchantent très rapidement à la fin du mois de novembre. Encore une fois, l'armée d'Orient fait pâle figure dans la presse parisienne. Il s'agit d'un front où l'on attend, où il ne se passe rien ; et lorsque l'offensive arrive, elle est mal préparée. Par ailleurs, les discours de nos envoyés spéciaux ne concordent pas : ils sont plusieurs à mentionner au début de l'année l'arrivée de nombreux renforts

¹²⁵*Le Petit Journal*, 4 décembre 1916.

¹²⁶*Le Journal*, 10 décembre 1916.

¹²⁷*Le Journal*, 21 novembre 1916.

¹²⁸*Le Journal*, 29 décembre 1916.

supposés augmenter l'effort de guerre. Or à la fin des mois de novembre et décembre 1916, Albert Londres et Edouard Helsey se servent de leurs reportages comme tribune pour s'adresser aux preneurs de décisions en France, dans l'espoir de voir l'aide envoyée à l'armée d'orient augmenter. Cela apparait dans le nombre d'articles publiés par les journaux durant ces deux derniers mois de 1916. Au mois de novembre, 13 articles sont publiés par les quotidiens parisiens, 8 seulement pour le mois de décembre. Nous nous demandons si cette soudaine baisse d'articles peuvent s'expliquer par le ras-le-bol des envoyés spéciaux.

2.4 La Grèce à la une : 1917

L'année 1917 est marquée par une baisse considérable de reportages sur le front d'Orient dans les reportages et la concentration des écrits sur la question grecque. De 494 articles signés par les envoyés spéciaux en 1916, nous passons à 81 articles pour l'année 1917. Le manque de reportages et de dépêches sur le front d'Orient dans la presse quotidienne parisienne peut également s'expliquer par la crise du papier : l'ordre est de réduire à deux pages les quotidiens, en raison de la pénurie de charbon (que l'on préfère réserver à l'effort de guerre) permettant la fabrication du papier¹²⁹. Cela limite nécessairement le nombre de colonnes et donc d'articles publiables ; nous n'avons pas trouvé d'informations quant aux processus de sélections de ces articles. Cependant, nous nous demandons si cela a pu influencer le choix d'articles publiés et nous supposons que ceux portant sur le front d'Orient, celui-ci étant jugé secondaire, ont pu ne pas être publiés dans les quotidiens ou être publiés avec retard, surtout s'ils concordent avec d'importants événements se déroulant sur le front français au même

¹²⁹Jean-Louis Maurin, *Combattre et informer. L'armée française et les médias pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, Edition Codex, 2009, p. 16.

moment. Nos quatre quotidiens sont donc contraints dès le mois de février 1917 de réduire le nombre de pages de leurs publications.

2.4.1 La représentation des événements militaires décevant de l'année 1917.

Les publications des premiers mois de l'année 1917 passent sous silence l'armée d'Orient. Deux envoyés spéciaux font état de l'envoi d'une troupe sur le mont Athos, sans jamais expliquer le but de celle-ci : G. de Maizière, du *Petit Parisien*, se concentre sur la traversée¹³⁰ et Albert Londres, du *Petit Journal*¹³¹, raconte la rencontre entre les soldats alliés et les moines habitants sur cette île et « pour la première fois nos poilus pâlirent, ils trouvaient plus poilus qu'eux ». Nous notons que si les envoyés spéciaux ne savent pas pourquoi cette expédition a lieu, les soldats et leurs chefs ne semblent pas avoir plus d'informations : « Qu'est-ce qu'on peut bien vouloir faire dans ce patelin-là avec ces deux cents hommes ? »¹³². Si nous ne savons pas ce qu'il se passe alors sur le mont Athos, dans le reste de la Macédoine, les troupes sont dans l'attente.

Une fois encore l'armée est ralentie par des conditions météorologiques handicapantes : « Si les deux mètres de neige et les quinze degrés de froid avaient pu parler, la France aurait appris ce que le général Sarrail faisait dans les Balkans »¹³³. C'est également ce que mentionne Edouard Helsey¹³⁴ qui tient à rappeler que le front occidental n'est pas le seul à participer à l'effort de guerre : « L'armée d'Orient est prête » titre sa dépêche. Il précise également que « l'armée d'Orient ne restait pas

¹³⁰*Le Petit Parisien*, 16 février 1917.

¹³¹*Le Petit Journal*, 12 février 1917.

¹³²*Ibid.*

¹³³*Le Petit Journal*, 30 mars 1917.

¹³⁴*Le Journal*, 9 mai 1917.

inactive » mais que la météo était en cause : « sur une grande partie du front balkanique, les neiges présentaient encore, à la fin d'avril, une épaisseur d'environ deux mètres » et cantonnait les soldats à des « combats isolés affermissant ses avant gardes ». Par ailleurs, il souligne tout à fait justement la décision du haut commandement d'agir avec prudence¹³⁵, ce qui ralentit fortement les possibilités d'offensives : « Savoir attendre l'heure opportune, c'est souvent, à la guerre, pouvoir porter le coup décisif »¹³⁶.

Les envoyés spéciaux rapportent plusieurs actions militaires durant les premiers mois de l'année 1917. Gaston-Ch. Richard détaille les opérations du mois de mars¹³⁷ et s'il raconte quelques scènes de batailles — « On canonne, on se bat à la grenade de tranchées en tranchées » — il reste cependant très sobre face à l'envergure de l'événement : « Il n'y a là qu'une action locale et qu'on ne peut considérer comme le prélude d'une offensive générale »¹³⁸. Les lecteurs des quotidiens ont probablement de la difficulté à prendre pleine mesure de la situation, des avancées ou des maigres réussites de l'armée d'Orient, car les envoyés spéciaux sont assez flous dans leurs descriptions des événements, comme des lieux. Par exemple, on ne trouve que très peu d'informations sur les avancées géographiques de l'armée d'Orient. Quelques reportages mentionnent les avancées militaires — « quinze cent mètres de tranchées furent enlevées »¹³⁹ — mais la localisation géographique des combats reste vague. Si l'on peut mettre cela sur le compte de la censure, Albert Londres a une autre explication : « c'est que les grandes villes ne poussent pas à toutes les descentes de crêtes en Macédoine », ce qui pour lui explique la confusion des communiqués¹⁴⁰. Ce

¹³⁵Max Schiavon, *op. cit.*, p. 253.

¹³⁶*Le Journal*, 9 mai 1917.

¹³⁷*Le Petit Parisien*, 30 mars 1917 ; 10 avril 1917.

¹³⁸*Le Petit Parisien*, 10 avril 1917.

¹³⁹*Le Petit Journal*, 30 mars 1917.

¹⁴⁰*Le Petit Journal*, 30 mars 1917.

manque de précisions participe cependant à la déformation de la représentation des événements. Les lecteurs ne sont alors pas capable de comprendre la géographie et les distances couvertes par les armées franco-britannique.

L'offensive du printemps, dont les préludes ont débutés au mois de mars, continue par intermittence en raison des chutes de neiges jusqu'à la mi-mai 1917, où le général Sarrail décide de la suspendre¹⁴¹. Cela coïncide avec la focalisation des envoyés spéciaux sur la question Grecque. Il faudra attendre à nouveau le mois de septembre pour que reprenne l'offensive. Nous ne développerons pas d'analyse approfondie sur le traitement de la Grèce par la presse française puisqu'elle a déjà fait l'objet d'une thèse écrite par Elli Lemonidou¹⁴². Mais nous reviendrons sur certains points dans le but d'explicitier le contexte de l'année 1917.

La Grèce revient¹⁴³ à la une des quotidiens à la fin de l'année 1916 avec le « Guet-apens d'Athènes »¹⁴⁴. *Le Petit Parisien* titre « Le sang français coule à Athènes »¹⁴⁵. *Le Matin* publie le 1er janvier 1917¹⁴⁶ le récit d'un témoin « d'un jeune athénien, ami de la France ». Le 1er décembre au matin, des troupes royales grecques ouvrent le feu sur des marins anglais et français. Si les journaux présentent l'événement comme une agression grecque, il n'en est rien : en effet, il s'agit du débarquement de bataillon d'infanterie français à Athènes, prévu « afin d'occuper des points stratégiques et de

¹⁴¹Max Schiavon, *op.cit.*, p. 261.

¹⁴²Elli Lemonidou, *La Grèce vue de France pendant la première guerre mondiale, entre censure et propagandes*, thèse de doctorat, Paris, Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2007.

¹⁴³Elle revient sur le devant de la scène lorsqu'il apparaît pour les Alliés durant 1916, que la participation de la Grèce est nécessaire à la victoire de la Triple Entente. Voir : Elli Lemonidou, « Entre information et propagande : La Grece dans la presse britannique et française pendant la Première guerre mondiale », *Revue LISA/LISA e-journal*, Vol. 4, n°3, 2006, p. 23.

¹⁴⁴*Le Matin*, 4 décembre 1916.

¹⁴⁵*Le Petit Parisien*, 3 décembre 1916.

¹⁴⁶*Le Matin*, 1er janvier 1917.

contraindre le gouvernement grec à céder »¹⁴⁷. Après cet épisode, où le rôle du Roi Constantin est controversé, les Alliés lancent un ultimatum au roi (dont remettre toutes les armes aux Alliés¹⁴⁸) et mettent en place un blocus autour d'Athènes. L'événement, le meurtre de ces soldats alliés, est exploité¹⁴⁹ par les envoyés spéciaux dans les mois suivant l'abdication du roi grec dans le but de dépeindre un portrait encore plus péjoratif du Roi Constantin, représenté comme étant un germanophile convaincu. Ce processus quasi-systématique de dénigrement de la royauté grecque n'est alors pas une nouveauté pour les envoyés spéciaux — au début de l'année 1915, les reportages lui préfèrent déjà son premier ministre Vénizélos, qui souhaite l'entrée en guerre de la Grèce au côté de l'Entente. Il va durer jusqu'à la destitution du Roi Constantin, le 13 juin 1917¹⁵⁰. Les envoyés spéciaux célèbrent alors la sortie de la Grèce de sa neutralité au profit des Alliés.

2.4.2 L'exaspération de la presse

L'année 1917 marque un changement de ton particulièrement notable dans les reproches que tiennent les envoyés spéciaux à l'encontre de ceux restés en France. S'ils étaient principalement dirigés contre les pouvoirs publics jusque-là, ils dénoncent dès le début de l'année l'attitude négative de l'opinion publique face à la prétendue inutilité de l'armée d'Orient. Cela ne touche cependant pas tous nos quotidiens, puisque seuls trois d'entre eux sont concernés — ceux qui possèdent encore des envoyés spéciaux dans la région. En effet, cela fait plusieurs mois que *Le Matin* n'a plus d'envoyé spécial sur place et utilise soit des communiqués officiels, des correspondants particuliers ou des paragraphes d'autres journaux internationaux.

¹⁴⁷Max Schiavon, *op. cit.*, p. 242.

¹⁴⁸*Ibid.*

¹⁴⁹*Le Journal*, 25 mai 1917.

¹⁵⁰*Le Petit Parisien*, 13 juin 1917.

Par conséquent, ses publications ne mettent en avant aucune plainte contre le gouvernement ou l'état-major. En revanche, *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien* et *Journal* possèdent chacun au moins un envoyé spécial dans les Balkans, à Athènes ou à Salonique, pour au moins encore quelques mois.

Ils se révoltent tout d'abord contre les rumeurs selon laquelle l'armée d'Orient n'entreprendrait aucune action : « Combien de fois, quand arrivait ici l'écho de cette question, mais que fait l'armée d'Orient ? Ceux d'ici durent-ils se retenir pour ne pas dévoiler le secret des montagnes »¹⁵¹. C'est cependant une fois de plus Edouard Helsey qui est le plus virulent. Ses derniers reportages de l'année 1917 marquent l'apogée de sa frustration face à la situation dans laquelle est l'armée d'Orient. Tout y passe, l'état sanitaire de l'armée d'Orient¹⁵², la question de l'impossibilité de fusion entre les fronts roumains, macédonien et russe¹⁵³, les difficultés et les besoins particuliers de l'armée d'Orient (en hommes, chevaux)¹⁵⁴. Il est jusqu'à la fin de l'année 1917 un fervent avocat de l'intérêt de ne pas abandonner le front de Macédoine, dans lequel il voit un « centre névralgique de réussite » dans la lutte contre le pangermanisme (nous reviendrons sur la présence allemande dans les Balkans dans le chapitre suivant)¹⁵⁵.

1917 marque la fin de la question grecque qui monopolise l'attention depuis le début de l'année. L'entrée en guerre de la Grèce au côté des Alliées marque également le départ d'Albert Londres en juillet 1917, qui quitte le front d'Orient pour le front français. Bien que l'envoyé spécial publie encore quelques articles sur l'armée

¹⁵¹*Le Petit Journal*, 30 mars 1917.

¹⁵²Nous développerons la question de l'état sanitaire dans notre quatrième chapitre, et *Le Journal*, 24 octobre 1917.

¹⁵³*Le Journal*, 3 novembre 1917.

¹⁵⁴*Le Journal*, 21 décembre 1917.

¹⁵⁵*Le Journal*, 31 décembre 1917.

d'Orient en 1918, son absence réduit considérablement la présence du front d'Orient dans *Le Petit Journal*, qui se contente alors de publier les communiqués officiels. C'est également le cas d'Edouard Helsey, du *Journal*, déjà absent au mois de juillet et d'août 1917 — il est en Espagne¹⁵⁶ — qui retourne en France en janvier 1918. Il reste cependant un grand supporter de l'armée d'Orient et de la nécessité de donner toutes ses chances au front balkanique. Au cours de l'année 1918, il écrit de quelques articles, véritables réquisitoires en faveur de l'armée d'Orient¹⁵⁷.

Les reportages ne manquent pas de le souligner que 1917 a été encore une fois une année manquée pour l'armée d'Orient. Malgré les tentatives des envoyés spéciaux de présenter les deux offensives de printemps et d'automne comme des succès alliés, ils ne peuvent complètement cacher le manque d'envergure de ces attaques, limitées par le manque d'hommes et le climat particulièrement violent de la région. Très critiques face aux gouvernements, ils sont néanmoins de grands supporters du général Sarrail envoyé à la retraite à la fin de l'année 1917¹⁵⁸. Son successeur, le général Guillaumat se donne comme première tâche la réorganisation de l'armée d'Orient¹⁵⁹. Face aux problèmes du front, l'affaire grecque apparaît aux journalistes comme un sujet alternatif aux opérations militaires. Faute de nouvelles réjouissantes sur les avancées du front oriental, la Grèce fera la une. Le mois de juin 1917 est le point culminant de l'année en termes de nombre d'articles publiés dans les quotidiens, 17 en tout, avant de diminuer considérablement pour la seconde partie de l'année. La presse présente l'abdication de Constantin comme un véritable succès diplomatique franco-britannique. Parallèlement aux déboires de l'armée d'Orient, un nouveau problème de

¹⁵⁶*Le Journal*, 18 juillet 1917.

¹⁵⁷*Le Journal*, 4 janvier 1918 et 7 janvier 1918.

¹⁵⁸Officiellement car il atteint l'âge limite pour l'armée, officieusement parce que plusieurs années de conflit avec le général Joffre ont poussé ce dernier à placer quelqu'un de moins opiniâtre que Sarrail à la tête de l'armée d'Orient : *Le Petit Journal*, 24 décembre 1917 ; *Le Petit Parisien*, 24 décembre 1917 ; *Le Journal*, 24 décembre 1917 ; *Le Matin*, 26 décembre 1917.

¹⁵⁹Max Schiavon, *op. cit.*, p. 291.

taille s'impose : la débâcle roumaine et la paix de Brest-Litvosk obligent une reconsidération des forces ennemies présentes face à l'armée alliée¹⁶⁰.

2.5 L'épopée finale : 1918

L'année 1918 marque le départ de plusieurs envoyés spéciaux vers la France et engendre un changement de la manière dont se fait la représentation du front des Balkans dans la presse. On passe en effet de plusieurs reportages et dépêches par mois d'envoyés spéciaux — sans compter les dépêches des agences de presse et les communiqués officiels — à une omniprésence des communiqués issus des instances militaires. Pour l'année 1918, seul 36 articles ont été signés par des envoyés spéciaux, dont 23 par Gaston-Ch. Richard du *Petit Parisien*. Au contraire du reportage, qui permet d'ouvrir une fenêtre sur une certaine réalité de la guerre sur ce front, une réalité tangible et surtout humaine, les communiqués officiels restent purement factuels et militaires. Néanmoins, Albert Londres et Edouard Helsey continuent d'écrire une poignée d'articles sur les opérations des Balkans depuis la France. Notre principale source de reportages pour l'année 1918 est *Le Petit Parisien* et particulièrement Gaston-Ch. Richard, qui reste avec l'armée d'Orient jusqu'à la grande offensive finale et la victoire. *Le Matin* n'est pas en reste puisqu'il publie durant l'année quelques reportages — centrés sur Athènes — envoyés par leur correspondant particulier.

Si nous regardons nos journaux, du mois de janvier au mois d'août 1918, les nouvelles sont éparées et contiennent peu d'informations. De nombreuses actions

¹⁶⁰En effet, avec la défaite roumaine et la paix bolchévique, soixante-quinze divisions austro-hongroises sont libres de se retourner sur le front Macédonien. Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 284.

localisées, particulièrement d'artilleries, sont menées par le général Guillaumat au printemps 1918 afin de faire pression sur l'ennemi. En effet, la menace d'une offensive ennemie est crainte dès le début de l'année 1918 : « Tout le monde comprend que le résultat d'une offensive ennemie probable en Macédoine dès la fin du mois de mars prochain, influencera décisivement sur l'avenir de tous les Balkans »¹⁶¹. Ces communiqués mettent en avant de nombreuses réussites alliées : « Le succès allié en Macédoine »¹⁶². Ils vantent également la merveilleuse entente et réussite militaire que présentent l'association des troupes grecques avec les armées françaises et anglaises. En effet, les troupes grecques font très bonne impression à Gaston-Ch. Richard qui reconnaît leur mérite dans les succès du mois d'avril¹⁶³ et du mois de juin¹⁶⁴. Jusqu'au mois de juillet, le ton des quelques dépêches et reportages qu'envoie l'envoyé spécial est très positif, mais nous pouvons constater que ses écrits ne contiennent pas plus d'informations que les communiqués officiels. Par ailleurs, les journaux célèbrent les victoires alliées et insistent particulièrement sur les déboires de l'ennemi : ils insistent sur la débâcle de l'armée autrichienne¹⁶⁵ face aux troupes franco-italienne ou attestent de la démoralisation de l'armée bulgare, notamment face, comme le précise Gaston-Ch. Richard, aux « effets de nos gros obus »¹⁶⁶.

À l'approche de la future grande offensive, la censure semble se resserrer sur les opérations des Balkans. Gaston-Ch. Richard le constate en juin alors qu'il se trouve sur le front albanais :

¹⁶¹*Le Journal*, 7 janvier 1918.

¹⁶²*Le Petit Parisien*, 15 avril 1918.

¹⁶³*Le Petit Parisien*, 18 avril 1918.

¹⁶⁴*Le Petit Parisien*, 5 juin 1918 ; 8 juin 1918.

¹⁶⁵*Le Petit Parisien*, 13 juillet 1918.

¹⁶⁶*Le Petit Parisien*, 2 juillet 1918.

Il ne m'est pas possible actuellement, pour plusieurs raisons, de donner tous les détails sur la façon dont furent menées les opérations [de Devoli-Skoumbi]. [...] Afin de ne pas gêner les manœuvres prochaines, mieux vaut taire les détails d'exécutions appelés à se renouveler¹⁶⁷.

La censure est telle qu'à l'approche de la grande offensive de septembre, les journaux ne publient plus aucune information sur le front d'Orient au mois d'août, afin de ne rien dévoiler des projets alliés à l'ennemi.

Dans cette presse, la grande offensive tant attendue du front d'Orient débute le 17 septembre 1918 ; elle est à la une des quatre quotidiens durant deux semaines, jusqu'à la demande d'armistice bulgare. Cela marque le début de la fin de la présence des événements d'Orient dans la presse. En effet, après la défaite bulgare, le travail de l'armée d'Orient n'est pas terminé, il faut encore en terminer avec l'Autriche-Hongrie et la Turquie. Cependant, la poursuite des opérations prend beaucoup moins de place dans nos quotidiens. S'il existe quelques paragraphes les mentionnant, tous les yeux de la France sont tournés vers le front le plus proche.

Avec le début de l'offensive, nos journaux célèbrent le « réveil » du front d'Orient et, par la formulation même, continuent d'entretenir l'idée de l'inactivité de ce front : « Le front de Salonique s'est brusquement réveillé de sa léthargie dans laquelle il paraissait depuis longtemps plongé »¹⁶⁸. Pour Gaston-Ch. Richard, le seul de nos envoyés spéciaux encore sur place, c'est l'occasion de rapporter les événements à la manière d'une épopée formidable. C'est d'ailleurs grâce à son reportage publié le 25 septembre¹⁶⁹, que l'opinion publique peut avoir un aperçu de la préparation qu'a demandé cette offensive : « La préparation de la vaste opération offensive qui est en

¹⁶⁷*Le Petit Parisien*, 17 juin 1918.

¹⁶⁸*Le Petit Journal*, 17 septembre 1918.

¹⁶⁹*Le Petit Parisien*, 25 septembre 1918.

cours [...] remonte aux premiers jours du mois d'août ». Il décrit également la logistique et la préparation nécessaire à son bon déroulement dans « une région montagneuse [...] terriblement chaotique et sauvage couverte de bas taillis, de forêt épaisse creusée de profond ravin, de failles énormes, de précipices à pics ». Max Schiavon estime qu'il est difficile d'avoir une réelle compréhension « des difficultés de la progression et les problèmes rencontrés pour acheminer le ravitaillement dans un pays ravagés par six ans de guerre [...]. Les unités avancent à pied à travers champs et montagnes, et quand elles le peuvent, sur des chemins et des pistes »¹⁷⁰. L'envoyé spécial raconte aussi la percée qui permet aux forces franco-serbes de faire, en deux jours, une incroyable avancée de 25 kilomètres — qui est célébrée par tous nos quotidiens :

Nos troupes, nos marsouins — rendons leur en passant cet hommage — sortirent de leurs abris et se lancèrent à l'assaut. Toutes les tranchées ennemies [...] furent absorbées à la baïonnette, à la grenade avec un sauvage élan. Les bataillons sénégalais chargeaient comme des démons¹⁷¹.

Les titres qui suivent mettent en relief la débandade bulgare¹⁷² jusqu'à la demande de paix bulgare. Les dépêches deviennent une nouvelle fois purement factuelles et militaires et, ne permettent que peu d'entrevoir la présence des soldats et encore moins, la violence et la difficulté de cette offensive finale. Présentée comme le véritable point d'orgue de l'offensive de l'armée d'Orient, la capitulation bulgare est décrite comme marquant « en effet, un tournant décisif dans l'histoire de la guerre mondiale »¹⁷³. Elle marque cependant un nouveau désintérêt de la presse pour l'armée d'Orient, particulièrement en raison des événements du front occidental, même si l'on

¹⁷⁰Max Schiavon, *op. cit.*, p. 340.

¹⁷¹*Le Petit Parisien*, 25 septembre 1918.

¹⁷²*Le Matin*, 20 septembre 1918.

¹⁷³*Le Petit Journal*, 1er octobre 1918.

retrouve quelques dépêches mentionnant la capitulation de l'Autriche-Hongrie¹⁷⁴ et de la Turquie¹⁷⁵.

Le succès des soldats de l'armée d'Orient semble une fois de plus n'être pas célébré à sa juste valeur. Ou n'est, en tout cas, que de courte durée et éclipsé par le front occidental. *Le Matin* attribue par exemple la victoire sur la Bulgarie au gouvernement français plutôt qu'aux officiers et aux soldats qui, sur place, se sont sacrifiés pour leur pays : « la politique d'action en Orient préconisée par le gouvernement français vient de produire un résultat d'une importance capitale »¹⁷⁶.

Dans un dernier reportage et en faisant parler l'un des artisans de cette victoire, le prince Alexandre de Serbie, Gaston-Ch. Richard tente une dernière fois de rendre leur place aux soldats qui se sont battus dans les Balkans. L'envoyé spécial questionne le prince sur ses sentiments face à la libération de la Serbie du joug bulgare et l'interroge sur la victoire des Alliés telle que présentée par le gouvernement et la presse française :

- On dit, Monseigneur, et même, on imprime que c'est à l'action diplomatique que la capitulation bulgare est due.
- Les baïonnettes du général Franchet d'Esperey, et du général Henry, ainsi que les nôtres, y sont bien pour quelque chose.¹⁷⁷

¹⁷⁴*Le Petit Journal*, 29 octobre 1918 et 4 novembre 1918.

¹⁷⁵*Le Matin*, 1er novembre 1918.

¹⁷⁶*Le Matin*, 28 septembre 1918.

¹⁷⁷*Le Petit Parisien*, 1er novembre 1918.

2.6 Conclusion

Malgré la présence d'envoyés spéciaux engagés et dévoués à raconter les déboires et les succès de l'armée d'Orient, force est de constater que l'image qui ressort de ce front dans ces quotidiens français est loin d'être positive. Cela n'est pas seulement dû aux reportages, mais tient plutôt d'une combinaison de nombreux facteurs. Tout d'abord, les conditions météorologiques paralysent le front durant de longues périodes ; cela n'est pas sans rappeler les campagnes militaires antiques dont les batailles n'avaient lieu qu'à la belle saison. C'est exactement le cas de l'armée d'Orient, obligée de se cantonner à deux périodes pour pouvoir mener sa guerre : au printemps, après les neiges de l'hiver et le froid glacial et avant les périodes caniculaires de l'été et à l'automne, après les chaleurs de l'été et avant la baisse de température. Ces périodes d'attentes perpétuelles, où les envoyés spéciaux racontent alors les temps calmes des soldats, ne peuvent que créer et entretenir l'idée selon laquelle le front des Balkans est un front plongé dans l'attentisme et moins dangereux que le front occidental.

La censure, la propagande, la déformation et la désinformation de l'information influencent grandement le contenu des reportages des envoyés spéciaux. Cela pose problème, nous l'avons déjà mentionné avec la presqu'île de Gallipoli ou encore le peu de détails concernant l'état précis du front de Macédoine. Il est difficile pour les Français de comprendre pleinement l'étendue de la situation dans laquelle se trouvent les armées alliées, ou encore, l'incroyable complexité de la situation grecque. Cela ajoute encore au caractère négatif de l'image que l'opinion se fait du front d'Orient. Aussi, la présence du front d'Orient varie avec les événements, pouvant être reléguée au second plan en cas d'action sur le front français. Les envoyés spéciaux, lorsque le calme règne sur le front d'Orient, ou qu'ils n'ont pas accès aux champs de bataille ou aux informations, se détournent de l'armée d'Orient pour se concentrer sur des objets

leur permettant d'effectuer leur devoir journalistique (comme les nombreux reportages sur les déboires de l'armée serbe, ou encore sur les questions grecques).

Par ailleurs, les opérations militaires sont loin d'être des succès et malgré les efforts de la presse pour les montrer sous un jour positif (par exemple, la retraite de Serbie), l'armée d'Orient apparaît comme étant incapable de mener à bien une offensive concluante. De plus, les nombreuses plaintes des envoyés spéciaux ne peuvent que rajouter au sentiment d'inutilité que ressentent les Français vis-à-vis de ce front lointain. De nombreux sujets ne sont cependant pas mentionnés dans les reportages, par exemple, les désaccords entre les chefs des états-majors. De même, les reportages et la presse ne mettent pas en avant les relations difficiles entre les Français et leurs Alliés qui ralentissent grandement les actions de l'armée d'Orient. Ils découlent de ces conflits de vrais problèmes d'organisation et de logistique, comme sur les buts de guerre, ou sur la question de l'envoi de renforts.

CHAPITRE III

VOIR L'AUTRE

3.1 Introduction

Le front d'Orient a cela de particulier que l'Autre n'est pas ici l'ennemi héréditaire de la France, à savoir l'Allemand¹. En 1914, la presse met en scène un ennemi allemand terrible, un vrai barbare, aussi cruel que lâche², ce qu'on appelle alors les atrocités allemandes sont légion dans la presse. De plus, la *Kultur*, qui est un terme dérogatif utilisé dans la presse française pour tourner en ridicule la culture allemande, par opposition à la culture française, est considérée comme celle d'un peuple de race inférieure³. La presse joue un rôle très important dans la propagation de cette représentation du soldat allemand au début de la guerre. C'est avec l'invasion de la France par l'Allemagne que ces représentations apparaissent clairement dans la presse, les atrocités commises par les soldats allemands déferlent alors dans les journaux. Elles sont alors l'occasion pour les journalistes de faire le lien entre cette violence et le caractère barbare du soldat allemand⁴.

Dans les Balkans cependant, l'Autre peut être Allemand, mais également Ottoman, Bulgare, Austro-Hongrois et même Grec. Nous sommes donc loin de la

¹La présentation de l'Allemagne barbarisée n'est pas une nouveauté à l'aube de la Grande Guerre, il s'agit d'un thème récurrent en France depuis les guerres révolutionnaires. D'après Nicolas Beaupré, « Barbarie(s) en représentations : le cas français (1914-1918) », *Histoire@Politique*, vol. 26, n° 2, 2015, p. 17.

²Dominique Kalifa, « Faits divers en guerre (1870-1914) », *Romantisme*, n° 97, 2007. p. 97.

³Annette Becker, « Racisme, barbarie, civilisation : les enjeux de la Grande Guerre », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 61, n° 1, 2000, p. 163.

⁴John Horne et Alan Kramer, *1914. Les atrocités allemandes, La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, Paris, Editions Tallendier, 2001, p. 310-321.

représentation traditionnelle de l'ennemi unique, du barbare allemand contre lequel se bat la civilisation française. Les représentations de l'ennemi sur le front des Balkans dans nos reportages divergent de celles traditionnellement attribuées aux Allemands. En effet, bien que les envoyés spéciaux représentent négativement les Ottomans ou les Bulgares dans leurs écrits, ces images ne sont pas aussi haineuses que celles de l'Allemand. Les historiens, à l'instar d'Annette Becker, ont déterminé qu'elles n'avaient pas eu le même impact que la diabolisation de l'Allemagne par la presse sur l'opinion française. Les Turcs eux sont à la fois sous-estimés et regardés avec curiosité par la presse, intriguée par cet ennemi imprégné de fanatisme religieux musulman. La figure bulgare ne jouit pas non plus de l'animalisation de l'Allemand.

Annette Becker a théorisé que l'utilisation de troupes coloniales étrangères, particulièrement africaines, par les troupes de l'Entente, avait alimenté la propagande raciste allemande. Cette dernière présente les Anglais et les Français comme employant de « vrais barbares ». Elle précise par ailleurs que ces stéréotypes et cette rhétorique racistes font alors partie intégrante des modèles de pensée européens. L'historienne note également que la France a une vision particulière de ses colonies, oscillant entre « exotisme, racisme et paternalisme »⁵. C'est justement par le prisme de ces discours que sont appréhendés les relations entre alliés et ennemis dans la région balkanique. Ce sont ces rhétoriques et ces discours colonialistes qui créent les représentations d'un ennemi moins violent, ou en tout cas, qui ne permettent pas de cristalliser la haine à son égard. Car, dans les Balkans, la presse présente les soldats ennemis principalement comme des peuples inférieurs. Selon Olivier Cosson, cette présentation colonialiste des peuples des Balkans est déjà présente durant les guerres balkaniques de 1912 et 1913. Elles ont à la fois un aspect de guerre moderne, notamment en raison de l'utilisation des armes récentes, mais aussi de guerre

⁵Annette Becker, « Racisme, barbarie, civilisation », *op. cit.*, p. 163-168.

d'annexion, parce que l'Europe du sud-est est alors en marge du reste du continent⁶. L'armée d'Orient n'est alors pas engagée dans une guerre de civilisation, mais dans une opération coloniale.

Les représentations de l'ennemi peuvent alors apparaître comme faussées par la presse, ce qui tend à donner l'image d'un front moins dangereux et à disperser l'attention du lecteur. Tout d'abord, et malgré les tentatives des envoyés spéciaux, ni les Ottomans ni les Bulgares ne parviennent à mobiliser la même haine viscérale chez les Français que celle manifestée à l'encontre de la figure allemande. Nous avons pu constater une minimisation de la violence subie et du danger encouru par les soldats envoyés dans les Balkans. Cette minimisation est causée, entre autres, par l'omission des problèmes entre la population grecque et la présence alliée. En effet, les envoyés spéciaux présentent la population grecque comme étant favorables à l'armée de la Triple Entente et mettent toute action contre l'armée d'Orient sur le compte des dérives du souverain grec, dont l'épouse Sophie n'est autre que la sœur du Kaiser. Ce silence concerne aussi l'oubli des comitadjis, sorte de soldat-partisan bulgare ou serbe connu pour leur extrême violence, dont la présence n'est jamais vraiment mentionnée dans les reportages. Ils représentent cependant un véritable fléau pour les soldats alliés. Nous supposons également que cela explique les constants rappels que font les journalistes sur le rôle de l'armée allemande dans les Balkans, à la recherche d'un ennemi commun entre les deux fronts.

Dans ce chapitre nous mettons en exergue le rôle que joue la représentation de l'ennemi dans la création de la mauvaise réputation du front d'Orient. En effet, comme nous le précisons par la suite, dans les Balkans, la représentation de l'ennemi

⁶Olivier Cosson, « Violence et guerre moderne dans les Balkans à l'aube du XX^e siècle », *Revue d'Histoire de la Shoah*, vol.2, n° 189, 2008, p. 57-74.

est développée par les discours et la mentalité colonialistes de l'époque. Celui-ci ne déclenche pas vraiment de haine chez les Alliés, il apparaît plutôt comme un soldat de second rang. De même, les populations locales n'apparaissent dans les reportages que peu hostiles aux armées alliées, ce qui est bien loin de la réalité. Cela participe à l'émergence de l'idée selon laquelle le front des Balkans n'est pas aussi dur pour les soldats français que le front occidental. Seule la figure de l'Allemand reste constante d'un front à l'autre. Elle est présentée selon les mêmes modalités et les mêmes discours d'un bout à l'autre de l'Europe. Ainsi, la représentation d'un ennemi vu comme inférieur aux soldats franco-anglais, couplée aux échecs constants des opérations militaires du front d'Orient, ne peut que participer à la minoration de la valeur de ce front.

3.2 Une représentation différente de l'ennemi ?

Dans les Balkans, l'ennemi, qu'il soit officiellement désigné comme tel (Turcs, Bulgares) ou qu'il soit officieux (populations locales supposées être neutres), est présenté dans la presse française selon les mêmes modalités. En effet, les envoyés spéciaux sont partagés entre souligner le rôle de l'état-major allemand et ses manigances dans le déroulement des manœuvres militaires des soldats turcs, bulgares et grecs et les représentations de ces peuples selon des références culturelles colonialistes propres à la France de la Grande Guerre. Ces images teintées de colonialisme laissent apparaître dans les reportages le sentiment de supériorité ressenti par les journalistes et les soldats face à ces peuples qu'ils jugent inférieurs. Cependant, et contrairement aux représentations des soldats allemands, ceux-là ne semblent pas provoquer de haine particulière chez la presse et l'opinion publique françaises. Elles les regardent avec paternalisme, une certaine curiosité et un regard critique face à leur comportement qu'elles perçoivent comme barbare. Nous allons

donc tâcher d'expliciter les représentations de chacun de ces groupes et de mettre en exergue les différences de traitements de leur image dans la presse.

3.2.1 Le Turc

Dans les reportages, l'image du turc n'est pas constante ; elle varie d'un journal à l'autre. Elle oscille entre celles d'un peuple barbare à la merci de la houlette allemande, à celle d'un peuple vaillant et rude à la tâche. De plus, la composante religieuse, attribuée au fanatisme, dans laquelle les Ottomans viennent puiser leur motivation, intrigue beaucoup les envoyés spéciaux. C'est selon trois modalités que nous pouvons comprendre les représentations du soldat ottoman : l'exotisme est mis en scène par la région, mais aussi par la confession musulmane ; le paternalisme est présenté par le biais de la soumission à l'Allemagne, d'un ennemi qui sans gouvernance est faible au combat ; le racisme apparaît dans les reportages dans les déchaînements de violence turque ou encore par les commentaires des envoyés spéciaux. Nous notons également que les récits des envoyés spéciaux sont imprégnés d'un sentiment de supériorité sur la population ottomane. Nous précisons que les termes « ottoman » et « turc » sont utilisés par les envoyés spéciaux comme synonyme l'un de l'autre.

La première rencontre entre un envoyé spécial et des Ottomans se fait en dehors du cadre de la guerre. C'est alors qu'il est de passage sur l'île de Ténédos qu'Albert Londres se retrouve dans un café, tandis qu'un groupe de Turcs prie :

Les Turcs sont sur des banquettes hautes, assis en « tailleur » une espèce de petit chapelet dans la main. Les grains ne sont qu'enfilés sur le fil qui les retient. Ils les laissent interminablement retomber un à un de leurs doigts⁷.

⁷*Le Petit Journal*, 6 avril 1915.

Il est particulièrement marqué par leur affabilité ; rien ne semble les perturber durant leur prière : « Des dragueurs passent. Le mufti lève les yeux, les suit un moment, puis se remet à sa lecture ». Il est circonspect face à l'apparente impassibilité des fidèles plongés dans leur contemplation religieuse :

Ils regardent d'un regard immobile l'autre rive. Leur regard est doux comme celui d'un animal paisible. À le sonder, on n'y trouve rien qu'une pensée très embuée qu'ils seraient incapables de traduire même après réflexion.

La comparaison avec l'animal⁸ ainsi que le commentaire sur leur probable incapacité à expliquer leur pensée sont un parfait exemple du type de réflexion qui exprime le sentiment de supériorité que ressentent les envoyés spéciaux à l'encontre des populations locales. Nous précisons cependant que cela rentre dans le système de pensée coloniale qui régit alors la société française⁹.

Cependant, l'image du Turc au combat est bien différente que celle que propose Albert Londres lors de cette première rencontre. En effet, celle-ci, loin d'être celle d'un adversaire impassible, cette image passe sensiblement de celle d'un ennemi redoutable à celui d'un ennemi faible, dont les Alliés sous-estiment la puissance. Nous l'avions déjà mentionné dans notre deuxième chapitre : les Alliés et la presse n'estiment pas à leur juste valeur leur adversaire lors de la partie navale de l'expédition des Dardanelles¹⁰. Pour Pierre Miquel, « on sous-estima, en mars 1915, le courage des Turcs et leur ardeur au combat quand ils défendaient leur sol¹¹ ». En

⁸Il s'agit d'un trope régulièrement utilisé pour décrire les soldats allemands dans la presse française. Nicolas Beaupré, « Barbarie(s) en représentations », *op. cit.*, p. 24.

⁹Annette Becker, « Racisme, barbarie, civilisation : les enjeux de la Grande Guerre », *op. cit.*, p. 163.

¹⁰Nous faisons ici référence à la surprise des envoyés spéciaux et des états-majors face à la présence de défense maritime (complexe plusieurs lignes de mines successives) à l'entrée du détroits.

¹¹Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 11.

effet, à plusieurs reprises, les envoyés spéciaux font état de l'impressionnant arsenal défensif mis en place par les Turcs : « Sur toute la hauteur des parois de la cuvette, un grand nombre de tranchées pourvues abondamment de mitrailleuses et garnies de fils de fers barbelés »¹² et « Une couronne à bords inégaux entoure la hauteur même [...]. À l'échelle de la carte, sa netteté atteste chez les Turcs un travail extraordinaire. [...] Les tranchées turques sont pour la plupart de véritables œuvres d'art »¹³.

Si leur défense impressionne les envoyés spéciaux, ces derniers sont beaucoup plus circonspects face à leur comportement lors des batailles. Il semble en effet que les Turcs préfèrent les combats au corps à corps et qu'ils basent leurs attaques sur des techniques de harcèlement de leur adversaire. Notamment les combats nocturnes qui semblent être l'apanage des troupes ottomanes, tout comme les attaques-surprises : « Dès 10 heures du soir, ils sortent de leur retranchement [...]. Cette nuit, pour la première fois, ils ont essayé la ruse [...]. Ils allaient crier qu'ils étaient les Français sur les lignes anglaises ». De même, la description que fait Paul Erio est très ambiguë :

Quoique les Turcs se montrent de piètres soldats lorsqu'ils arrivent au corps à corps ou lorsqu'ils voient soudainement surgir devant eux la pointe de ces baïonnettes, il faut convenir qu'ils n'en sont pas moins de redoutables adversaires qui ont su merveilleusement profiter des leçons allemandes pour organiser la défense de la presqu'île de Gallipoli.¹⁴

Ainsi, la figure du soldat turc oscille entre couardise et courage. *Le Matin* le décrit comme étant : « courageux et devient redoutable lorsqu'il est bien conduit. Inférieur au soldat français pour l'offensive, il l'égale certainement dans la défensive ». *Le*

¹²*Le Matin*, 14 mai 1915.

¹³*Le Journal*, 11 juillet 1915.

¹⁴*Le Journal*, 13 juin 1915.

Petit Parisien explique comment les Turcs ont réduit à néant les espoirs de voir une victoire rapide pour les Alliés dans les Dardanelles :

Les Turcs nous ont enlevé ces illusions, ou mieux, les ont enterrées avec Koum-Kaleh et Sebd-UI-Bahr. Tireur remarquable autant que savant utilisateur du terrain, le soldat turc joint à une bravoure indéniable une certaine dose de fanatisme. Ajoutez à cela qu'il est sous la main d'officiers allemands déguisez en Turcs, qui connaissent quelles sont ses faiblesses et ses qualités et qui savent utiliser les unes et annuler les autres¹⁵.

Il apparaît cependant que le soldat turc peut également faire preuve de barbarie, notamment dans le traitement des prisonniers — ce qui est un thème commun que l'on attribue aux différents ennemis dans la presse française. Il s'agit d'une réalité déjà présente durant les guerres balkaniques, où l'extrême violence des combats règne¹⁶. Certains reporters connaissent déjà cette brutalité : Henri Barby était déjà présent en Serbie en 1912-1913 et Paul Erio ne voit cette guerre que de l'arrière¹⁷. Nous notons cependant que le massacre de l'ennemi est un thème récurrent lorsqu'il s'agit de parler de la violence des troupes coloniales — les Allemands attribuent ce type d'exactions aux soldats des colonies (nous pensons, par exemple, à l'utilisation du coupe-coupe pour nettoyer les tranchées)¹⁸.

L'exaspération des nôtres est surtout provoquée par les traitements infligés à certains de nos prisonniers. C'est ainsi qu'un lieutenant du génie fait prisonnier par eux fut retrouvé pendu et mutilé. Un aide-major subit un sort analogue avec des mutilations encore plus raffinées. Là encore, les Turcs se montrent de dignes élèves de leurs instructeurs boches.¹⁹

¹⁵*Le Petit Parisien*, 9 juillet 1915.

¹⁶Yves Ternon, « Violations des lois et coutumes de la guerre au cours des guerres des Balkans (1912-1913) », *Revue d'Histoire de la Shoah*, vol. 189, n° 2, 2008, p. 75-100.

¹⁷*Ibid.*, p. 83-84.

¹⁸Annette Becker, « Racisme, barbarie, civilisation », *op. cit.*, p. 166.

¹⁹*Le Matin*, 14 mai 1915.

Mais là encore, la position des journaux est ambiguë. En effet, quelques mois plus tard, un article d'un correspondant particulier est publié dans *Le Matin*, racontant un épisode très différent du premier : « un officier turc a empêché un soldat turc de lancer une grenade durant un armistice qui permit au camp opposé de récupérer ses blessés »²⁰. Les reporters notent également que la religion fait partie intégrante du processus de guerre turc²¹, ils rapportent plusieurs occurrences du témoignage du poids de la religion : « Le combat repris aux cris d'Allah [...] Ils se sont laissés entourer pour être plus sûrs de descendre leur victime. Allah ! fera le reste »²².

De plus, les rappels constants aux rôles des soldats allemands aux côtés de l'armée ottomane participent à la présentation de cette dernière comme ce que nous pourrions qualifier d'élément subalterne de l'armée du Kaiser. Il est particulièrement intéressant pour nous de constater la place que prend le soldat allemand dans ces reportages — nous retrouvons ce même phénomène plus tard avec les armées bulgares. Comme nous avons déjà pu le mentionner, les envoyés spéciaux ne manquent pas de souligner le rôle de l'armée allemande dans leur reportage. Les soldats allemands sont en général soit au poste impliquant le maniement de l'artillerie, soit servant d'encadrement pour les armées ennemies.

Dans le cadre de l'Empire ottoman, la présence allemande n'a rien d'étonnant, puisque les liens entre les deux puissances sont antérieurs au début de la Première Guerre mondiale — les officiers turcs sont envoyés en Allemagne pour leur

²⁰*Le Matin*, 14 juin 1915.

²¹En effet, les Ottomans déclarent cette guerre, comme étant une guerre sainte. Par ailleurs, la place de l'imam est importante ici, puisque celui, de son rôle en tant qu'aumônier militaire, remplace les chefs tombés au combat. D'après François Cochet, « L'armée d'Orient, des expériences combattantes loin de Verdun », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 81, 2010, p. 97-98.

²²*Le Petit Journal*, 27 mai 1915.

instruction depuis 1898²³. Concernant leur présence dans les reportages de nos journaux, nous pouvons supposer que cela permet aux envoyés spéciaux de faire le lien entre les opérations sur le front occidental et le front d'Orient. Nous pouvons envisager que cela a également pour but de motiver les Français sur l'intérêt de la présence alliée dans les Balkans au travers de la haine du boche. Nous avons également remarqué que les descriptions des soldats ottomans, lorsqu'elles empruntent des caractéristiques aux soldats allemands, prennent un ton beaucoup plus virulent et haineux que précédemment : « Les Turcs sont dressés à l'allemande, ils ont leurs tireurs d'officiers et leurs secondes lignes qui abat la première dès qu'elle fléchit »²⁴.

Ainsi, la figure du soldat ottoman oscille entre la représentation d'un ennemi courageux et celle d'un ennemi à la botte des Allemands. Nous avons pu constater que cette représentation n'était pas toujours associée à celle du barbare ou de l'animal — au contraire de la représentation allemande — sauf lorsque l'encadrement ou la présence germanique se faisait sentir. En revanche, l'image des troupes turques dans la presse fait écho aux discours paternalistes, exotiques et racistes dont nous parlions plus tôt, ces termes étant utilisés par Annette Becker pour définir les discours français à l'égard de ses colonies. Cette représentation d'un ennemi « inférieur » ne permet pas aux envoyés spéciaux de mobiliser leur lecteur sur une haine du soldat ottoman. Preuve du peu d'importance attribué à ce dernier, la figure du soldat ottoman disparaît de notre presse dès qu'est ordonné le rembarquement des troupes pour Salonique.

²³François Cochet, *op. cit.*, p. 97.

²⁴*Le Petit Journal*, 27 mai 1915.

3.2.2 Le Bulgare

La figure du Bulgare dans la presse n'est pas la même au début de la guerre et à la fin. En effet, lorsque la guerre éclate, la Bulgarie se trouve dans le camp des neutres. La presse française n'a alors aucune raison de contrarier un pays qui ne s'engage pas, d'autant qu'il peut s'avérer dans le futur être un potentiel allié. Ainsi, les premiers reportages ayant pour cadre Sofia laissent transparaître un pays francophile. La rumeur de l'entrée en guerre bulgare, tout d'abord attribuée aux agents de la propagande allemande, opère un changement de représentation : le Bulgare devient un nouvel ennemi. Par ailleurs, la situation face à la Bulgarie est quelque peu différente. Si les Alliés sont les envahisseurs dans le détroit des Dardanelles, ce sont les Bulgares qui sont ici dans cette position, en entrant tout d'abord sur le territoire serbe puis grec. De fait, les soldats bulgares sont au contact des populations locales ennemies, ce qui entraîne des exactions que la presse s'empresse de rapporter.

Avant l'entrée en guerre de la Bulgarie, les journaux sont mitigés sur son compte. Au cours d'un voyage à Sofia en juillet, Albert Londres n'est pas convaincu que la Bulgarie s'engagera aux côtés de l'Entente²⁵. En revanche, au début du mois d'août 1915, alors qu'elle est sur le point de sortir de la neutralité, les envoyés spéciaux français semblent plus optimistes qu'elle choisira le camp de l'Entente. Jean Cruppi, ancien ministre des Affaires étrangères et envoyé spécial du *Matin* à Sofia, estime que l'entrée en guerre de la Bulgarie contre la Serbie serait « une lutte fratricide »²⁶. Même s'il reconnaît la présence de la propagande allemande, il met en avant « la sympathie bulgare » pour les Français : « Les sympathies bulgares pour la France

²⁵*Le Petit Journal*, 23 juillet 1915.

²⁶*Le Matin*, 14 août 1915.

sont sincères et la presse la plus favorable à l'Allemagne se garde de froisser l'opinion en attaquant notre pays ».

Mais fin septembre, la Bulgarie mobilise dans le camp de l'Allemagne. *Le Journal* rapporte que la mobilisation bulgare se fait au cri de : « Vive l'Allemagne » et de chants proallemands²⁷. Le 5 octobre 1915 *Le Matin* change radicalement d'avis avec les révélations des accords germano-bulgares²⁸. Gaston-Ch. Richard entretient cependant l'idée que le soldat bulgare n'est pas vraiment enthousiasmé par son entrée en guerre : « La mobilisation se fit tristement, sans élan ni foi patriotique, sans heurts ni manifestations. »

Les envoyés spéciaux ne semblent pas savoir comment réagir face à ceux qu'ils avaient cru être des alliés. Ainsi, les premiers reportages publiés après l'entrée en guerre de la Bulgarie ne dépeignent pas le soldat bulgare particulièrement péjorativement. Il ne manifeste certainement pas la même haine que la mention du soldat allemand. Certains historiens ayant travaillé sur les lettres des soldats français mentionnent que les poilus d'Orient ne semblent pas éprouver de haine particulière contre le soldat bulgare²⁹. Même lors des affrontements, les envoyés spéciaux notent la supériorité des troupes alliées et affichent une certaine curiosité face à cette armée qu'ils considèrent comme inférieure et, d'après les mots d'Édouard Helsey, de barbare :

Nous l'emportons sur eux en science comme en outillage, en moyens comme en commandement. Malgré leur discipline à l'européenne, ils gardent jusque dans le combat quelque chose de la horde. Voyez-nous ensemble face à face.

²⁷*Le Journal*, 29 septembre 1915.

²⁸*Le Matin*, 5 octobre 1915.

²⁹Max Schavion, *op. cit.*, p. 366.

Un de nos lieutenants avance à la tête de sa section sur une compagnie bulgare, dont l'officier, armé d'une carabine le couche en joue. Notre lieutenant qui n'est pas atteint continue à se rapprocher sous le feu, toujours inutile, du capitaine ennemi. Les voici à cent mètres l'un de l'autre. Le Bulgare tire son revolver. Le Français en fait autant, et du premier coup, abat raide son ennemi. Aussitôt, le fait est authentique, toute la compagnie bulgare abandonne le combat et fuit en désordre.³⁰

La situation que décrit Helsey, vraie ou fausse, donne l'image d'un ennemi incapable : les tirs du capitaine bulgare ne touchent pas le lieutenant français qui fait preuve d'un incroyable sang-froid et descend son opposant d'un seul coup. On remarque également les grades des deux protagonistes de ce témoignage : le lieutenant français, d'un grade inférieur au capitaine bulgare, fait pourtant preuve de supériorité militaire face à son ennemi. Le terme de « horde »³¹ exprime également un certain sentiment de supériorité du français sur le bulgare, renforcé par la fuite de ces derniers lors de la perte de leur chef. *Le Journal* les qualifie de « barbares »³². Cependant, Gaston-Ch. Richard rapporte que les prisonniers bulgares faits par les Français pleurent de devoir se battre contre les soldats de la France qu'ils considèrent comme des amis de la Bulgarie³³.

Un sujet particulier semble cependant dépeindre les soldats bulgares de manière négative ; les envoyés spéciaux sont alors plus virulents. Nous l'avons mentionné ultérieurement : les soldats bulgares ont le rôle d'une armée d'invasion face à laquelle la population locale serbe puis grecque est confrontée. Cela entraîne de nombreuses

³⁰*Le Journal*, 25 novembre 1915.

³¹Le nom « horde » sert généralement à qualifier une troupe de combattant sauvage, voir barbare, et particulièrement violent. Selon le dictionnaire de l'Académie Française : Troupe nombreuse et indisciplinée qui déferle avec violence et se livre à divers excès.

³²*Le Journal*, 27 décembre 1915.

³³*Le Petit Journal*, 16 novembre 1915.

exactions bulgares³⁴ que la presse ne manque pas de rapporter. Ainsi, lors de la reprise de Monastir par les soldats alliés en octobre 1915, les envoyés spéciaux sont témoins des exactions subies par la population locale lors de l'occupation bulgare. Cela constitue, par exemple, en pillage des maisons : « Ce sont les Bulgares qui indiquaient ainsi, à leurs soldats, ceux qui leur étaient permis de piller. Nous, nous ne pillons pas, alors on nous signale ce que nous devons honorer. » *Le Matin* rapporte également le sort réservé aux femmes en proie aux soldats : « quelques malheureuses femmes [...] ont eu à supporter, après avoir vu dévaster leurs pauvres demeures, l'insolence des soldats bulgares. Quatre d'entre elles, de quarante-cinq à soixante ans en sont mortes »³⁵. Jusqu'à la fin de la guerre, les journaux rapportent les violences bulgares ; elles resurgissent avec la révélation de camps de concentration dans lesquels les Bulgares auraient enfermés prisonniers de guerre serbes et grecs, mais également des femmes et des enfants. *Le Petit Parisien* commente qu'il s'agit d'« une nouvelle et grave infraction aux lois et aux conventions de la guerre et de l'humanité qu'il faut enregistrer dès à présent »³⁶.

Nous pouvons constater que si effectivement la représentation des Bulgares au contact des populations civiles est celle d'une armée d'occupation particulièrement violente, surtout lorsqu'elle est comparée à l'image vertueuse alliée, elle ne semble pas revêtir la même signification lors des combats contre l'armée alliée. En effet, les différentes mentions des constants reculs des armées bulgares que l'on retrouve tout au long des reportages ou bien encore les commentaires sur le moral en berne des armées bulgares³⁷, considérés comme toujours très mauvais, ne présentent pas le

³⁴Ce sujet des exactions sur une population civile et démilitarisée ne sont pas sans rappeler les représentations des exactions menées en Belgique et en France par les soldats Allemands au début du conflit : Annette Becker, « Racisme, barbarie, civilisation », *op. cit.*, p. 166.

³⁵*Le Matin*, 9 octobre 1916.

³⁶*Le Petit Parisien*, 13 juin 1918.

³⁷Autre exemple, lors de l'offensive finale, Gaston-Ch. Richard mentionne à de nombreuses reprises le moral en déclin des armées bulgares : *Le Petit Parisien*, 15 avril 1918.

soldat bulgare comme un opposant valeureux. Nous supposons que celui-ci ne déclenche pas de haine outre mesure chez les Français, qui ne lui portent finalement pas grand intérêt.

3.2.3 Les populations locales.

Les comportements des populations locales (serbes, grecques) à l'égard des armées alliées sont bien loin d'être représentés de manière réaliste dans les reportages des envoyés spéciaux. Tantôt allié, tantôt ennemi, l'image de ces populations locales oscillent dans les journaux en fonction des événements de la guerre. En effet, si l'on en croit les envoyés spéciaux, les soldats franco-anglais ne font face qu'à peu d'hostilité sur le front d'Orient. Cependant, les civils grecs et les comitadjis sont bien loin d'être aussi favorables aux Alliés que ce que la presse ne le laisse entendre. Les comitadjis n'apparaissent que comme une menace furtive et en fin de compte, peu dangereuse. Les réactions grecques intéressent peu et lorsqu'elles vont dans le sens contraire de ce que la presse veut faire croire, elles sont décrites comme étant représentatives de l'opinion du roi Constantin Ier, soumis à l'Allemagne³⁸.

La place du comitadji dans la presse est également ambiguë et ne traduit pas la réalité à laquelle sont confrontés les poilus d'Orient face à sa présence. Patrick Facon le décrit comme étant « une sorte de partisan qui mène une guerre d'embuscade et de harcèlement »³⁹ ; celui-ci peut être aussi bien bulgare que serbe. Il se développe chez les soldats, lors des différents séjours hors du camp retranché de Salonique, une véritable psychose : la sensation d'évoluer dans un climat d'insécurité est très

³⁸Elli Lemonidou, *La Grèce vue de France pendant la première guerre mondiale*, op. cit., p. 100.

³⁹Patrick Facon, *Soldats français de l'Armée d'Orient*, op. cit., p. 246.

présente dans les lettres des soldats. La peur est telle qu'en 1917 les forces alliées sont obligées de prendre des résolutions : elles endossent alors le rôle d'une véritable armée d'occupation et désarment les populations⁴⁰.

Le problème est que la presse laisse croire que les populations locales croisées par les soldats français sont toutes partisans de la Triple Entente, alors qu'elles sont nombreuses à désapprouver la présence alliée. De fait, les envoyés spéciaux ont tendance à minimiser la présence des comitadjis. Lors des premiers combats contre l'armée bulgare, Édouard Helsey commente sur les rencontres entre les armées alliées et les postes d'avant gardes bulgares, tenus également par des bandes de comitadjis : « ce serait beaucoup de dire que les appeler combats »⁴¹. En minimisant le poids et la violence des comitadjis, l'envoyé spécial en fait un ennemi beaucoup moins redoutable. De même, Henry Barby estime lorsqu'il croise un comitadji qu'il n'a « pas l'air terrible »⁴². Si la violence commise par les comitadjis n'est pas présente dans les reportages, nous notons cependant que les envoyés spéciaux mentionnent les mesures prises à leur encontre : le général Sarrail fait fusiller les comitadjis capturés en avril 1917⁴³.

Comme Francine Saint-Ramond-Roussanne l'a souligné, le traitement de la question grecque par la presse participe à la déformation des réalités du front d'Orient et à la désinformation de l'opinion publique française. Les représentations de la population grecque oscillent entre l'image d'un peuple soumis et d'un peuple à convertir. À de nombreuses reprises, les envoyés spéciaux camouflent l'attitude des populations à l'arrivée des Alliés. Entre indifférence et hostilité, la presse estime que les

⁴⁰*Ibid.*, p. 248.

⁴¹*Le Journal*, 20 octobre 1915.

⁴²*Le Journal*, 30 décembre 1915

⁴³*Le Petit Parisien*, 22 avril 1917.

manifestations à l'encontre de leur présence ne sont que le reflet de l'opinion de Constantin Ier⁴⁴.

Dès le débarquement des troupes françaises à Salonique, l'idée est entretenue par les envoyés spéciaux que l'intervention alliée est bienvenue en Grèce. *Le Journal* décrit des scènes de liesses, où les soldats sont aussi bien accueillis par la population que par les autorités grecques⁴⁵. Tout au long du conflit, les envoyés spéciaux rapportent les sentiments positifs de la population grecque, comme lors des célébrations du 14 juillet à Salonique et Athènes⁴⁶. Un correspondant particulier du *Matin* rapporte que « de distants et réservés, les rapports de nos soldats avec le petit peuple de Salonique tendent à devenir très cordiaux »⁴⁷.

Les critiques visent souvent le manque de volonté grec à prendre les armes⁴⁸ et de gratitude, tandis que les soldats alliés se sacrifient : « La Grèce ne vit actuellement et ne mange son pain quotidien que grâce à la France et l'Angleterre »⁴⁹. En effet, la neutralité grecque est en revanche un point sur lequel les envoyés spéciaux ne transigent pas : la neutralité devient alors un concept particulièrement injurieux et péjoratif chez certains reporters⁵⁰. Et comme le précise Elli Lemonidou, dès qu'un vent de rébellion émane de la population grecque, la presse s'émouvant du rejet des Alliés, le traduit comme étant le reflet des volontés de Constantin⁵¹. Cela change néanmoins avec sa destitution et l'entrée en guerre de la Grèce, ainsi que sa

⁴⁴Francine Saint-Ramond-Roussanne, « La désinformation dans une guerre lointaine », *op. cit.*, p. 449.

⁴⁵*Le Journal*, 12 octobre 1915 et 3 novembre 1915.

⁴⁶*Le Journal*, 16 juillet 1915.

⁴⁷*Le Matin*, 16 mai 1916.

⁴⁸*Le Journal* titre le 11 décembre 1915 : « *Le Journal en Orient — Nos amis les Grecs — Un peuple qui ne veut pas se battre.* »

⁴⁹*Le Matin*, 20 novembre 1915.

⁵⁰*Le Journal*, 6 avril 1915.

⁵¹Elli Lemonidou, *La Grèce vue de France*, *op. cit.*, p. 255.

participation aux dernières phases de l'offensive, notamment avec les nombreuses visites du roi Alexandre Ier de Grèce au front afin de passer en revue les troupes grecques et françaises⁵².

Les envoyés spéciaux ne traduisent donc pas l'hostilité des populations grecques à l'encontre des armées alliées. Cela laisse donc l'image d'un front peu hostile, où les soldats ne sont finalement pas en danger, participant alors à la réputation négative du front d'Orient comme étant moins dangereux ou encore l'idée que les soldats passent d'agréables jours en Grèce. Ce qui est très loin d'être représentatif de la réalité de la vie du poilu d'Orient dans les Balkans.

3.3 L'ombre de l'Allemagne, l'ennemi héréditaire

Fidèle à son image sur le front occidental, la représentation de l'Allemand ne diffère pas sur le front d'Orient. En effet, les représentations du soldat germanique, prussien puis allemand, ancrées dans la société française à la veille et durant la Première Guerre mondiale, s'expliquent par les représentations de l'atrocité de l'adversaire durant la guerre franco-prussienne de 1870⁵³. Durant la guerre, la représentation de l'Allemand est celle d'un ennemi barbare et violent⁵⁴. Nous estimons même que les envoyés spéciaux cherchent surtout à rapporter les mouvements du moindre représentant de la nation germanique, particulièrement lorsque ces représentations concordent avec les stéréotypes déjà présents dans les articles des journaux français.

⁵²*Le Petit Parisien*, 16 février 1918.

⁵³Antoine Prost, «Les représentations de la guerre dans la culture française dans l'entre-deux guerres», *op. cit.*, p. 25.

⁵⁴Hélène Guillot, « L'image officielle du soldat allemand pendant la Grande Guerre », *Revue historique des armées*, vol. 269, 2012, p. 39.

Alors que les soldats de l'Entente des régions balkaniques sont traités par la presse à travers le prisme des discours colonialistes, les représentations des soldats allemands en Orient répondent aux mêmes rhétoriques que celles d'Occident, entre guerre de civilisation, barbarie et violence outragée.

Nous supposons que cela participe à la tentative de trouver un ennemi commun aux deux fronts, afin de crédibiliser le front d'Orient comme un front où il faut légitimement envoyer des soldats se battre, puisque le soldat allemand y est présent. Nous émettons cette hypothèse en raison de la véhémence de la presse à l'encontre des Allemands présents dans les Balkans et par le manque de réactions haineuses qui semble émaner des représentations des soldats ottomans et bulgares. Il s'agit d'ailleurs d'un sentiment que semblent partager certains soldats : « C'est bon, on ne dit pas non, mais c'est pas ça ! Voyez-vous quand on a tété du Boche, au moment de la Marne, de l'Yser, d'Arras, ou de la Champagne, on peut affronter n'importe qui »⁵⁵.

Nous l'avons mentionné, les envoyés spéciaux expliquent à plusieurs reprises que les officiers allemands sont derrière les armées turques⁵⁶ et bulgares⁵⁷ : « Le Turc abandonne ses terres ; le Bulgare hâte sa mobilisation. Au-dessus d'eux, l'Allemagne ordonne, arbitre et règle les entrées en scène »⁵⁸. Et l'Allemand n'est pas seulement un officier dans l'armée ennemie. Il s'agit également d'une armée qui se conduit chez ses alliés comme une armée d'occupation. Que cela soit à Constantinople : « Depuis le chef de gare, jusqu'au dernier des employés, tous sont allemands et portent

⁵⁵*Le Petit Parisien*, 5 décembre 1915.

⁵⁶*Le Petit Journal*, 6 avril 1915.

⁵⁷«*Le plus sérieux de la valeur bulgare réside dans le nombre et dans les cadres allemands*», *Le Petit Journal*, 30 mars 1917.

⁵⁸*Le Petit Journal*, 3 octobre 1915.

l'uniforme [...]. J'étais en Turquie comme en terrain conquis »⁵⁹ ; ou en Bulgarie : « Quant aux Allemands, ils sont de plus en plus détestés [...]. [Ils] ont pillé, violé, fait main basse sur tout ce qui leur plaisaient sans jamais rien payer »⁶⁰ ; « Les Allemands s'étaient installés en maîtres dans le pays. Non seulement ils avaient la direction, mais encore, empiétaient sur les attributions de l'administration civile, ils razziaient toutes les vivres et réduisaient toute la population à la famine »⁶¹. Nous supposons que tout cela a pour vocation de prouver une fois de plus la cruauté allemande à l'encontre de son propre camp et de renforcer la haine à son encontre auprès de la population française, justifiant par la même occasion la présence des soldats alliés dans les Balkans.

Mais ce sont surtout les exactions et la cruauté allemande qui sont mises en avant par les envoyés spéciaux, leur permettant de faire des parallèles entre les deux fronts : « Là, comme partout, les Allemands se montrèrent cruels et infâmes. » Les nombreuses attaques aériennes sur les villes de Grèce sont qualifiées d'attentats par les envoyés spéciaux ; cela rappelle le sort des villes françaises utilisées par la presse pour « stigmatiser la barbarie allemande »⁶². C'est par exemple le cas lors des bombardements de Salonique⁶³, où Gaston-Ch Richard raconte la découverte d'une jeune fille morte, au visage arraché par les bombes⁶⁴ ; ou bien encore, lors du bombardement des hôpitaux alliés par les avions allemands, qualifié d'« acte de sauvagerie »⁶⁵. Les éléments de ressemblances entre les représentations de l'Allemand sur les deux fronts ne s'arrêtent pas seulement à la cruauté germanique ;

⁵⁹ *Le Petit Parisien*, 25 septembre 1915.

⁶⁰ *Le Petit Journal*, 23 février 1916.

⁶¹ *Le Petit Journal*, 28 septembre 1918.

⁶² Hélène Guillot, « L'image officielle du soldat allemand pendant la Grande Guerre », *op. cit.*, p. 40.

⁶³ *Le Journal*, 2 janvier 1916, 5 février 1916.

⁶⁴ *Le Petit Parisien*, 6 avril 1916.

⁶⁵ *Le Journal*, 10 avril 1917.

on retrouve également la comparaison animale⁶⁶. Par exemple, Helsey compare le soldat allemand à un porc noir irlandais : « Il y a dans la mythologie irlandaise un porc noir, abject et géant et qui dévore les étoiles. Je ne peux songer à l'Allemagne bassesse énorme et destructrice sans me rappeler ce symbole. [...] Le porc noir, nous le saignerons »⁶⁷.

Ainsi, à l'inverse du soldat turc ou bulgare, plutôt perçu comme un soldat inférieur, le soldat allemand continue d'être l'objet principal de la haine de la presse parisienne, même si, comme le précise Max Schiavon, les poilus d'Orient n'ont que très peu de contact avec les soldats allemands⁶⁸. Il semblerait alors que toutes les mentions de l'Allemagne soient à destination de la métropole et peu représentatives de la vie du soldat sur le front d'Orient. Nous supposons qu'il s'agit pour les envoyés spéciaux d'apporter aux Français un ennemi commun aux deux fronts, un ennemi qu'ils connaissent et reconnaissent, contrairement au soldat bulgare ou turc, ce qui permet d'expliquer pourquoi on retrouve le même type de descriptions du soldat allemand de part et d'autre de l'Europe. Cela peut également permettre de légitimer la présence des Alliés dans les Balkans, puisque l'Allemand représente dans la société française l'ennemi⁶⁹.

⁶⁶Pour le front français, voir : Juliette Courmont, « Odeurs et représentation de l'Autre pendant la Première Guerre mondiale », *Émulations: revue des jeunes chercheurs en sciences sociales*, n° 12, printemps 2013, 23-34.

⁶⁷*Le Journal*, 15 décembre 1915.

⁶⁸Max Schiavon, *op. cit.*, p. 366.

⁶⁹*Ibid.*, p. 187.

3.4 Conclusion

Selon Pierre Miquel, les soldats alliés, envoyés dans les Balkans, étaient préparés à participer à une expédition coloniale contre des peuples inférieurs⁷⁰. Il semble que la presse française et les envoyés spéciaux partagent ces stéréotypes sur les peuples des Balkans. En effet, ils présentent les soldats ottomans et bulgares comme des êtres violents, aux comportements barbares — particulièrement face aux traitements des prisonniers et des populations civiles —, mais qui, de par leur caractère de peuple inférieur et leur incapacité de se gérer seul, ne représentent finalement pas une terrible menace pour le soldat allié. De fait, la presse ne réussit pas à faire de ces soldats le réceptacle de la haine qui semble motiver l'opinion publique contre la figure allemande. Cela diminue l'importance du danger auquel est exposé le soldat français dans les Balkans, particulièrement lorsqu'il est comparé à ceux des campagnes de Verdun ou de Champagne, par exemple.

Les envoyés spéciaux, certainement en raison de la censure ou d'une autocensure, échouent à représenter la haine des populations locales à l'encontre des armées alliées. Pourtant, il s'agit d'un problème auquel sont confrontés les soldats français qui se sentent à la fois rejetés par les populations qu'ils sont venus délivrer du joug ennemi⁷¹ et par la population française qui les pense protégés des dangers de la guerre. De fait, les reportages ne traduisent, peu ou prou, la véritable violence à laquelle ont été soumis les soldats durant leur séjour dans les Balkans. En minimisant cette haine et la violence qui en découle, les envoyés spéciaux ne réussissent pas, une nouvelle fois, à mobiliser l'opinion française derrière cette armée d'expédition.

⁷⁰ Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 330-332.

⁷¹ *Ibid.*

Seule la figure du soldat allemand semble motiver cette haine, la même que celle que l'on retrouve dans les articles sur le front français. Notre hypothèse est que cette insistance de la présence allemande a pour but de mobiliser l'opinion contre l'ennemi dans les Balkans, puisque l'ennemi bulgare et ottoman n'a pas cet impact. En amplifiant la présence allemande dans les Balkans, les envoyés spéciaux cherchent, nous semblent-ils, à crédibiliser la présence des Alliés dans les Balkans. Le rôle de la presse est majeur dans la distribution des représentations haineuses de l'Allemagne. C'est principalement le cas en France, particulièrement au début du conflit, lorsque les réalités de la guerre ne sont pas encore perçues par les populations.

Alors que la figure allemande représente l'ennemi commun aux deux fronts, il est clair que les préjugés coloniaux des envoyés spéciaux — nous l'avons vu, partagés pour certains par les soldats — font des ennemis des soldats d'ordre inférieur, face à la puissance colonialiste française. Cela diminue donc la valeur du soldat ennemi et de fait, la valeur du combat mené par les soldats envoyés dans les Balkans, présentés comme une zone peu dangereuse où la population locale, également perçue selon les codes colonialistes, est accueillante et reconnaissante pour le sacrifice des armées alliées.

La représentation de l'ennemi dans la presse pose donc problème puisque ce nouvel ennemi, dont la valeur au combat est minimisée, contribue à présenter le front d'Orient comme un front secondaire. Ajoutée aux échecs successifs des Alliés dans les Balkans, cette dévalorisation de l'ennemi ne peut que contribuer à présenter le front d'Orient négativement. Pour la population française, les soldats et les états-majors ne sont pas capables de résoudre la question d'Orient, alors même qu'ils se battent contre des armées qu'ils leur sont inférieurs.

CHAPITRE IV

LA VIE EN ORIENT

4.1 Introduction

Les reportages des envoyés spéciaux sont les vecteurs de beaucoup de représentations renforçant l'image négative du front d'Orient auprès de la population française, particulièrement lorsqu'il s'agit des éléments touchant à la vie quotidienne. Qu'il s'agisse des représentations de l'armée d'Orient comme d'une expédition coloniale, de leurs propres soldats, du front des Balkans comme lieu de voyage, d'exil, de la ville de Salonique perçue comme étant une ville de loisirs où il fait bon vivre, ou encore de la question du moral, l'ensemble de ces éléments baigne dans une certaine attitude colonialiste ambiante qui semble très souvent en trame de fond des reportages. Tous ces points renforcent la déformation des informations sur cette guerre, faisant de ce front un champ de bataille semblant moins violent, d'un front de seconde zone, où la vie n'est pas si dure. Ces représentations sont mêlées des rumeurs du front occidental, colportées par l'opinion française et par les reportages des envoyés spéciaux. Il est particulièrement intéressant de voir que les représentations du front d'Orient que se font les Français au travers des reportages communiquent et se nourrissent les unes des autres.

Nous pensons que cette représentation de la vie quotidienne sur le front d'Orient comme d'un front calme, où il fait bon vivre, est due à plusieurs facteurs. Ce sont avant tout les représentations et l'utilisation d'un vocabulaire faisant du front d'Orient

une expédition coloniale qui tendent à dénigrer la valeur militaire de ce front, dans le sens où on l'entend sur le front occidental¹.

De plus, les Balkans apparaissent comme un lieu de voyage, un lieu d'exil, comme une contrée exotique et éloignée. Il faut aussi prendre en compte les représentations de l'Orient² ancrées dans les discours français, celles-ci datant du XIXe siècle. On ne peut en effet négliger le rôle du courant orientaliste sur les croyances et représentations des Balkans que se fait l'opinion publique dans ce début de XXe siècle. De plus, il existe une longue tradition datant du XIXe siècle, permettant aux jeunes européens fortunés de voyager vers cet Orient. De ces voyages sont produits de nombreux récits littéraires permettant aux jeunes écrivains de partager leur témoignage. Très présents dans les cercles littéraires, ces romans de voyages ont contribué à forger une certaine image de l'Orient au sein de la société française³.

4.2 Une expédition coloniale

L'un des aspects permettant d'expliquer le désintérêt des Français pour les événements des Balkans, ou en tout cas, d'expliquer pourquoi le front d'Orient apparaît bien souvent comme un front de deuxième rang, peut, selon nous, s'expliquer par la présentation de ce front comme d'une expédition et

¹Pour une compréhension de la pensée coloniale dans l'armée : Olivier Cosson, « Une pensée coloniale à l'œuvre ? Les officiers coloniaux dans la crise de la modernité militaire des années 1900 », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 27, 2009, p. 117-132.

²Pour un historique de l'orientalisme français voir : Henry Laurens, « L'orientalisme français : un parcours historique », dans *Penser l'Orient : Traditions et actualité des orientalismes français et allemand*, Youssef Courbage et Manfred Kropp (sous la dir. de), Beyrouth, Liban, Presses de l'Ifpo, 2004, p. 103-128.

³Edward W. Said, *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Editions du Seuil, 2003, p. 279-343.

particulièrement comme une expédition coloniale. Cette idée est répandue tout au long de la guerre. Depuis son début, on parle d'ailleurs d'expédition des Dardanelles ; elle devient ensuite l'expédition d'Orient⁴. Il s'agit d'une idée largement entretenue par la presse. Par exemple, Albert Londres qualifie les événements qu'il suit de la façon suivante : « Pour une expédition, c'en est vraiment une. Vous pouvez prendre toutes les entreprises audacieuses de l'histoire, elles se confondent avec celle-ci »⁵. En 1917, dans un article du *Petit Journal*, le député H. Doizy commente la situation dans les Balkans : « L'expédition d'Orient doit être comparée à une expédition coloniale ; elle est la plus importante des expéditions de ce genre que nous avons organisé »⁶.

Plus spécifiquement, le thème de la colonisation est exploité sous différentes formes dans les reportages. Cela s'illustre par les différentes mentions des soldats : des Sénégalais, des chasseurs d'Afrique, ou par le fait que la plupart des officiers encadrant les unités françaises sont des anciens de l'armée coloniale. Dans ses recherches, Patrick Facon a déterminé que sur les quarante généraux ayant servi dans les Balkans, trente-quatre d'entre eux, ce qui représente 85 % de l'échantillon, avaient effectué un séjour dans les colonies, la plupart en Afrique noire, mais aussi en Chine et en Indochine⁷. Les mentions de leurs passés dans la Coloniale sont d'ailleurs légion dans les reportages. *Le Matin* y fait référence dès le début du conflit : « Il y a là, en plus des Sénégalais, les troupes européennes qui les doivent encadrer : coloniaux habillés de bleu horizon avec le sac vert et l'équipement jaune [...] Tous sont là pour tenter la lointaine conquête »⁸.

⁴*Le Journal*, 11 mai 1916.

⁵*Le Petit Journal*, 25 août 1915.

⁶*Le Petit Journal*, 8 juillet 1917.

⁷Patrick Facon, *op. cit.*, p. 42.

⁸*Le Matin*, 16 mai 1915.

Tous les envoyés spéciaux participent à la propagation de la représentation de ce conflit selon cette dimension coloniale. Edouard Helsey, lorsqu'il rapporte le déroulement d'une fête militaire, ajoute les clichés coloniaux : « Nos soldats, zouaves et légionnaires, se tenaient debout, immobiles, dans leur uniforme kaki. [...] Les officiers sous la chéchia avaient des figures de vieux combattants d'Afrique. [...] Les hommes prêts à applaudir ce chef qu'ils appelaient le « vieux colonial »⁹. Par ailleurs, certains événements rapportés par les journaux ne sont pas sans rappeler le déroulement des expéditions coloniales d'Afrique, remplies d'officiers aux succès découlant d'actions individuelles. C'est par exemple le cas d'une action menée par un officier français, dont témoignent *Le Matin*¹⁰ et *Le Journal* :

Alors, pensant que, Bon Dieu !, cinq cavaliers français pouvaient bien s'attaquer avec chance de succès à quarante fantassins boches, il commande sans hésiter : « feu à volonté sur l'ennemi qui est devant nous ». [...] Et c'est ainsi que le 14 avril 1916, vingt chasseurs d'Afrique eurent raison de cent cinquante fantassins allemands¹¹.

De plus, dans la presse quotidienne, les reportages baignent dans un discours de supériorité française mêlée à une vision colonialiste et orientaliste du conflit. Cela apparaît déjà dans les représentations de l'ennemi, comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent. Les envoyés spéciaux insistent sur la mission civilisatrice de la France. Dès le début du conflit, par exemple, *Le Journal* souligne les volontés impérialistes des Alliés : « La France et l'Angleterre, brusquement ressaisies, veulent reprendre dans les Balkans, contre l'Autriche et l'Allemagne, leur autorité d'autrefois et leur place, selon l'histoire des meneurs de peuples »¹². *Le Petit Parisien* partage cette même idée quelques semaines plus tôt : « Nous prenons une peine immense,

⁹*Le Journal*, 6 juillet 1916.

¹⁰*Le Matin*, 13 mai 1916.

¹¹*Le Journal*, 12 mai 1916.

¹²*Le Journal*, 3 octobre 1915.

nous autres, les Alliés, pour établir, une espèce de justice dans les Balkans et pour satisfaire les peuples »¹³. Conformément aux discours colonialistes de l'époque, la France, par son rayonnement culturel, contribue aussi dans les Balkans à la propagation de la civilisation, ce qui explique le sentiment de supériorité qui se dégage des reportages : « Nous y avons apporté la prospérité, la confiance, un peu de cette gaieté précieuse qui nous accompagne partout ».

Si ce sentiment de supériorité semble ici prendre des aspects de diffusions des valeurs françaises, les reportages sont également remplis de remarques purement colonialistes, dans un ton railleur. Lors de l'entrée des troupes françaises dans Monastir en 1916 Albert Londres commente :

Et ça, poilu, et ça surtout regarde bien, rien que ça vaut la peine que tu t'es donné pour enlever la ville, ça c'est une chose rare et qui va te combler d'étonnement, et que tu n'as pas vu depuis un an, ça, c'est des trottoirs¹⁴.

Les nombreuses mentions de l'état de la ville de Salonique contribuent également à cette représentation colonialiste du front d'Orient. En plus de poser sur la ville une vision teintée d'orientalisme, les envoyés spéciaux portent sur Salonique un œil très critique et supérieur. Les envoyés spéciaux soulignent à plusieurs reprises, par exemple, la saleté de Salonique :

Le Général [Sarrail] s'avance d'un pas alerte, franchissant les fossés et les amas de fumier centenaire dont nos braves poilus débarrassent le sol empuanti par tant d'ordures. [...] Nous arrivons au port qu'une véritable armée de territoriaux est occupée à assainir. [...] Dans un coin sombre, derrière des

¹³*Le Petit Parisien*, 22 septembre 1915.

¹⁴*Le Petit Journal*, 23 novembre 1916.

barriques se dissimulent quelques saletés [...] Sur un vaste terrain qu'hier encore n'était qu'un marécage [...] le sol drainé, assaini.¹⁵

Le Journal atteste aussi de la saleté de la ville : « Il n'y a pas beaucoup de villes au monde aussi sales, aussi incultes, aussi croupissantes »¹⁶. Le problème est d'autant plus important que la saleté de la ville porte préjudice aux services de santé sur place : « Le soir, en revenant de les visiter, les chefs de notre service de santé apparaissaient aussi crottés que les poilus qui sortaient de la tranchée »¹⁷. Cette remarque sur les poilus d'orient couverts de boue, comme ceux qui « sortaient de la tranchée », est très révélatrice. Les tranchées sont le symbole même de la souffrance du poilu et sont emblématiques de la Grande Guerre, mais leur présence n'est pas aussi importante dans les Balkans¹⁸. En faisant ce rapprochement, l'envoyé spécial cherche à mettre au même niveau les soldats qui se battent en France et ceux qui se battent dans les Balkans. Il en va de même pour la boue qui est un véritable fléau, bien connu des poilus du front français¹⁹. Ainsi, l'envoyé spécial veut faire paraître Salonique comme un champ de bataille. Cependant, la ville est perçue à travers un prisme de pensée coloniale et, comme le précise Frédéric Rousseau, tous ces commentaires coloniaux que l'on retrouve également dans les témoignages des soldats sont conformes aux discours de l'époque sur la colonisation et aux discours autorisés par l'État sur la guerre²⁰.

¹⁵*Le Matin*, 31 décembre 1915.

¹⁶*Le Journal*, 16 avril 1916.

¹⁷*Le Journal*, 16 avril 1916.

¹⁸Stéphane Audoin-Rousseau, «Les tranchées » dans *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (sous la dir. de), Paris, Perrin, 2012, p. 319- 327.

¹⁹Rémy Cazals et André Loez, *Dans les tranchées de 14-18*, Pau, Editions Cairns, 2008, p. 47- 49

²⁰Frédéric Rousseau, *op. cit.*, p. 116-117.

Cette armée de coloniaux jouit d'une très mauvaise réputation en France. En effet, l'opinion française est persuadée que l'Armée d'Orient sert de débarras pour tous les chefs et officiers militaires dont ne veulent pas s'encombrer les états-majors sur le front occidental. Dans l'un de ces derniers reportages concernant le front d'Orient, Edouard Helsey atteste que ces rumeurs ont atteint les Balkans : « Longtemps, l'armée d'Orient put être considérée comme le cabinet de débarras de nos ministres. Tout ce dont personne ne voulait était assez bon pour elle. On alla jusqu'à lui compter comme renforts des éclopés et des indésirables »²¹. Pierre Miquel insiste particulièrement sur le sujet, il précise cependant que le problème de l'armée d'Orient est qu'elle est constituée, certes d'anciens coloniaux, mais également de mauvais éléments que l'on ne souhaitait pas garder sur le front occidental : « On a en outre pris l'habitude d'expédier en Orient, tous les indésirables du front français. Les "mauvaises têtes", ces "joyeux" de la Coloniale ne manquent pas de constater les abus les plus criants »²². Pour Patrick Facon, s'il est clair que certains officiers jugés médiocres par leur chef de corps étaient envoyés dans les Balkans par mesure disciplinaire, il est difficile de douter de leur valeur, particulièrement en raison du sacrifice auquel ont consenti les officiers²³.

En revanche, pour l'opinion publique la même chose ne peut pas être dite des simples soldats : l'armée d'Orient est un refuge de bandit et de moins que rien. La réalité historique est que les premières divisions envoyées dans les Dardanelles sont prélevées dans les dépôts²⁴, puisque le général Joffre ne voulait pas retirer des troupes du front français. On fait également appel aux volontaires et aux réformés ; ceux-ci choisissent alors le front d'Orient pour différentes raisons. Une fois de plus, il a la réputation en France d'être moins agité et laisse entrevoir la perspective de long

²¹*Le Journal*, 7 janvier 1918.

²²Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 291.

²³Patrick Facon, *op. cit.*, p. 84.

²⁴Jean-Baptiste Durosselle, *La Grande Guerre des Français*, Paris, Perrins, 1994, p. 105.

séjour dans les dépôts avant d'y être envoyés²⁵. Cette armée d'Orient est effectivement composée de mauvais éléments, cependant Patrick Facon a déterminé que « les documents permettent de faire peser une lourde responsabilité sur les chefs de camps eux-mêmes. L'envoi du soldat vers l'Orient a été une occasion inespérée de se débarrasser des plus mauvais éléments du front de France »²⁶. Cette attitude s'explique selon lui par le peu de considération attribuée au Front d'Orient en France.

Perçue comme une expédition coloniale et comme un repère de moins que rien, l'armée d'Orient souffre d'une mauvaise réputation que l'opinion publique française ne remet pas en question. Cela est largement dû aux représentations propagées par les envoyés spéciaux. Néanmoins, le cadre même et le lieu géographique de cette expédition jouent un grand rôle dans la création d'un Orient rêvé, particulièrement stéréotypé.

4.3 L'Orient entre rêve et réalité.

L'un des principaux enjeux de la représentation du front d'Orient est la différence entre l'Orient rêvé et l'Orient vécu par les soldats ainsi que la compréhension que les Français ont de cet Orient. Comme nous l'avons précédemment mentionné, cette représentation des Balkans découle des courants orientalistes du XIXe siècle qui influencent grandement les représentations occidentales. Les envoyés spéciaux font également appel à la mythologie grecque pour illustrer leurs propos. Ainsi, le départ et la vie sur le front d'Orient sont souvent vus comme une sorte de voyage ou d'aventure.

²⁵D'après les études des lettres des soldats : Patrick Facon, *op. cit.*, p. 159.

²⁶*Ibid.*

Tout d'abord, il nous semble nécessaire d'examiner ce qu'est l'Orientalisme. Il s'agit des représentations que l'Europe se fait de l'Orient²⁷. Au XIXe siècle, l'orientalisme populaire prend de l'ampleur. Par ailleurs, il est souvent associé à l'impérialisme et au colonialisme européen et il devient associé à une littérature du rêve et du voyage²⁸. Edward. W. Said explique que l'Orient des Français au XIXe siècle était « l'Orient des souvenirs, des ruines suggestives, de secrets oubliés, de correspondances cachées ». Ils recherchent « une réalité exotique »²⁹.

Les envoyés spéciaux jouent un rôle important dans la propagation des représentations de l'orient rêvé. Ils entretiennent ces idées et jouent sur la frontière entre rêve et réalité. Ils utilisent, par exemple, de nombreuses références à l'Antiquité grecque dans leurs reportages : « Lemnos est cette île où dans les temps divins, le guerrier grec Philoctète fut abandonné dix ans parce que s'étant blessé avec les flèches empoisonnées d'Hercule, il répandait une odeur nauséabonde ». On retrouve ces mêmes références littéraires et culturelles dans les témoignages des soldats, particulièrement lors de la première rencontre avec cet Orient, généralement dans la rade de Salonique³⁰. Mais, comme le précise Frédéric Rousseau, la plupart des témoignages dont nous disposons des soldats du front balkanique sont ceux d'officiers. Par ailleurs, les élites culturelles, nombreuses en Orient, partagent les mêmes références que nos journalistes et leurs réactions ne sont pas les mêmes que les soldats provenant des milieux moins éduqués. Selon Patrick Facon, ils ont à ce moment-là le sentiment d'entrer dans une civilisation prestigieuse : « Pour la majorité des soldats Delphes n'évoque rien, pas plus que d'autres noms de cités antiques, mais

²⁷Edward W. Said, *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, p. 29-30.

²⁸*Ibid.*, p. 279.

²⁹*Ibid.*, p. 279-299 passim.

³⁰Frédéric Rousseau, *op. cit.*, p. 106.

pour un noyau de privilégiés, il n'en est pas de même »³¹. Cela explique sans doute d'une part le réveil brutal et le désenchantement des soldats — et possiblement des envoyés spéciaux — initiés au rêve, lors de la rencontre avec la réalité des Balkans et d'autre part, le sentiment de supériorité qui se dégage alors des reportages en réaction aux expériences de ceux qui y sont envoyés.

Nous remarquons cependant que cet Orient imaginé n'est pas seulement l'apanage des soldats, mais est une représentation stéréotypée, partagée par l'opinion française. Marcelle Tinayre et Juliette Dietz-Monin contribuent toutes les deux à la propagation de ces images lorsqu'elles effectuent la traversée méditerranéenne jusqu'en Grèce pour rejoindre les camps de l'Armée d'Orient. Marcelle Tinayre, écrivaine, fait part de ses impressions de la traversée et de la vie quotidienne des soldats qu'elle rencontre lors de sa contribution, sous forme de reportage, au *Petit Journal*. Juliette Dietz-Monin contribue au *Petit Parisien*. Elle explique sa volonté de faire la traversée, bien qu'elle soit une femme, par l'envie de voyager, de participer à une aventure : « Il y aurait de beaux souvenirs à rapporter, des heures curieuses à vivre, des spectacles inoubliables à contempler [...] Quelle saison meilleure pour un voyage — et pour un aussi beau voyage »³². Ce reportage, publié dans *Le Petit Parisien* le 26 juin 1916, témoigne du décalage entre les représentations que se font les civils des actions de l'armée d'Orient et la réalité.

En qualifiant la traversée et la perspective de rejoindre un camp militaire de « voyage », Juliette Dietz-Monin nous permet de mieux comprendre avec quel état d'esprit elle appréhende sa rencontre avec l'Orient et plus particulièrement, l'Armée d'Orient. Marcelle Tinayre partage aussi cette vision : elle qualifie la traversée

³¹Patrick Facon, *op. cit.*, p. 237.

³²*Le Petit Parisien*, 26 juin 1916.

d'« enchantement »³³. Elle est cependant plus lucide que son homologue du *Petit Parisien*, puisqu'elle estime que pour elle, « simple voyageuse », le risque est minime, que cela soit lors de la traversée ou durant le séjour à Salonique. Cependant, « le péril est pour les combattants, sur la frontière de Serbie ; il est pour les médecins et pour les infirmières qui soignent les contagieux ; il est pour les bateaux qui patrouillent et gardent les routes de la mer »³⁴.

Cette fausse préconception de la guerre sur le front d'Orient, perçue comme une invitation au voyage, est également partagée par les recrues encore en France métropolitaine qui seront envoyées vers les Balkans : « Des soldats voyaient la mer pour la première fois et cet embarquement vers un pays lointain devenait pour eux une excursion de plaisir ». Face à la réalité de la vie quotidienne dans les Balkans, les nouvelles recrues affichent une certaine déception : « Le nouveau débarqué est un peu déçu. Il s'attendait à autre chose ». Il ne fait pas de doute que le « nouveau venu » s'attend à vivre en Orient de beaux jours, sans avoir à se battre, comme semble le montrer les journaux. Le rêve d'Orient est alors brisé. Ainsi, le courant orientaliste dans lequel a baigné le XIXe siècle français, couplé aux messages véhiculés par la presse, fait des représentations de la guerre sur le front d'Orient une invitation au rêve et au voyage. Cela influe sur la mauvaise réputation du front dans la métropole : « Les Français qui combattent en France ne sont pas enchantés de ces fantaisies sur la villégiature orientale de leur camarade »³⁵.

Se pose alors la question du moral des soldats. Lorsqu'elle apparaît dans les journaux, les journaux le qualifient de bon, censure oblige. Néanmoins, et grâce aux études de Patrick Facon, nous savons que le moral des troupes n'était pas aussi positif que ne

³³*Le Petit Journal*, 3 août 1916.

³⁴*Le Petit Journal*, 3 août 1916.

³⁵*Le Journal*, 8 août 1916.

voulaient bien, ou ne pouvaient pas, généralement l'admettre les envoyés spéciaux. Bien au contraire, il apparaît en dent de scie, allant de pair avec les déboires, les victoires et les tentatives d'amélioration des conditions de vie des soldats. À cela s'ajoute les rumeurs provenant de France, mais aussi le manque de permissions, de nouvelles ou encore le décalage entre l'Orient vécu par les soldats et l'Orient compris par les familles en métropole.

La propagande et la censure du début de la guerre poussent les reporters à faire l'éloge du moral des troupes envoyées dans les Balkans. Cela est le cas dès l'expédition des Dardanelles, où André Tudesq juge que le « moral des hommes est parfait [...] Les jeunes recrues font des merveilles »³⁶. Alors même que les études de Patrick Facon sur les rapports du contrôle postal de Belfort estiment que les soldats traversent leur première crise, celle de « l'adaptation » entre octobre et décembre 1915, caractérisée par la certitude d'être envoyés à la mort et la difficulté à faire face à cette lutte³⁷, *Le Journal* fait lui état de « l'admirable morale de nos troupes et de leurs chefs, ainsi que des troupes anglaises »³⁸. Le bourrage de crâne est tel que *Le Matin*, lors d'une visite à un navire-hôpital, rapporte que le moral des blessés est tellement élevé qu'ils guérissent plus vite pour retourner au front³⁹.

Si le moral semble effectivement remonter durant l'année 1916⁴⁰, comme en témoignent également les reportages — « Le moral des troupes continue à être au-dessus de tout éloge »⁴¹ — deux éléments viennent troubler les soldats : l'éloignement et le sentiment d'isolement. À ces maux s'ajoutent l'éloignement

³⁶*Le Journal*, 11 juillet 1915.

³⁷Patrick Facon, *op. cit.*, p. 259.

³⁸*Le Journal*, 1 décembre 1915.

³⁹*Le Matin*, 23 novembre 1915.

⁴⁰Patrick Facon, *op. cit.*, p. 260.

⁴¹*Le Journal*, 12 février 1916.

physique de la patrie, de la famille, la lenteur du courrier, les rumeurs provenant de France, dénigrant leurs efforts et l'absence de permissions. Tous ces éléments jouent les dispositions psychiques du soldat et cela finit par transparaître dans les articles de nos envoyés spéciaux. Dès le 26 janvier 1916, Albert Londres souligne ce mal silencieux qui ronge les soldats :

Et ce sont à cet endroit des hommes du dépôt du Nord, deux fois exilés, non seulement ils sont en Macédoine, mais depuis dix-sept mois, ils n'ont pas de nouvelles de leur mère, de leur femme, de leurs enfants et ceux qui n'ont ni mère, ni femme, ni enfants, des souvenirs qu'ils ont laissés : Ben oui, dit-il, on a essayé par tous les moyens, par Genève, par la Hollande, ça n'a pas réussi, on est sans nouvelles.⁴²

Jean Lecoq, collaborateur du *Petit Journal*, écrit un premier article afin de faire prendre conscience à l'opinion publique française la souffrance des soldats et des familles des soldats envoyés dans les Balkans : « car la lettre qui n'arrive pas et le paquet qui se perd en route sont d'autant d'éléments de démoralisation pour le soldat éloigné de sa famille⁴³ ». À cela s'ajoute le décalage entre la réalité de la vie de ces troupes et ce que leurs familles en comprennent. Cela se traduit, par exemple, par l'envoi de paquet dont le contenu n'est pas adapté aux besoins du soldat. Gaston-Ch. Richard mentionne le cas d'un zouave recevant du pain envoyé par ses parents, il arrive moisi puisqu'il faut environ un mois pour acheminer un colis jusqu'à Salonique⁴⁴ :

- C'est du bien de chez toi, dit-il à l'homme. Mais tu n'as pas l'air content.
- Mon colonel, répondit le zouave, il y a de quoi. Mes vieux m'écrivent qu'ils savent que nous mourrons de faim ! Et ils m'envoient une miche... Du pain de chez nous, ça m'aurait tout de même fait plaisir de le manger. Mais il a mis un

⁴²*Le Petit Journal*, 26 janvier 1916.

⁴³*Le Petit Journal*, 10 janvier 1916.

⁴⁴*Le Petit Parisien*, 9 février 1917.

mois à me parvenir. Il est moisi et dur comme une pierre... Enfin, mes vieux ont fait ça dans une bonne attention.

Néanmoins, la grande absente de nos quotidiens est la crise de moral de 1917⁴⁵ qui touche l'armée d'Orient. Elle est due aux événements propres à l'Armée d'Orient et à une profonde lassitude générale⁴⁶. D'après les études de Patrick Facon, celle-ci se fait en deux phases. Une première de décembre 1916 à mai 1917, dans laquelle on peut entrevoir dans les lettres des soldats les prémices de cette crise : le moral est faible, le ton des écrits tranchants. La crise éclate dans une seconde phase de juin 1917 à septembre 1917 et cette baisse sensible du moral s'éternise jusqu'en mars 1918⁴⁷. Si les journaux ne parlent pas de cette crise, un nouveau sujet apparaît dès ce début d'année 1917 : le problème des permissions. Plusieurs dépêches reprenant des informations officielles apparaissent alors, expliquant les mesures prises par le gouvernement français pour tenter de soulager les soldats. Les soldats évacués pour des raisons de santé auront le droit à une permission⁴⁸ ; les hommes présents en Orient depuis plus de dix-huit mois, pourront choisir d'être réaffectés après leur permission en France ou en Algérie⁴⁹ ; enfin, les officiers présents en Orient depuis plus de dix-huit mois pourront être relevés⁵⁰.

Dans l'un des derniers articles qu'il écrit sur l'armée d'Orient, Edouard Helsey dresse un tableau bien sombre du traitement de la question du moral des soldats :

⁴⁵Cette crise du moral touche toutes les armées en 1917. Voir : Leonard V. Smith, « Refus, mutineries et répressions » dans *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (sous la dir. de), Paris, Perrin, 2012, p. 509-526.

⁴⁶Patrick Facon, *op. cit.*, p. 284.

⁴⁷Patrick Facon, *op. cit.*, p. 280.

⁴⁸*Le Petit Parisien*, 24 mars 1917.

⁴⁹*Le Petit Parisien*, 25 avril 1917 ; *Le Matin*, 25 avril 1917.

⁵⁰*Le Petit Journal*, 31 décembre 1917.

Les hommes se rendaient compte, comme tous les chefs, du peu de crédit qu'on leur faisait. Depuis quarante mois qu'ils font la guerre, ils ont appris à voir et à juger. [...] Enfin les conditions spéciales d'une campagne en Macédoine ne prêtent pas trop au « cafard ». Malgré la meilleure volonté des chefs, les permissions y sont rares, le courrier toujours incertain. Le climat est démoralisant. Les cantonnements de repos n'existent pas dans le bled. [...] Était-il vraiment nécessaire d'ajouter à ces inévitables inconvénients de petites injustices comme celle qui prive les poilus de Macédoine de l'indemnité de combat ? Et, surtout, fallait-il qu'une censure aveugle — paix à ses cendres ! — laissait se propager la stupide légende qui représentait Salonique comme un vaste casino et les soldats de l'Armée d'Orient comme des embusqués ?⁵¹

4.4 Le mythe de Salonique

Pour l'opinion publique française, les soldats de l'armée d'Orient passent de beaux jours dans la ville grecque de Salonique. Elle est, lors du premier débarquement des troupes françaises en 1915, le point d'entrée des soldats dans les Balkans. Il apparaît très rapidement que cette ville est pour l'opinion française une ville de plaisir, où la vie est agréable et que les soldats français y passent du bon temps. Cette vision déformée de la vie des combattants est directement influencée par les représentations propagées par les quotidiens parisiens. Cette thématique de la ville orientale n'est pas une nouveauté ; il s'agit d'un sujet récurrent dans la littérature orientaliste. Pour l'écrivain-voyageur, la ville en Orient est un lieu de fantasme, d'exotisme et de plaisirs⁵². Selon Patrick Facon ces représentations caricaturales mettent en avant les moments agréables que les soldats de l'Armée d'Orient passent dans Salonique, hors

⁵¹ *Le Journal*, 7 janvier 1918.

⁵² Martine Geronimi, « L'Orient, géographie imaginaire : les écrivains français et les villes de désir », *Téoros*, vol. 25 n°2, 2006, p. 13-18.

du danger des combats⁵³. Cela contribue à propager l'idée selon laquelle les soldats du front des Balkans sont des soldats embusqués de seconde zone.

Couplées à l'idée que la population grecque accueille favorablement l'arrivée des soldats français, les représentations de Salonique sont donc déformées. L'un des problèmes est que, comme le souligne très justement Francine Saint-Ramond-Roussanne, les journaux et les reporters utilisent à tort l'expression « Armée de Salonique » pour désigner les soldats de l'Armée d'Orient⁵⁴. Or, la plupart des soldats ne restent qu'en transit dans la ville et se voient rapidement dispersés le long du front. Cela n'empêche pourtant pas la mention du nom de Salonique d'apparaître répétitivement dans nos reportages. Cela est dû au fait que Salonique est un point stratégique pour les envoyés spéciaux. Le système télégraphique de la ville, sous contrôle français, permet aux envoyés spéciaux de télégraphier à chacune de leurs rédactions les derniers articles, reportages et communiqués.

Salonique est avant tout une ville cosmopolite. Anciennement sous domination turque, elle passe sous le joug grec durant la Première Guerre balkanique en 1912. C'est d'ailleurs l'influence musulmane que remarquent en premier nos envoyés spéciaux. Pour Albert Londres, qui est souvent cité comme préférant décrire les pierres que les hommes⁵⁵, ce sont les minarets qui symbolisent en premier le multiculturalisme de Salonique :

⁵³ Patrick Facon, *op. cit.*, p. 139.

⁵⁴ Francine Saint-Ramond-Roussane, « La désinformation dans une guerre lointaine », *op. cit.*, p. 446.

⁵⁵ Tom Quinn, « Dipping the pen into the wound : Albert Londres - French war correspondent » dans *War, Journalism and History War Correspondents in the Two World Wars*, Yvonne T. McEwen et Fiona A. Fiskén (sous la dir. de), Oxford, Peter Lang, 2012, p. 53.

Au fond du golfe où elle s'étale, la ville convoitée apparaissait. On voyait petit à petit grandir ses cinquante minarets, ses maisons bleues et ses arbres verts. Sur le haut de la colline, les magnifiques et vieux remparts turcs qui, de près, ne sont pas plus que des nids de cigognes, grâce à l'éloignement, prenaient un air de forteresses. Le soleil, en descendant, touchait les bords de l'Olympe derrière lequel il se cachait chaque soir⁵⁶.

Edouard Helsey se concentre sur la pluralité d'individus qu'il rencontre lors de ses promenades à travers Salonique et cela se traduit par la description d'un véritable capharnaüm :

Un grouillement, une fièvre, un vacarme dans le soleil et la poussière, des gens de tout poil et de tout costume flânant, se heurtant, se mêlant : Turcs muets, à courte barbe grise, égrenant pieusement les grains d'ambre de leur chapelet ; gosses piailleurs et déguenillés sur qui la crasse se fendille comme une écorce, marmaille mendigoteuse accrochée aux passants ; Grecs à grand nez, fiers de leurs complets de confection ; popes émâciés laissant flotter une longue barbe sur leur noire lévite ; juives en fichus brodés de soie claire ; femmes d'ici, ou on ne sait d'où, transplantant sur ces rives antiques de Thessalie des élégances de place Pigalle ; caravanes d'âniers croisant des tramways ; sordides échoppes à base de friture au flanc de « palace » orgueilleux ; rengaines de beuglants faisant écho au chant rituel des muezzins, c'est Salonique, c'est l'Orient.⁵⁷

Et c'est dans ce capharnaüm que naît la légende de Salonique, perçue comme une ville de plaisir, où les soldats passent de belles journées au café ou au cinéma. Les quotidiens sont responsables de la transmission de ces représentations et cela dès le début de l'installation des camps militaires de Salonique. Au-delà des représentations de la ville elle-même, ce sont surtout les occupations des soldats dans ladite cité qui sont souvent décriées par l'opinion publique. Cela se traduit par le fait que les soldats français sont représentés se promenant avec aisance dans la ville, se rendant au café

⁵⁶*Le Petit Journal*, 19 octobre 1915.

⁵⁷*Le Journal*, 3 novembre 1915.

ou sur la surexposition des marchands. Dès le débarquement des troupes, Edouard Helsey note le comportement des soldats :

Dans cette foule bigarrée, nos soldats amusés, gouailleurs, vont et viennent sans se démonter. [...] Tout les amuse, tout les tente. Ils achètent à des prix vraiment extravagants les bibelots les plus insolites. Et puis, malgré l'état de siège, il y a des coins par-ci par-là où l'on peut trouver des alcools en fraude. Et c'est une chose si savoureuse qu'une boisson défendue.⁵⁸

Il est d'ailleurs intéressant de constater que lorsque Juliette Dietz-Monin commente sa visite de la ville en juin 1916, elle reprend les mêmes stéréotypes que l'on retrouvait dans les reportages une année plus tôt :

Peu à peu, des brumes de la nuit, la cité tant convoitée, émergeait blanche, riante, hérissée de multiples minarets ressemblant de loin à de claires aigrettes [...] Salonique est bien la cité cosmopolite si souvent décrite et à laquelle une population bigarrée, bruyante, aux costumes hétéroclites et d'une orgie de couleurs unique donne un peu l'impression d'une exposition universelle.⁵⁹

Il s'agit pour nous, dans une certaine mesure, d'une preuve de l'influence des représentations véhiculées par les reportages des envoyés spéciaux sur l'opinion publique française. Juliette Dietz-Monin, qui voyage pour le compte du *Petit Parisien*, mentionne bien le fait qu'elle a connaissance des descriptions de la ville de Salonique qui circule alors en France. À la manière dont elle partage ses impressions de Salonique, nous pouvons ainsi supposer qu'il s'agit de sa première visite.

L'un des éléments faisant paraître Salonique pour une ville de plaisir est les nombreuses mentions des cafés et des cafés-concerts que fréquentent les soldats, dans

⁵⁸*Le Journal*, 3 novembre 1915.

⁵⁹*Le Petit Parisien*, 27 juin 1917.

lesquels on boit, on chante, en français bien sûr, et on danse. Le correspondant particulier du *Matin* rapporte que les soirées sont d'ailleurs des moments de hautes fréquentations des cafés : « À la fin de la journée, les grands cafés [...] sont envahis par d'innombrables officiers anglais [...] »⁶⁰. Les envoyés spéciaux y passent même du temps en compagnie de leur compatriote, comme le décrit le correspondant particulier du *Matin* : « Ma première soirée à Salonique, c'est terminé au café-concert [...] On ne chantait bien entendu qu'en français. » En effet, la vie nocturne de Salonique est particulièrement mise en avant par nos envoyés spéciaux : « Le soir [...] quand flamboient les façades des cinémas, quand s'allument les devantures des cafés, un véritable torrent humain déferle sur ces larges dalles »⁶¹.

Les distractions à Salonique ne s'arrêtent pas aux cafés ; durant leurs longues périodes d'attentes, les soldats mettent en place des activités culturelles afin de s'occuper. Par exemple, « on fit descendre des régiments les musiques militaires qui, chaque dimanche, jouèrent la Marseillaise sur la place publique »⁶². Ils organisent même une fête dans les tranchées sur le thème du cirque et de la corrida au début de l'année 1916 ; l'événement est tel qu'il est rapporté par deux de nos journaux. *Le Petit Parisien* titre « Le cirque dans le ravin »⁶³ ; *Le Matin* raconte des scènes de défilés de personnages comiques sous les yeux des généraux Sarrail et Baillard et de la représentation d'une « corrida de muerte » : « Avant la mise à mort du taureau (deux braves poilus en la circonstance), le matador s'avança vers les grands chefs et s'écria : Je frappe pour le général, pour le 1^{er} régiment de marche et pour la victoire de la France »⁶⁴.

⁶⁰*Le Matin*, 5 novembre 1915.

⁶¹*Le Petit Parisien*, 5 décembre 1915.

⁶²*Le Petit Journal*, 15 mai 1916.

⁶³*Le Petit Parisien*, 24 février 1916.

⁶⁴*Le Matin*, 2 mars 1916.

Les journaux des tranchées faits par les soldats de l'armée d'Orient publient également des résumés de ces fêtes : « Aux tranchées et dans les camps, un dérivatif à la nostalgie et un élément de distraction appréciable sont apportés par de joyeux feuillets militaires publiant le compte rendu des fêtes du régiment »⁶⁵. Nous notons que ces événements et ces reportages ont lieu dans les premiers mois de l'année 1916, alors même que tous les yeux des Français sont tournés vers la bataille de Verdun. Nous supposons que face à l'inactivité du front d'Orient et aux fêtes données par les soldats et rapportées par les envoyés spéciaux, le contraste avec les événements sanglants de la bataille de Verdun doit être flagrant pour l'opinion française. Le correspondant du *Matin* commente en mai 1916 à propos de la vie à Salonique : « Plaisirs d'Exil ! distractions nécessaires et qui prendront fin le jour où le rêve et la poésie devront faire face à la réalité brutale »⁶⁶. Le manque d'activité sur le front d'Orient explique certainement pourquoi les envoyés spéciaux se focalisent sur ces éléments. Il leur faut envoyer leurs dépêches et reportages et la vie quotidienne des soldats remplit le contenu des articles.

Le décalage entre la vie réelle des soldats et celle représentée dans nos journaux est également causé par les descriptions des étalages des nombreux marchands installés dans la ville ou sur les chemins menant au camp. Cela laisse supposer aux lecteurs que les soldats ne manquent de rien dans leur exil. Selon les reportages, ils ne manquent ni de légumes ni de viandes : « Au détour d'une route, je me trouve en présence d'une boucherie installée en plein air. [...] nos poilus ne manqueront pas de viande »⁶⁷. Néanmoins, les prix sont tellement élevés qu'il est difficile pour les soldats de se fournir chez ces marchands.

⁶⁵*Le Matin*, 16 mai 1916.

⁶⁶*Le Matin*, 16 mai 1916.

⁶⁷*Le Journal*, 5 janvier 1916.

C'est dans ce cadre-ci que les instances françaises de Salonique décident de mettre en place des moyens de subvenir eux-mêmes aux besoins de l'armée : « On a même trouvé sur ces fondrières assainies le moyen de faire des jardins »⁶⁸. C'est de cela qu'est né le surnom de « Jardiniers de Salonique » attribué péjorativement aux soldats de l'armée d'Orient ; il s'agit en fait de planter des salades afin d'éviter la propagation du scorbut dans les rangs⁶⁹. Gaston-Ch. Richard exhorte les Français à ne pas envoyer de denrées aux soldats sur le front d'Orient en raison des infrastructures mises en place par les états-majors afin de répondre aux besoins des troupes :

– Allez donc, me dit-il, pousser une visite à nos halles à nous, aux entrepôts que Zola eût appelés le Ventre de l'armée d'Orient. Et puisque votre grand journal pénètre partout, rassurez les pauvres gens qui croient que nous troupiers meurent de faim. [...]

On me montre là des millions de rations de thé, de café, de conserves, de petites vivres. [...] La boulangerie compte un grand nombre de fours qui, jour et nuit, travaillent. On construit un second appareil. [...] Le café, acheté vert, est torréfié par les soins de l'intendance et ce n'est pas une sinécure, car l'armée en consomme 2400 kilos chaque jour ! Enfin, les vêtements et le linge, les chaussures et tout l'équipement sont entassés en quantité énorme. [...]⁷⁰

Nous pouvons également nous demander quelle relation les soldats français pouvaient avoir avec les femmes locales. La sexualité des soldats n'existe pas dans nos reportages, mais il est possible d'en déceler subtilement quelques mentions. Lorsqu'elles apparaissent dans nos reportages, les femmes le sont selon deux cas de figure. Elles peuvent être des victimes de la guerre à qui les soldats français viennent en aide :

⁶⁸*Le Journal*, 16 avril 1916.

⁶⁹Pierre Miquel, *op. cit.*, p. 153.

⁷⁰*Le Petit Parisien*, 9 février 1916.

J'ai vu un caporal de zouaves qui, la cuiller à la main, faisait avaler un quart de bouillon à une réfugiée quasi centenaire.

- Tu parles d'une conquête ! disaient ses camarades.
 - La ferme ! répondit le cabot. C'est ma vieille. J'l'ai adoptée.
- « Ma vieille », chez les troupiers c'est « Maman ». ⁷¹

Elles sont aussi représentées célébrant les soldats français, leur jetant des fleurs, comme lors de la prise Monastir⁷².

Ensuite, les femmes des Balkans ne semblent pas atteignables pour les soldats français et cela pour diverses raisons : elles sont en grands nombres issues de régions très religieuses, musulmanes ou orthodoxes pour une grande majorité et il s'agit d'une société particulièrement patriarcale⁷³. Elles sont souvent décrites comme portant un voile : « Les femmes sont drapées de longs voiles de couleurs crues⁷⁴ » ; « voilées, la démarche ondulante, un peu lascive, les femmes turques discutent âprement le prix des vivres »⁷⁵. C'est à Salonique que les contacts sont les plus simples en raison des nombreuses maisons de tolérance⁷⁶, facilement accessibles aux soldats⁷⁷. Là-dessus, aucune mention dans nos journaux, si ce n'est pour un reportage expliquant que les hôpitaux militaires de Salonique devaient faire face à des cas de maladies sexuellement transmissibles : « Ailleurs, on traitait les fiévreux ou les maladies contagieuses, ailleurs on soigne les vénériens »⁷⁸.

Malgré les représentations entretenues et véhiculées par les journaux, les envoyés spéciaux eux-mêmes sont les premiers à prendre la défense des soldats de l'armée

⁷¹*Le Petit Parisien*, 11 novembre 1915.

⁷²*Le Petit Journal*, 23 novembre 1916.

⁷³Patrick Facon, *op. cit.*, p. 242.

⁷⁴*Le Journal*, 30 mai 1916.

⁷⁵*Le Petit Parisien*, 27 juin 1916.

⁷⁶Il s'agit d'établissements de prostitution.

⁷⁷Patrick Facon, *op. cit.*, p. 247.

⁷⁸*Le Journal*, 16 avril 1916.

d'Orient. Lors de son voyage, Marcelle Tinayre tente de rétablir une certaine vérité en faisant face aux rumeurs qui se propagent en France sur l'Armée d'Orient et par lesquelles sont influencées les nouvelles recrues débarquant à Salonique :

Les gens qui arrivent de France en rapportent ici les échos. Ils disent :

« Eh bien ! Il paraît qu'on ne s'ennuie pas en Macédoine. X... et Y... prétendent que l'armée d'Orient est toute pleine de cabotins et d'embusqués... [...] »

On répond :

« Voyez vous-même, et puisque vous connaissez la légende, regardez maintenant la réalité, vous serez bientôt fixés sur les délices de Salonique. »⁷⁹

Elle dénonce l'attitude des politiciens français opposés aux opérations des Balkans, discréditant l'armée d'Orient : « Aussi éprouvent-ils quelques amertumes lorsqu'on leur fait entrevoir cette sottise légende de Salonique créée par des politiciens et des bavards qui tend à rabaisser leurs chefs et eux-mêmes »⁸⁰. Georges Clémenceau participe par exemple aux campagnes de dénigrement systématique de l'Armée d'Orient⁸¹. Marcelle Tinayre remet également en question le bien-fondé de ces accusations en arguant que les soldats du front français ont les mêmes occupations lorsqu'ils sont en permissions et que les « permissionnaires qui vont au restaurant ou au cinéma comme ils feraient à Paris où cela paraîtrait tout naturel ».

Ainsi, la légende de Salonique permet de propager ces représentations du front d'Orient comme celui d'un lieu de villégiature. Si les envoyés spéciaux participent, certainement malgré eux, à la création de ce mythe, il est difficile de nier leurs

⁷⁹*Le Journal*, 8 août 1916.

⁸⁰*Ibid.*

⁸¹Patrick Facon, *op. cit.*, p. 171.

implications dans son existence ainsi que la déformation de la réalité due à leurs visions orientalistes.

4.5 Conclusion

Les représentations de la vie quotidienne des soldats sur le front d'Orient propagées par les quotidiens jouent un grand rôle dans la formation de la mauvaise réputation de l'armée d'Orient en France. En effet, entre le manque d'activité du front et ces images faisant des Balkans et de Salonique des lieux où il fait bon vivre, l'opinion publique perçoit le front oriental comme un front moins violent et moins dangereux. Par ailleurs, les envoyés spéciaux ont souvent mis en avant le front des Balkans comme étant une expédition coloniale. Cela dénigre le rôle de l'armée d'Orient dans les Balkans, surtout lorsque comparée avec l'armée française occidentale. Nous l'avons déjà mentionné dans les chapitres précédents que plusieurs facteurs jouent sur cette représentation coloniale du front d'Orient : les combats saisonniers et les périodes d'attentes, les représentations des ennemis, perçus comme des peuples inférieurs, et l'orientalisme ambiant dans lequel baigne la plupart des représentations du front. À cela s'ajoute les rumeurs selon lesquelles le front d'Orient a servi de débarras aux mauvais éléments dont les états-majors ne voulaient plus sur le front occidental.

Les représentations de l'Orient préexistantes à la Première Guerre mondiale contribuent également à propager certaines visions stéréotypées. Ces préconceptions de l'Orient proviennent d'un mouvement artistique et scientifique : l'Orientalisme. De fait, le front d'Orient est souvent représenté par les journaux et compris par l'opinion publique, comme une sorte d'invitation au voyage, un lieu d'exil. Cette

thématique est propre à l'orientalisme littéraire français ; cette représentation de l'Orient comme d'un voyage est déjà ancrée dans l'imaginaire français avant même que la guerre ne débute. Cette conception de l'Orient, favorisée par un monde colonial en pleine expansion dans la période précédant la guerre, nous permettent d'expliquer comment se sont construites les représentations du front d'Orient selon ces modalités. Il se crée alors un décalage entre l'Orient vécu et l'Orient rêvé, ce qui entraîne de nombreuses incompréhensions entre les soldats, leurs familles et plus généralement l'opinion publique.

La légende de Salonique dessert aussi énormément la réputation du front d'Orient. En effet, nos envoyés spéciaux, parce qu'ils y passent beaucoup de temps, se concentrent sur la vie des soldats à Salonique. Cela cause une certaine déformation de la réalité puisque tous les soldats ne sont restés à Salonique que le temps d'être acheminés le long du front serbe. Mais la présentation de cette ville cosmopolite, avec ses cafés, ses cinémas et ses restaurants, causent beaucoup de tort à la réputation de l'armée d'Orient. Une fois de plus, ces images répondent directement à cet Orient rêvé et ancré dans l'imaginaire français précédant la guerre, et il ne faut pas négliger l'importance de la littérature du voyage qui embrasse le mouvement culturel orientaliste. C'est au travers de ces représentations préexistantes au conflit, et certainement par lesquelles les envoyés spéciaux ont compris cet orient méditerranéen avant même d'être sur place, que se sont fabriquées ces nouvelles représentations de la guerre sur le front oriental.

Somme toute, les représentations de la vie quotidienne de l'armée d'Orient souffrent d'une triple déformation de l'information. Tout d'abord, en raison de la présentation de l'Armée d'Orient comme d'une expédition coloniale. Les préconceptions existantes dans la société française sur cet Orient rêvé, ensuite, servant de prétexte au voyage. Enfin, la création de la légende de Salonique, causée aussi bien par les

journaux que par les détracteurs occidentaux du front des Balkans. Une fois de plus, les envoyés spéciaux jouent un rôle paradoxal dans la propagation des représentations du front d'Orient. Ils sont les premiers à en dépeindre un portrait orientaliste, reprenant les lexiques des expéditions coloniales, de la Grèce Antique, ou encore du voyage. Mais ils sont également les premiers à défendre les soldats de l'Armée d'Orient lorsque les rumeurs de France parviennent jusqu'à eux.

CHAPITRE V

MOURIR SUR LE FRONT D'ORIENT

5.1 Introduction

Mourir en Orient, pour le soldat, c'est mourir deux fois. La distance entre la France et le front d'Orient, les maladies, la peur de mourir loin des siens, la question du deuil et de la mémoire sont des questions présentes dans les reportages de nos envoyés spéciaux. Elles semblent autant concerner les soldats eux-mêmes que leurs familles.

Comme le précisent Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, un tournant s'effectue au XVIII^e siècle dans les mentalités : la mort devient dramatisée, particulièrement celle de l'Autre ; elle revêt un caractère cruel¹. Ils estiment également que la perception de la mort durant la Première Guerre mondiale semble se faire selon trois paramètres : la nature du « percevant », son appartenance sociale et son rôle dans la guerre ; la géographie de la mort, perçue différemment en fonction de l'éloignement de la zone de combat ; et la chronologie du conflit². Ces deux historiens font ici référence à la perception de la mort sur le front occidental ; ils se sont d'ailleurs concentrés sur le front de l'Aisne. Mais cette conception de la compréhension de la mort nous semble aussi pertinente lorsqu'appliquée au front d'Orient.

Nous l'avons déjà mentionnée dans nos chapitres précédents, le front d'Orient jouit d'une mauvaise réputation en France. Les soldats sont perçus comme des voyageurs,

¹Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Paris, Imago, 2001, p. 121.

²*Ibid.*, p. 124.

voire des embusqués. De plus, le front est perçu par certains comme secondaire, par d'autres comme inutile. Et comme nous l'avons vu, les soldats semblent être conscients de cette mauvaise réputation. Certains commentateurs verront leur sacrifice comme vain. E. Delage s'exclame : « Mais pourquoi êtes-vous mort ? »³ Il faut considérer l'impact des rumeurs et de la mauvaise réputation du front sur les envoyés spéciaux et les soldats. En mentionnant les souffrances et la mort des soldats, nous supposons que les journalistes tentent de prouver et de démontrer que le front des Balkans est un théâtre d'opérations dangereux et parfois mortel, et que celui-ci ne correspond pas à l'image d'un front balnéaire. Ainsi, et comme sur le front français⁴, les soldats de l'armée d'Orient subissent les douleurs, les souffrances de la guerre, la maladie, les insectes et la mort.

De la perception en France des représentations dans la presse de la mort sur le front d'Orient, les reportages nous disent peu de choses. Néanmoins, ils véhiculent des représentations sur les souffrances des soldats face à la maladie, les blessures et la mort. Certaines de ces représentations sont communes aux deux fronts, comme la proximité constante de la mort, la question du sacrifice, ou bien encore, l'enterrement des corps. Les représentations dans les reportages dépendent aussi également de ce que la censure a bien voulu les laisser publier, puisque dans le cadre des tentatives de contrôle et d'encadrement de l'opinion⁵, les instances politiques et militaires censurent les articles et les dessins mettant trop en avant les horreurs de la guerre⁶. Cependant, les souffrances des soldats français en Orient, bien que perçues selon les

³Edmond Delage, *op. cit.*, p. 261.

⁴Rémy Cazals et André Loez, *Dans les tranchées de 14-18*, Pau, Editions Cairns, 2008, 296 p.

⁵Olivier Forcade, « Censure, secret et opinion en France de 1914 à 1919 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°58, 2000, p. 45-53.

⁶Françoise Navet-Bouron, « Censure et dessin de presse en France pendant la Grande Guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 197, 2000, p. 17.

mêmes références que celles du front occidental, s'effectuent dans nos reportages selon différentes modalités.

Les représentations de la guerre héroïsée et du sacrifice héroïque sont des tropes récurrents de la représentation de la guerre dans les reportages, et cela bien avant la Grande Guerre⁷. Cette héroïsation du conflit apparaît également dans la société française qui tente de faire sens de ces représentations de la mort ; la glorification de la guerre permet alors de fournir un cadre pour évoquer la mort. De plus, l'utilisation d'un « langage de sacrifice, laïque ou religieux » permet la sacralisation de la mort⁸.

Étudier les représentations de la mort sur le front d'Orient nous permet d'apporter un nouveau champ de vision sur les expériences combattantes de la Grande Guerre. Ces représentations sont importantes à la rhétorique des reportages et des envoyés spéciaux : en montrant la souffrance des soldats sur le front oriental et leur mort, les journalistes ne les présentent pas comme des voyageurs ou des embusqués, mais comme des soldats à part entière. Par ailleurs, le sacrifice et la mort dans l'historiographie de la Grande Guerre sont essentiellement compris par le biais de l'expérience combattante des soldats sur le front occidental⁹. Étudier le cas du front d'Orient à travers la presse permet d'approfondir le sujet et de tenter de comprendre comment ces représentations du deuil et de la mort se construisent dans les reportages.

⁷Dominique Kalifa, « Faits divers en guerre (1870-1914) », *op. cit.*, p. 93-97.

⁸John Horne, « Le soldat et la mort dans la Grande Guerre : un bilan historiographique », dans *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*, Isabelle Hommer et Emmanuel Pénicaud (sous la dir. de), Rennes, Presse Universitaire de Rennes, 2016, p. 19.

⁹*Ibid.*, p. 25.

5.2 « La maladie se fait souvent l’alliée de la mitraille »¹⁰

Dans la préface de *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Guy Pedroncini estime que les morts sur le front occidental sont pour les deux tiers à attribuer aux canons¹¹. Dans leur chapitre sur les « Cent mille façons de mourir à la guerre », Thierry Hardier et Jean-François Jagielski listent toutes les manières dont on peut mourir sur le front français : tirs, obus, gaz, mines, aviations, etc¹². En Orient, la guerre n’est pas la seule à tuer. Les soldats sont confrontés aux aléas de la vie, que cela soit les éléments naturels ou les maladies. Le typhus, la dysenterie, le paludisme, le scorbut font des ravages dans les rangs de l’Armée d’Orient. Les maladies se propagent d’autant plus facilement que la région est ravagée par des années de guerre (Première et Deuxième guerre balkanique) et par des mouvements importants de populations. Nombreux sont les soldats à être touchés durant leur séjour en Orient, menant à l’évacuation des malades et bien souvent à la mort. Pour les envoyés spéciaux, cela s’ajoute encore aux souffrances quotidiennes subies par les soldats. L’existence de ces nombreuses maladies, contagieuses pour certaines, est due aux conditions sanitaires dans lesquelles les soldats évoluent. Quelques semaines seulement après son arrivée en Orient, Albert Londres est confronté aux problèmes que causent le typhus dans les régions serbes, au même titre que les soldats qui y voyagent :

Le typhus est sur la Serbie. C’est à Salonique que l’on prend le train pour ce pays qui reçoit la mort de tous côtés, et des armes et de l’air même qu’il respire. Et c’est dès Salonique qu’il faut renoncer au bien-être du corps et de l’odorat. Ce n’est pas dans un wagon, c’est dans du phénol et de la naphtaline que vous entrez, et si vous avez suivi les prescriptions, vous avez la peau

¹⁰ *Le Petit Journal*, 9 juillet 1915.

¹¹ Préface de Guy Pedroncini dans Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *op. cit.*, p. 7.

¹² Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *op. cit.*, p. 41-116.

enduite d'huile camphrée — ajoutons : d'huile rance camphrée. [...] Il y a trois sortes de typhus : un qui se prend par les petites bêtes, un autre par la boisson ou par le contact, il ne faut boire que des liquides bouillis et ne rien toucher de sale ; quant au troisième, il s'attrape par hasard.¹³

L'état sanitaire est donc un sujet relativement récurrent dans les reportages, surtout lors des périodes de fortes chaleurs estivales. Les envoyés spéciaux tentent néanmoins de minimiser les conséquences des maladies, certainement pour éviter la censure, mais ils témoignent bien des problèmes qu'elles causent et le besoin en personnel qualifié sur le front d'Orient :

On a enregistré 45 degrés à l'ombre. Cependant l'état sanitaire se maintient satisfaisant. La dysenterie, qui devenait menaçante, est en dépression ainsi que le paludisme et la typhoïde. Il n'en est pas moins vrai que, sans qu'il y ait sujet de s'alarmer, d'assez nombreux soldats sont atteints d'indispositions qui ne les mettent pas en danger, mais surchargent le service santé. Des médecins et des infirmiers sont demandés en France, et il est indispensable de les envoyer sans retard.¹⁴

L'année 1916 marque un pic de malades enregistrés, du paludisme notamment. Cette maladie est dangereuse, particulièrement dans cette région dont elle est endémique. Les frères Sergent, experts au compte de l'armée française, sonnent l'alerte dès janvier : il est important de mettre en place le plus rapidement possible des infrastructures afin d'accueillir les malades et lancer une campagne antipaludique moderne¹⁵. Malgré les demandes répétées des instances sur place afin de tenter de prévenir la propagation de la maladie qui frappe de la fin avril au mois de novembre, le pire se produit. En juin, on enregistre 404 cas, en août 8 144. Entre juin et

¹³*Le Petit Journal*, 5 mai 1915.

¹⁴*Le Journal*, 8 juillet 1916.

¹⁵René Migliani, *et al.*, « Histoire de la lutte contre le paludisme dans l'armée française : de l'Algérie à l'Armée d'Orient pendant la Première Guerre mondiale », *Médecine et santé tropicale*, vol. 24, 2014, p. 353.

décembre 1916, 30 357 soldats sont touchés¹⁶. Sur une armée d'approximativement 100 000 hommes à l'époque, l'échantillon est important. Et il s'agit là seulement des malades recensés par les instances hospitalières de l'Armée Française d'Orient, les médecins estiment le nombre réel proche de 60 000¹⁷.

De ce désastre sanitaire, cependant, nous n'avons presque aucune trace dans nos journaux, si ce n'est les quelques mentions des améliorations sanitaires du front d'Orient (assainissement des marais). Marcelle Tinayre en témoigne lors de son séjour au mois d'août : « Les microbes ont fui devant les hygiénistes mobilisés. [...] L'état sanitaire est bon ». Il faut attendre mars 1917 pour que nos journaux mettent en avant le fléau de l'été 1916 : « Au cours de l'été 1916 [...] ils eurent à lutter sans trêve contre le paludisme, le vrai fléau de la Macédoine »¹⁸.

Ainsi, les maladies sont toutes aussi dévastatrices au front d'Orient que la guerre elle-même. Dans ces régions éloignées, il a fallu installer des structures afin d'accueillir les malades et les blessés. Les premières installations hospitalières se font en Égypte lors des premiers débarquements des Dardanelles. Un envoyé spécial du *Matin* s'est rendu à Alexandrie afin de visiter les hôpitaux d'Égypte : « Dans les hôpitaux français d'Alexandrie, il y a surtout maintenant des malades, des fiévreux »¹⁹. Des hôpitaux de campagne sont également installés à proximité des zones de combats comme à Sedd Ul Bahr²⁰. Et avec l'ouverture du front de Macédoine, ce sont les navires-hôpitaux, ainsi que ceux installés sur les quais de Salonique, qui accueillent malades et blessés²¹.

¹⁶*Ibid.*

¹⁷*Ibid.*, p. 353.

¹⁸*Le Petit Parisien*, 7 mars 1917.

¹⁹*Le Matin*, 30 août 1915.

²⁰Il s'agit d'une ville de la péninsule de Gallipoli. François Cochet, *op. cit.*, p. 101.

²¹*Le Matin*, 23 novembre 1915.

Par ailleurs, et comme l'explique cet article, lors de l'envoi des troupes dans les Dardanelles et ensuite en Orient, les autorités françaises n'ont pas pensé la question de l'évacuation des blessés et surtout des malades²² ; il a donc fallu réquisitionner de vieux navires. *Le Petit Parisien*, à la date du 8 août 1916, estime à 12 000 le nombre de soldats, malades ou blessés, rapatriés à Toulon. Mais le rapatriement en France ne garantit pas la survie des soldats, particulièrement en raison des dangers de la traversée. Bien que les navires-hôpitaux soient censés être protégés par la Convention de La Haye de 1907, cette traversée peut s'avérer mortelle : un navire-hôpital de la Croix rouge est torpillé par les Allemands²³, ce qui relance l'intérêt de créer une voie terrestre pour relier la France au front oriental.

5.3 Représenter la mort

Que ce soit en raison de la censure ou d'une certaine pudeur de la part des envoyés spéciaux, la mort est peu représentée dans les reportages. Aucune mention n'est d'ailleurs faite du bilan des pertes dans les journaux. Si les descriptions ne sont pas nombreuses, elles possèdent cependant beaucoup de violence. Les envoyés spéciaux rapportent la proximité des morts avec les soldats qui se battent. En revanche, peu de récits présentent de soldats se faisant tuer. De même, il y a très peu de descriptions des blessures des soldats hospitalisés. L'une des seules que nous avons pu relever met en scène un soldat, qui malgré ses blessures est très positif, avec un moral élevé : « Sa tête est barrée d'un énorme bandage qui lui couvre l'œil droit. L'autre, resté libre, brille d'intelligence ». Ce même soldat raconte au reporter les effets des obus : « Un éclat d'obus me rabote les cuisses, un autre m'attrape l'épaule et un troisième me

²²*Le Petit Parisien*, 8 août 1916.

²³*Le Matin*, 23 mai 2017.

coupe l'œil droit comme un rasoir »²⁴. Ce récit permet de célébrer le courage du soldat d'Orient qui réussit à s'échapper malgré ces blessures.

Lors des débarquements de Sedd Ul Bahr, Albert Londres raconte des scènes très dures de ces soldats tombés servant de rempart aux autres pour se protéger :

Ils recevront de toutes parts des coups de feu sans en tirer un seul. Ils y vont à la baïonnette. Beaucoup meurent dans la seconde où ils pensaient toucher le sol, le courant les chasse à travers le dédale des grands et des petits bateaux. D'autres tombent sur le premier mètre conquis. Ils seront le rempart des camarades.²⁵

Ce sont également des morceaux de corps ennemis qui volent sous les yeux des soldats. Nous pouvons remarquer que les descriptions des morts ennemies sont plus glauques et descriptives :

Au matin, un 75 [un canon d'artillerie] débarque. Il donne à cent mètres dans la chair turque. Les zouaves des batailles d'Arras et de Nieuport en étaient encore à voir ce spectacle. Têtes, bras, jambes, morceaux de poitrines, tout cela jonglait dans l'air en laissant retomber des larmes de sang²⁶.

La proximité avec la mort, par le biais des cadavres présents partout, est également une réalité que doivent subir les soldats du front d'Orient. Dans son étude *Entre deuil et mémoire : la Grande Guerre dans l'histoire culturelle de l'Europe*, Jay Winter utilise un même exemple : il explique la difficulté que représente la proximité des corps en putréfaction de soldats australiens²⁷. Cette problématique n'est pas inhérente

²⁴*Le Matin*, 23 novembre 1915.

²⁵*Le Petit Journal*, 27 mai 1915.

²⁶*Le Petit Journal*, 26 mai 1915.

²⁷Jay Winter, *Entre deuil et mémoire*, op. cit., p. 47.

au front oriental, on la retrouve également sur le front français²⁸ et il apparaît que l'odeur de décomposition joue sur le moral des soldats²⁹.

Entre la dureté du sol et la chaleur, l'enterrement des corps est un long processus : « la chaleur fut si forte que les corps se putréfiaient rapidement, dans une affreuse puanteur »³⁰. Tout d'abord, le débarquement dans les Dardanelles ne permet pas d'enterrer les soldats morts. Les plaines sont rocailleuses, les corps des marins morts en mers repoussés sur les rives. Un envoyé spécial raconte la difficulté de creuser des tombes sur l'île de Mudros : « J'entends son pic, sa pelle, sonner, racler sur la dure pierraille »³¹. Les corps s'accumulent. André Tudesq parle de « matelas de cadavres [alliés] » qui sert de « ponton où les Alliés pénétrèrent dans la péninsule »³². Les soldats installent aussi les campements là où ils peuvent. À Gallipoli, c'est au milieu des ruines et des cimetières : « À droite, à gauche, sur ma tête, des tombes. Les unes, anciennes, datent des Turcs. [...] d'autres, fraîches des nôtres sont surmontés d'une croix »³³. Même à Ténédos, où les Alliés tiennent leur camp, Albert Londres souligne la proximité des morts : « il y a des corps et des croix sur les champs ». *Le Matin* décrit aussi des scènes de soldats alliés directement au contact de corps en décomposition : « À noter que les tranchées turques étaient absolument bordées de cadavres en putréfaction. Nos soldats durent creuser une ligne à trois mètres en arrière afin d'éviter de descendre dans cette pourriture »³⁴. Et la proximité des cadavres ne s'arrête pas aux Dardanelles, d'autres mentions apparaissent durant les

²⁸Rémy Cazals et André Loez, *Dans les tranchées de 14-18*, op. cit., p. 96.

²⁹*Ibid.*

³⁰Jay Winter, *Entre deuil et mémoire*, op. cit., p. 47.

³¹*Le Petit Parisien*, 2 novembre 1915.

³²*Le Journal*, 10 juillet 1915.

³³*Ibid.*

³⁴*Le Matin*, 6 juin 1915.

opérations de Macédoines : « D'innombrables cadavres ennemis restent accrochés à ces escarpements farouches »³⁵.

Nous avons discuté dans notre deuxième chapitre du cas particulier de la représentation des soldats de la Marine comme sujet principal des reportages au début du conflit dans les Balkans. Nous revenons maintenant sur leur cas, puisque la représentation de la mort des marins est tout aussi présente dans les reportages. Ils n'ont pas seulement à se soucier des obus et des canons ennemis, mais aussi des mines dérivantes et d'un ennemi invisible : le sous-marin. Encore une fois, c'est avec des mots forts qu'Albert Londres décrit cette menace : « C'est la menace contre l'invisible, contre l'impondérable, combat sans visée, sans émulation et souvent sans échange, combat dont tous ressentent la présence, mais dont personne, à aucun moment ne parle jamais »³⁶.

Albert Londres est le seul à rendre hommage aux hommes de l'ombre, les soldats travaillant dans les cales du navire dans des conditions de travail épouvantable et en cas d'attaque et de navire abîmé, condamnés à une mort par noyade :

Les rampes ici ne sont pas faites pour s'appuyer à moins que l'on veuille y laisser de sa peau après. Gare aussi à vos poumons si comme le navire, ils ne sont pas cuirassés ; ce n'est plus de l'air, c'est du feu, c'est du feu impur que vous engouffrez. Comment se nomme cet escalier ? Ce doit être la défense aux Enfers.³⁷

Durant le combat, ces soldats se retrouvent barricadés derrière des portes fermées : « Ils sont fermés pendant le combat dans leurs charbons, dans leurs machines, dans

³⁵*Le Journal*, 8 novembre 1915.

³⁶*Le Petit Journal*, 21 août 1915.

³⁷*Ibid.*

l'huile. » Ce sacrifice est d'autant plus marquant qu'il est entièrement consenti et se fait dans un véritable esprit de solidarité : sans eux le navire ne peut avancer. La mort d'un navire et de son équipage est d'autant plus impressionnante pour les observateurs qu'elle est très rapide : « Qu'ont-ils pu sauver ? En trois secondes, tout avait disparu, sauf quatre ou cinq hommes aperçus »³⁸.

Ainsi, nous remarquons que les morts français sont traités avec pudeur, dans une espèce de généralité qui ne permet pas de distinguer les souffrances particulières de chacun d'entre eux ; les corps ne sont pas personnifiés. Nous pouvons supposer que cette pudeur sur la mort française, dont les envoyés spéciaux parlent si peu, sert à éviter la censure et à respecter la morale, mais aussi à préserver les familles des disparus de la violence de ces morts. En revanche, les ennemis morts apparaissent sanglants, de corps démembrés, en état de décomposition avancé.

5.4 Mourir en Orient, du cimetière au deuil

L'un des premiers problèmes qui revient sans cesse dans nos reportages est l'inquiétude partagée par les soldats de mourir loin de leur patrie. Reposer loin de sa terre natale semble être une véritable source de tourments pour les soldats. Les envoyés spéciaux sont très rapidement conscients de ce qu'implique la mort en terre étrangère pour les soldats. Albert Londres souligne dès mai 1915 la dure réalité que cela représente dans les Balkans :

³⁸*Le Petit Journal*, 28 mars 1916.

Ils [les clairons] sonnaient pour les morts qu'on laissait en Asie, pour les morts dont les yeux français ne verront plus jamais les tertres, pour les morts qui étaient tombées en sachant que ce n'était pas pour conquérir ce sol, pour les morts qui étaient morts afin, qu'en face, pendant ce temps, d'autres remportent des victoires.³⁹

De cette citation, plusieurs éléments ressortent. Tout d'abord, l'idée de ces corps qui, après la guerre, resteront en Asie, qui ne reposeront donc pas en France. Ensuite vient l'idée que ces soldats se sacrifient et sont sacrifiés pour que d'autres remportent des victoires. Dans le contexte, Albert Londres suit ici la brigade française pendant l'épisode de la feinte de Koum Kaleh, durant laquelle les soldats français sont engagés dans une opération de diversion afin de permettre aux troupes anglaises de débarquer en d'autres points. Ainsi, ces soldats sont sacrifiés à des objectifs stratégiques, ce qui renforce le *pathos* entourant leur disparition.

Par ailleurs, la notion du sang français coulant pour d'autres terres est présente à plusieurs reprises dans les reportages : « Contentons-nous pour l'instant de regretter et de saluer ceux qui sont tombés là-haut, qui ont mêlé le sang français à la terre serbe »⁴⁰. Car le sacrifice du soldat mort sur une terre qui n'est pas la sienne apparaît dans les journaux comme un sacrifice ultime. Néanmoins, il s'agit d'une peur légitime du soldat. Ils ont peur de mourir en Orient, car cela représente pour eux tomber dans l'oubli :

Être enterré là-haut — son pouce, par-dessus son épaule, désigne la plaine funèbre — en terre étrangère, être oublié plus tard... C'est trop dur ! Vois-tu, je pense ça moi : mourir ici, c'est mourir deux fois...

– Oui, sûrement, reprend le premier... Mais c'est pour la France⁴¹.

³⁹*Le Petit Journal*, 26 mai 1915.

⁴⁰*Le Journal*, 18 décembre 1915.

⁴¹*Le Petit Parisien*, 2 novembre 1915.

Qu'il s'agisse d'une réelle conversation ou d'un produit de l'imagination de Gaston-Ch. Richard, la mise en avant du patriotisme comme explication du sacrifice des soldats rentre dans des stratégies journalistiques de bourrages de crâne. Il est difficile pour nous de déterminer jusqu'où s'étend la fibre patriotique de ces soldats et si ceux-là acceptent ce sacrifice : mourir en terre étrangère et être possiblement oubliés par les leurs et par l'Histoire. En effet, les reportages ne nous permettent pas de pousser plus loin cette réflexion. Les élans de sacrifices et de patriotismes dont ils font part peuvent faire partie de stratégies d'écriture. Néanmoins, dans son étude sur le moral des troupes françaises envoyées dans les Balkans, Patrick Facon explique que dès le début du conflit des Dardanelles, le contrôle postal met en exergue le désespoir des troupes qui ont le sentiment d'être sacrifiées. Plus important encore, les lettres laissent entrevoir l'idée que « personne ne se sacrifie aisément pour aller se faire tuer sur un sol étranger » et qu'il « préférerait être touché en France »⁴². Ainsi, cette question du sang coulé sur une autre patrie que la sienne n'est pas seulement présente dans les journaux, il s'agit d'une véritable inquiétude des soldats en Orient.

De plus, tous les soldats du front d'Orient ne meurent pas lors des combats. La maladie, par exemple, en emporte plus d'un⁴³. C'est également lors des événements aux contacts des populations locales qu'ils risquent leur vie. Cependant, pour les envoyés spéciaux, les soldats français morts, pour une raison ou une autre, sont traités comme étant tombés au champ d'honneur, comme leur compatriote sur-le-champ de bataille. Maizière décrit, par exemple, le traitement réservé aux marins tués lors du guet-apens d'Athènes. Cette absence de différenciation entre les soldats se traduit par un rituel d'enterrement identique :

⁴²Patrick Facon, *op. cit.*, p. 261-262.

⁴³René Migliani, *et al.*, « Histoire de la lutte contre le paludisme dans l'armée française », *op. cit.*, p. 100-103.

Sur deux petites croix blanches, hautes d'à peine trente centimètres, on lit cette seule inscription « Armée navale, 1916 » et c'est tout. La terre jetée à même sur des cercueils de fortune. À peine nivelée, c'est ainsi qu'au front, dans les lignes dont nous venons nous emparer, nous enterrons nos morts, les soirs de bataille.⁴⁴

Savoir où reposent les soldats semble devenir un sujet important des préoccupations de nos envoyés spéciaux. Lorsque l'on saisit les difficultés du rapatriement des corps enterrés sur le front occidental vers une destination choisie par la famille et des débats que la question a engendré dans la sphère publique, nous pouvons supposer que les soldats des Dardanelles et de Macédoine sont bien loin des préoccupations des Français. Pour le général Castelnau, par exemple, « les morts devaient reposer là où ils étaient tombés »⁴⁵.

Nous pensons que l'apparition de ce sujet dans les journaux répond à un véritable besoin des familles de savoir où vont reposer les leurs. Durant les opérations dans les Dardanelles, puis en Macédoine, trois lieux deviennent la dernière demeure des soldats français. Le premier est à Salonique, au camp de Zeitlenlick : « Les soldats au hasard des pas seront français, russes anglais, italiens, serbes, grecs, voir albanais. [...] C'est le champ de repos des nations. Tous ces uniformes que vous aurez rencontrés sur le chemin seront là, couchés chacun dans leur carré »⁴⁶. Le deuxième est sur l'île de Mudros : « Chaque après-midi, on entendait le tambour des zouaves qui précédaient une charrette »⁴⁷. Le troisième se situe à Sedd-Ul-Bahr « chez les Turcs ». Loin d'être un lieu de repos, il est au cœur des opérations dans cette région : « Tant que dura l'aventure, ils restèrent dans la bataille »⁴⁸.

⁴⁴ *Le Petit Parisien*, 7 avril 1917.

⁴⁵ Jay Winter, *Entre Deuil et mémoire*, op. cit., p. 34.

⁴⁶ *Le Petit Journal*, 3 novembre 1917.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

Durant les événements, *Le Journal* commente que le front ne bouge pas et que « seuls les cimetières s'étendent »⁴⁹. Cela témoigne, une fois de plus, des pertes importantes de l'expédition des Dardanelles. Cependant, tous les soldats n'ont pas la chance d'être inhumés dans des espaces consacrés. Les corps des disparus en mer, par exemple, ne peuvent pas tous être récupérés. À propos d'un soldat mort en mer, Albert Londres rapporte le chagrin de la mère de celui-ci à qui « un capitaine de vaisseau était allé [...] porter le souvenir de son fils immergé à l'entrée des Dardanelles »⁵⁰. L'envoyé spécial commente la détresse de cette femme face au « tombeau » de son fils : « Que cette mère ne soit pas tourmentée par l'idée que le corps de son fils n'a pas trouvé la paix. Rien n'y remue ».

Les rites d'enterrements sont observés par les envoyés spéciaux, leur permettant de les comparer avec ceux des autres nations. *Le Journal* narre trois cérémonies d'enterrements sur l'île de Mudros : turc, anglais et français. Un officier turc est le premier à être mis en terre. Sous supervision française, il est enterré avec les honneurs : « soixante prisonniers turcs, soixante soldats français, cinq officiers, sabre aux clairs, dont un délégué de l'état-major, vont lui faire la route ». Les traditions musulmanes et turques sont également respectées : le cadavre, voilé par un « drap d'emballage » est « assis, face au levant, selon le parallèle de la mosquée, la figure tournée vers la Mecque », suivi d'une prière « à la turque » d'une quinzaine de minutes faite par les prisonniers et menée par un « vieillard ».

Beaucoup moins cérémonieux en revanche est l'enterrement anglais, décrit comme « bref, presque mathématique ». Arrivés en voiture et accompagnés d'un « clergyman », deux soldats fossoyeurs s'occupent de descendre le corps d'un sergent

⁴⁹*Le Journal*, 26 août 1915.

⁵⁰*Le Petit Journal*, 25 août 1915.

des fusiliers de Dublin « cousu dans sa couverture de laine grise » : « les morts anglais vont vite. Prières, oraison funèbre et ensevelissement, le tout a duré dix minutes ». L'enterrement français est plus solennel et grave : « huit soldats et un capitaine de la coloniale, décédé dans un accès de fièvre chaude ». Celui-ci est fait en grande pompe : « un piquet de cent hommes, cinquante Sénégalais, cinquante zouaves formaient l'escorte. » Les soldats français sont placés dans des cercueils de bois, « couverts chacun d'un drap tricolore » et la cérémonie est effectuée par un prêtre en tenue d'officier, pendant que le clairon « jetait son triolet poignant ».

Ce sont évidemment des exemples bien choisis par l'envoyé spécial. Il s'agit ici de répondre à un besoin des Français, ce qui permet selon nous d'expliquer la longueur de ce reportage. Lorsqu'André Tudesq écrit ses lignes, il a en tête la douleur des familles, qui, en plus de perdre un proche, n'ont pas la possibilité de leur assurer un enterrement avec les honneurs :

J'écris ses lignes pour ceux et celles qui là-bas en France, dans la détresse de leur cœur et la torpeur de la province, pleurent leurs fils ou leurs maris, tombés au champ d'honneur, en terre d'Orient. Qu'ils se rassurent. La sépulture de nos soldats est ici digne de la France. Nous enterrons nos héros avec les honneurs qui conviennent.⁵¹

Par ailleurs, les soldats ne reposent pas toujours dans des espaces individualisés ; ils peuvent se retrouver à plusieurs dans une même fosse⁵². À Sedd-UI-Bahr, par exemple, il n'y a pas de différence entre les tombes des officiers et des simples soldats : toutes sont identiques, dépourvues du moindre luxe. Elles sont simplement divisées géographiquement, les Sénégalais reposent dans la même zone⁵³. À Mudros,

⁵¹*Le Journal*, 7 août 1915.

⁵²*Le Petit Parisien*, 29 août 1915.

⁵³*Ibid.*

également, pas de distinctions entre les morts : « Elles sont toutes pareilles ces tombes, étroites et longues, avec leur croix à auvent, semblable aux croix des cimetières bretons. Je déchiffre d’humbles noms, armoricains, picards, auvergnats, normands, provinciaux, languedociens, sartenais, sénégalais, algériens, tracés en lettre bleue sur la peinture blanchie »⁵⁴. Il en va de même pour le cimetière militaire de Zeitenlick : « Tous les Alliés sont représentés dans ces lieux de repos »⁵⁵.

Nous avons pu noter les mêmes tendances sur le front oriental et sur le front occidental lorsqu’il s’agit de désigner les morts : les tombes françaises sont marquées d’une croix⁵⁶. Les soldats de l’Armée d’Orient utilisent des débris de munitions pour fabriquer des objets servant à honorer les morts. Ici, les soldats honorent un chef de l’état-major tué en juin 1915 :

Sur le tertre avec des douilles de cuivre de 75, ils ont figuré une croix de la Légion d’honneur ; avec des branches de cèdre et de cyprès, ils ont fait une couronne que cravate un ruban tricolore fabriqué au moyen d’une cravate bleue, d’un lé de toile et d’une bande de drap rouge⁵⁷.

Ces cimetières ne sont pas les demeures exclusives des morts. La relève des morts est un enjeu sur le front oriental, comme sur le front occidental⁵⁸. Comme le précise Marcelle Tinayre, tous les corps ne sont pas rapatriés dans les trois cimetières dont nous venons de parler. Au fur et à mesure des avancées et des reculs, on enterre avec les mouvements du front et, contrairement au front occidental, les montagnes de Macédoine paraissent bien loin pour aller honorer les morts : « En Macédoine, il y a

⁵⁴ *Le Petit Parisien*, 2 novembre 1915.

⁵⁵ *Le Petit Journal*, 17 octobre 1916.

⁵⁶ Guy Flucher, « Modes et lieux d’inhumation, du champ de bataille aux nécropoles nationales » dans *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*, Isabelle Hommer et Emmanuel Pénicaud (sous la dir. de), Rennes, Presse Universitaire de Rennes, 2016, p. 116.

⁵⁷ *Le Petit Parisien*, 29 août 1915.

⁵⁸ Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *op. cit.*, p. 7.

beaucoup de tombes glorieuses qui ne seront pas visitées souvent, parce qu'elles marquent la place d'un combat, parce qu'elles sont dans l'étendue immense loin des routes ou dans les montagnes sauvages »⁵⁹. Mais d'après la correspondante du *Petit Journal*, même si elles ne sont pas honorées, ces sépultures remplissent un rôle de mémoire : « Ainsi, la présence de nos morts perpétuera notre souvenir et continuera l'œuvre de la France ».

L'importance que représente le culte des morts pour les familles des disparus français ressort dans ces reportages. Cela pose particulièrement problème lorsqu'il s'agit des soldats de l'Armée d'Orient, morts à Gallipoli ou en Macédoine, puisque les familles ne pourront vraisemblablement pas venir elles-mêmes se recueillir sur ces tombes⁶⁰. Certainement, pour consoler les proches désolés, les envoyés spéciaux ne manquent pas de les rassurer en expliquant que les cimetières et les tombes sont entretenus et que l'on veille leurs morts d'une manière ou d'une autre. Par ailleurs, il ne faut pas négliger l'importance pour les soldats de la Grande Guerre de reposer dans un cimetière⁶¹.

Certains soldats, dans le cas où ils viendraient à mourir, écrivent au préalable des lettres à remettre à leur famille. Marcelle Tinayre a conscience de la difficulté que cela représente pour les familles : « Mères et veuves qui pleurez là-bas, c'est à vous que j'ai pensé, pendant cette visite, mes sœurs de France, mes sœurs inconnues »⁶². Les envoyés spéciaux tentent alors de rassurer les familles. Ce sont les locaux qui prendront soin des tombes françaises. Pendant son séjour sur Sedd-UI-Bahr, le

⁵⁹*Le Petit Journal*, 17 octobre 1916.

⁶⁰Contrairement à certaines familles françaises, pouvant se rendre une fois dans l'année sur les cimetières du Nord : Jay Winter, *Entre deuil et mémoire*, *op. cit.*, p. 36.

⁶¹Guy Flucher, « Modes et lieux d'inhumation, du champ de bataille aux nécropoles nationales », *op. cit.*, p. 117.

⁶²*Le Petit Journal*, 12 avril 1915.

correspondant du *Petit Parisien* s'enquiert auprès d'un prisonnier turc du culte rendu aux morts ennemis :

Nous honorerons toujours, s'il plaît à Dieu, la dépouille de notre ennemi, loyalement frappé dans un combat loyal. Dis aux frères, aux pères, aux mères de ceux-ci que le véritable Osmanli respecte la dépouille des braves. Allah aime et protège ceux qui sont morts dans la bataille et nous honorons la volonté d'Allah.⁶³

Mais ce sont surtout les femmes qui honorent les morts « car un instinct profond de la femme l'incline vers les tombes, comme vers les berceaux »⁶⁴. Et faute de femmes françaises pour pleurer et honorer les morts, ce sont les femmes de la Croix-Rouge qui se substituent à elles⁶⁵. Dès 1917, alors déjà avant la fin de la guerre, Albert Londres soulève la question de la commémoration des morts après la guerre. Réaliste, il sait que les commémorations nationales ne toucheront probablement pas les soldats de l'Armée d'Orient. Si Salonique semble accessible aux familles : « La mère qui fera plus tard le voyage n'aura pas à chercher pour éclater en sanglots. Son fils n'est plus, mais pas perdu. Les larmes n'ont pu être évitées, du moins sauront-elles où tomber »⁶⁶. En revanche, les morts du détroit des Dardanelles n'ont pas cette chance : « Que les voyageurs leur jettent alors une couronne, ce sera la première que recevront les héros qu'aujourd'hui notre jour des morts ne peut pas toucher »⁶⁷.

⁶³ *Le Petit Parisien*, 29 août 1915.

⁶⁴ *Le Petit Journal*, 17 octobre 1916.

⁶⁵ *Le Petit Parisien*, 2 novembre 1915.

⁶⁶ *Le Petit Journal*, 3 novembre 1917.

⁶⁷ *Ibid.*

5.5 Conclusion

Ce chapitre nous a permis de mettre en exergue les représentations des souffrances particulières des soldats sur le front d'Orient face à la mort, autant qu'elles puissent être véhiculées par la presse. Dans les sujets qu'elles abordent, ces représentations ne sont pas différentes des préoccupations que l'on retrouve sur le front occidental, mais elles soulignent des enjeux propres au front des Balkans. Notre objectif était de mettre en relief certaines problématiques particulières du front d'Orient lorsqu'il s'agit de l'enterrement des corps, du deuil et de leurs commémorations. Il ne faut pas non plus oublier le rôle de la presse dans la transmission de ces représentations. Les envoyés spéciaux écrivent pour le front arrière civil français, ce qui explique la récurrence des thématiques de la mort, de l'inhumation, etc.

La présentation du sacrifice et de la mort du soldat selon des traits héroïques fait partie à part entière de la rhétorique de la présentation de la guerre dans les reportages avant la guerre, ce que les correspondants de guerre continuent à propager durant le conflit. Pour les envoyés spéciaux, mettre en avant les souffrances, les douleurs et la mort des soldats sur le front oriental permet de justifier la présence des soldats dans les Balkans. Les combattants du front français se sont souvent plaints que la presse, coupable de « bourrage de crâne », ne présentait pas la réalité de leurs conditions de vie et de leurs souffrances⁶⁸. Nous pouvons constater que par leur présence dans les Balkans et leur accès relatif au front les envoyés spéciaux, bien que présentant une vision aseptisée de la violence du conflit, tentent tout de même d'en apporter une certaine représentation.

⁶⁸Rémy Cazals et André Loez, *Dans les tranchées de 14-18*, op. cit., p. 208.

Nous avons déjà détaillé dans les précédents chapitres les difficiles conditions de vie des soldats dans les Balkans : les saisons d'un extrême à un autre, l'attente, la disparition du rêve oriental face à la dure réalité, les rumeurs et le dénigrement provenant de France, à tout cela s'ajoute également les maladies. Tout aussi fatale que la mitraille, elles indisposent des centaines de soldats, en tuent d'autres. Nous nous posons alors la question de savoir ce que représente la valeur d'une mort de maladie dans le cadre de la Grande Guerre, alors que certains meurent au champ d'honneur.

Paradoxalement, les seules descriptions que nous disposons de corps sans vie sont celles des soldats ayant participé aux combats, sur terre ou sur mer. Celles-ci sont cependant particulièrement sobres, préférant célébrer ses morts dans leurs actions héroïques pour la France, ce qui fait entièrement partie de la rhétorique présente dans l'écriture des reportages de guerre déjà bien avant la guerre⁶⁹.

C'est surtout la question de la mort et du sacrifice des soldats telle que représentée par la presse qui nous a ici intéressés. Car ces soldats français envoyés en terre inconnue sont bien conscients de la difficulté du sacrifice qui leur est demandé. Ils doivent mourir dans un pays qui n'est pas le leur. Cette notion de verser son sang à une terre qui n'est pas la sienne revient à de nombreuses reprises dans nos reportages. Francine Saint-Ramond-Roussane a mis en avant qu'il s'agissait ici d'une différence entre les soldats du front français et du front des Balkans : en Orient, les soldats français ne sont concernés ni par la défense de la terre nationale ni par la victoire sur d'autres peuples⁷⁰. Or, il semble que ces deux conditions sont sur le front occidental deux des facteurs pouvant expliquer (à un certain point) comment et pourquoi les

⁶⁹Dominique Kalifa, « Faits divers en guerre (1870-1914) », *op. cit.*, p. 97.

⁷⁰Francine Saint-Ramond-Roussane, *La campagne d'Orient 1915-1918*, *op. cit.*, p. 495.

soldats français ont tenu durant le conflit⁷¹. Il serait intéressant de prendre en compte les particularités du front oriental dans l'expérience des combattants et dans leur ténacité face à la guerre, ce que l'étude de la presse ne nous permet que d'entrevoir au travers de la représentation symbolique de la guerre.

D'après la presse, la mort en terre inconnue est une réelle peur chez les soldats. Elle apparaît d'ailleurs être couplée chez les combattants avec la peur d'être oublié et de ne pas se voir honorer pour le sacrifice donné. Nous supposons que la réputation du front d'Orient joue ici un rôle important et que les envoyés spéciaux ont discerné le problème que cela pose dans la célébration de la mémoire de ces soldats après la guerre. À cela s'ajoute également la notion concrète de la distance géographique qui ne permet pas aux familles de faire la traversée pour aller honorer les morts ou de récupérer les corps, qui est un geste important dans le début du deuil pour les proches⁷². Ce qui explique d'ailleurs les nombreuses descriptions des rites d'inhumations et de la création et de l'entretien des cimetières. Celles-ci sont directement dirigées vers les familles des disparus et des morts.

Somme toute, les envoyés spéciaux tentent ici de faire prendre conscience à l'opinion française du sacrifice des soldats de l'armée d'Orient et de ce que représente la mort sur une terre étrangère. Conscients du problème que cela pose pour la célébration de la mémoire de ces soldats, nous avons le sentiment qu'ils cherchent à rassurer les familles. Ils sont d'ailleurs particulièrement lucides sur le fait que les soldats de

⁷¹Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, « Violence et consentement : la « culture de guerre » du premier conflit mondiale », dans *Pour une histoire culturelle*, Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (sous la dir. de), Paris, Seuil, 1997, p. 266.

⁷²Stéphane Audoin-Rouzeau, « Qu'est-ce qu'un deuil de guerre ? », *Revue historique des armées* [En ligne], vol. 259, 2010, p. 3. Mis en ligne le 6 mai 2010, consulté le 20 août 2017, <http://rha.revues.org/6973>

l'armée d'Orient seront les grands oubliés des célébrations mémorielles de l'après-guerre.

Néanmoins, nous pouvons douter de la qualité de la réception des représentations de la mort des soldats de l'armée d'Orient par l'opinion française, ainsi que de la perception de la valeur de leur sacrifice, particulièrement lorsque l'on connaît la réputation dont jouit le front d'Orient dans la métropole.

CONCLUSION

Les reportages des envoyés spéciaux disparaissent des publications lorsque la Bulgarie demande la signature de l'armistice le 29 septembre 1918. Les Français sont informés des capitulations de l'Autriche-Hongrie et de l'Empire ottoman par les dépêches militaires. Tous les yeux et la presse sont concentrés sur les opérations militaires du front occidental. L'Armée d'Orient est démantelée en décembre 1918¹.

Dans ce mémoire, nous nous sommes intéressés aux représentations de la guerre sur le front d'Orient dans les reportages des envoyés spéciaux de quatre quotidiens français. Particulièrement, afin de comprendre quelles représentations la Presse, qui est alors l'un des seuls liens entre les Français et l'armée d'Orient, faisait véhiculer en France sur cette guerre. Les reportages des envoyés spéciaux ont indéniablement participé à la création de cette réputation parce qu'ils véhiculent des images d'une guerre moins violente et moins dangereuse. Il semble cependant qu'il ne s'agisse pas d'une volonté délibérée des journalistes, puisque tout au long du conflit, ils insistent sur les souffrances et les sacrifices des soldats français.

Les opérations militaires alliées dans les Balkans sont une suite d'échecs qui se terminent par une offensive victorieuse. Les difficultés s'enchaînent et les envoyés spéciaux ne peuvent que dépendre l'image d'un conflit inefficace et inutile. À cela s'ajoutent les nombreuses plaintes des correspondants de guerre sur le manque de moyens, en hommes et en matériels, que subit l'opération. Les conditions météorologiques, les longues périodes d'attentes où rien ne se passe, les échecs militaires laissent paraître le front des Balkans comme un front secondaire. Le traitement de l'information par les correspondants joue ici un rôle important. Entre

¹ Max Schiavon, *Le Front d'Orient*, op. cit., p. 366.

censure, propagande, déformation et désinformation de l'information, il est difficile de se faire une image proche de la réalité des événements, ce qui peut porter à confusion concernant leur déroulement. De même, les stratégies de publications de la presse parisienne avaient tendance à reléguer les reportages du front d'Orient en second plan, lorsque des événements de plus grande envergure se présentent.

Ce mémoire met également en exergue la surreprésentation des discours colonialistes dans les représentations du front d'Orient, contribuant à faire paraître celui-ci pour une expédition coloniale. La surreprésentation du discours et du lexique coloniale dans les reportages participe à faire du front d'Orient une expédition coloniale. La réputation de l'armée d'Orient en France est également dommageable du fait que les Français la considèrent comme un lieu de refuge de bons à rien et de voleurs. Le soldat de l'armée d'Orient est présenté comme un voyageur et le front d'Orient comme un lieu de vacances. Les représentations de la vie quotidienne, couplées à la manipulation de l'information, font de Salonique un lieu de plaisir et de détente.

Se pose aussi le problème de la représentation de l'ennemi, qui apparaît alors comme un soldat de second rang dont la présence ne cristallise pas de haine. Les représentations de ces opposants véhiculées par la presse française sont teintées des discours colonialistes et de supériorité française. Ces images, à l'inverse de celles du soldat allemand, sont bien loin d'être haineuses. Elles sont remplies de remarques à caractère colonialiste, de curiosités ou de dédains face à des soldats considérés comme inférieurs aux soldats français. Ainsi, cette étude permet d'apporter un nouvel éclairage sur la pluralité des représentations de l'ennemi durant la Première Guerre mondiale.

En dépit de ces limites, ce mémoire contribue à la fois à l'historiographie de la Première Guerre mondiale et à l'historiographie de la presse. La presse a longuement été étudiée par les historiens des médias et de la Première Guerre mondiale, bien souvent sous l'angle des relations entre presses, journalistes et armée, par exemple, comment ces premiers ont vécu et fait face aux défis qu'impose un conflit total. Les historiens se sont intéressés aux tentatives d'orientations et de contrôles des médias par les gouvernements et les états-majors, à la presse comme institution, ou bien encore, aux journalistes.

En mettant l'accent sur le front oriental, nous continuons les travaux de Christian Delporte² et de Marc Martin³ sur les grands reporters en comblant le vide posé par les opérations des Balkans. Néanmoins, l'étude des reportages et de la presse dans le cadre du front d'Orient ne nous permet d'apporter que peu d'éléments nouveaux sur les conditions exactes de vie des envoyés spéciaux dans les Balkans. Nous ne pouvons que souligner ce que la presse, la censure et la propagande nous laissent percevoir. Tout comme sur le front occidental, la mort et la souffrance ne peuvent être décrites en mots crus, censure oblige. En revanche, là où le traitement journalistique diffère sur le front d'Orient est dans l'accès qu'ont les envoyés spéciaux aux combats et dans les représentations de l'ennemi. Pour écrire, ils peuvent se promener de villages en villes, s'approcher au plus près des combats (avec l'accord des états-majors), se retrouver aux milieux de populations pouvant leur être hostiles. Leur liberté de mouvement est bien plus grande que celle que connaissent les journalistes en France. C'est grâce à cela que ces articles nous permettent de comprendre cet autre front.

²Christian Delporte, *Les Journalistes en France (1880-1950). Naissance et construction d'une profession*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, 449 p.

³Marc Martin, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Éditions Audibert, 2005, 400 p.

Néanmoins, cette étude nous a permis de souligner que les problématiques que Christian Delporte⁴ imputait aux envoyés spéciaux sur le front occidental sont également vraies pour le front oriental. Les correspondants de guerre dans les Balkans sont tout autant soumis qu'en France à la dualité entre le rôle de journaliste et le rôle d'agent de propagande, malgré les libertés que le front oriental semble leur laisser. Ainsi, nous avons souligné que les pratiques journalistiques des envoyés spéciaux ne peuvent échapper à la réalité du front occidental. Bien que le départ vers les Balkans soit présenté comme une nouvelle liberté pour eux, les journalistes sont limités par la réalité de la guerre (censure, propagande, etc...), mais aussi par un carcan de représentations culturelles dont ils ne peuvent se défaire. Ainsi, loin de présenter une nouvelle guerre accessible, ils se servent de tout un arsenal de références connues et maîtrisées et cela peut aller jusqu'à desservir leur rôle et leur propos dans les Balkans.

Étudier la question de la mort dans du soldat français dans les Balkans nous permet d'apporter un nouvel angle à l'étude des souffrances et du deuil dans la Grande Guerre. Par exemple, les reportages soulèvent la question du sacrifice particulier des combattants français partis mourir pour la France dans une région lointaine. Les ouvrages d'Annette Becker⁵ et de Jay M. Winter⁶ se concentrent essentiellement sur les expériences des soldats du front occidental. C'est particulièrement par la question de la mort du soldat français sur un sol étranger que nous avons souhaité contribuer à l'historiographie de la Grande Guerre, car cela amène de nouvelles problématiques dans le traitement du deuil et de la représentation de la mort. Grâce à l'analyse de la presse, nous avons pu entrevoir les rites et les coutumes mortuaires des armées dans

⁴Christian Delporte, « Journalistes et correspondants de guerre », dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Perrin, 2012, p. 249-266.

⁵Annette Becker, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 141 p.

⁶Jay Winter, *Entre deuil et mémoire, op.cit.*, 309 p.

les Balkans. Car au-delà du cas français, les journalistes se retrouvent aussi confrontés aux morts et aux enterrements ennemis différents de ceux qu'ils connaissent, en raison du caractère religieux et culturel. Cela nous a aussi permis de saisir l'importance de la question de la commémoration et du souvenir déjà présente dans l'esprit des soldats puisque le culte des morts est très imprégné dans la culture française. Le front d'Orient dépeint alors une nouvelle dimension de ce culte, notamment en raison de la distance et de ce que représente une mort en sol étranger.

Nous avons pris comme cadre de travail l'historiographie culturelle de la Grande Guerre et les assises données par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker⁷ du concept de « culture de guerre » et précisé par Antoine Prost et Jay M. Winter⁸. Cela dans le but d'appréhender les compréhensions du conflit et de nous permettre d'approfondir le concept. Par l'étude du front d'Orient, nous pouvons expliciter les « cultures de guerre » comme une réalité plurielle adaptée à différents temps du conflit et à différentes localisations. C'est la confrontation entre la représentation de la guerre dans les Balkans à travers le prisme de références culturelles françaises que cette image négative se forme dans l'opinion française. Nous avons alors pu mettre en exergue, grâce aux particularités géographiques, culturelles et religieuses des Balkans, que la puissance des préconceptions idéologiques françaises, comme les notions de colonialisme et d'orientalisme, sont venues teintées les discours de guerre concernant le front d'Orient.

Cependant, ce mémoire ne permet qu'une compréhension partielle des représentations du front d'Orient, selon les journaux d'information et de la réception de ces représentations par l'opinion française. Afin d'approfondir le sujet, il serait

⁷Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker. *14-18 Retrouver la guerre*, op. cit., 398 p.

⁸Antoine Prost et Jay M. Winter, op. cit., 304 p.

intéressant de combiner les représentations du front d'Orient issues de la presse d'information, illustrée et d'opinion, ainsi que d'étudier en détail la réception de celles-ci par l'étude de l'opinion publique. Par ailleurs, nous nous sommes placés dans une perspective d'études portées sur le cas français. Ainsi, il serait également intéressant de comparer les résultats trouvés dans ce mémoire à des études de la presse britannique et de la participation de la Grande-Bretagne aux opérations des Balkans. De même, il pourrait être pertinent de comparer le traitement journalistique de la guerre sur le front d'Orient à celui des fronts de l'Est ou du Proche-Orient. Cela pourrait alors permettre de mettre en exergue une manière de traiter les opérations militaires hors de France par les journaux français. Se pencher sur cette question d'un point de vue britannique apporterait selon nous beaucoup à cette question également.

BIBLIOGRAPHIE

1.1 Sources

Le Journal, années consultées 1914-1918, récupéré de :
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34473289x/date>.

Le Matin, années consultées 1914-1918, récupéré de :
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb328123058/date>.

Le Petit Parisien, années consultées 1914-1918, récupéré de :
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34419111x/date>.

Le Petit Journal, années consultées 1914-1918, récupéré de :
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32895690j/date>.

1.2 Ouvrages

ALARY, Éric, *La Grande Guerre des civils, 1914-1919*, Paris, Perrin, 2013, 464p.

ALBERT, Pierre, *La presse, 12e éd.*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, 126p.

AMAURY, Francine, *Histoire du plus grand quotidien de la IIIe République. Le Petit Parisien (1876-1944)*, Paris, Presses universitaires de France, 1972, 1352p.

ASSOULINE, Pierre, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter (1884-1932)*, Paris, Balland, 1989, 504p.

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *14-18, les combattants des tranchées : à travers leurs journaux*, Paris, A. Colin, 1986, 223p.

- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *La Guerre des enfants : 1914-1918 : essai d'histoire culturelle*, Paris, Colin, 1993, 187p.
- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et Annette BECKER, *14-18 Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2003, 398p.
- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et Jean-Jacques BECKER (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Perrin, 760p.
- BECKER, Annette, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 141p.
- BECKER, Jean-Jacques (dir.), *Histoire culturelle de la grande guerre*, Paris, Armand Colin, 2005, 270p.
- BECKER, Jean-Jacques, *Les Français dans la grande guerre*, Paris, Robert Laffont, 1980, 317p.
- BOUCHARENC, Myriam et Joëlle DELUCHE (dir.), *Littérature et reportage : colloque international de Limoges (26-28 avril 2000)*, Limoges, Pulim, 367p.
- CAZALS, Rémy et André LOEZ, *Dans les tranchées de 14-18*, Pau, Éditions Cairns, 2008, 297p.
- CHOMSKY, Noam, *Propaganda : Propagande, médias et démocratie*, Paris, Danger public, 2002, 210p.
- COUTEAU-BEGARIE, Hervé (dir.), *Les Médias et la guerre*, Paris, Institut de stratégie comparée, Economica, 2005, 1032p.
- DELAGE, Edmond, *La tragédie des Dardanelles*, Paris, B. Grasset, 1931, 272p.
- DELPORTE, Christian, *Les Journalistes en France (1880-1950). Naissance et construction d'une profession*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, 449p.

- DRIENCOURT, Jacques, *La propagande nouvelle force politique*, Paris, A. Colin, 1950, 282p.
- DUCASSE, André, *Balkans 14-18 ou le chaudron du diable*, Paris, R. Laffont, 1964, 262p.
- DUROSELLE, Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918*, Paris, Perrin, 1994, 515p.
- ELLUL, Jacques, *Histoire de la propagande*, Paris, Presses universitaires de France, 1967, 127p.
- FAUQUE, Vincent, *La dissolution d'un monde : la Grande Guerre et l'instauration de la modernité culturelle en Occident*, Sainte-Foy, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, 219p.
- FREMEAUX, Jacques, *La Question d'Orient*, Paris, Fayard, 2014, 614p.
- HARDIER, Thierry et Jean-François JAGIELSKY, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Paris, Imago, 2001, 375p.
- HOMMER, Isabelle et Emmanuel PENICAUT (dir.), *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 280p.
- HORNE, John et Alain KRAMER, *1914. Les atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, Paris, Éditions Tallendier, 2001, 674p.
- JONES, Heather, Jennifer O'BRIEN et Christoph SCHMIDT-SUPPRIAN (dir.), *Untold Wars : New Perspectives in First World War Studies*, Boston, Brill, 2008, 449p.
- MARTIN, Marc, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Éditions Audibert, 2005, 400p.
- MAURIN, Jean-Louis, *Combattre et informer. L'armée française et les médias pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, Edition Codex, 2009, 138p.

- McEWEN, Yvonne et Fiona A. FISKEN, *War, Journalism and History: War Correspondents in the Two World Wars*, Oxford, Peter Lang, 2012, 215p.
- MIQUEL, Pierre, *Les Poilus d'Orient*, Paris, Fayard, 1998, 349p.
- MOSSE, George L., *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette littératures, 1999, 291p.
- PERREUX, Gabriel, *La vie quotidienne des civils en France pendant la Grande guerre*, Paris, Hachette, 1966, 351p.
- PIGNOT, Manon, *Allons enfants de la patrie : génération Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2012, 437p.
- POIRRIER, Philippe, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2004, 435p.
- POIRRIER, Philippe (dir.), *La Grande Guerre : une histoire culturelle*, Dijon, Éd. Universitaires de Dijon, 2015, 300p.
- PORTE, Rémy, *Chronologie commentée de la Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2011, 684p.
- PRÉVOST, Marcel (dir.), *Sous le brassard vert, douze journalistes dans la Grande Guerre*, Arléa, Paris, 2016, 288p.
- PROST, Antoine et Jay M. WINTER, *Penser la Grande guerre : un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, 304p.
- RIGOUX, Pierre, *Les Dardanelles, 1915 : une stratégie en échec*, Paris, Economica, 2013, 175p.
- RIOUX, Jean-Pierre et Jean-François SIRINELLI, *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, 455p.
- ROUSSEAU, Frédéric (dir.), *Guerres, paix et sociétés, 1911-1946*, Neuilly, Ed. Atlande, 2004, 735p.

ROUSSEAU, Frédéric, *La guerre censurée : une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, 416p.

SAID, Edward W., *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005, 430p.

SARRAIL, M. Général, *Mon commandement en Orient (1916-1918)*, Paris, E. Flammarion, 1920, 424p.

SCHIAVON, Max, *Le front d'Orient : du désastre des Dardanelles à la victoire finale, 1915-1918*, Paris, Tallandier, 2014, 384p.

SMITH, Leonard V., Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *France and the Great War, 1914-1918*, Cambridge, University Press, 2003, 222p.

THEBAUD, Françoise, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Éd. Payot & Rivage, 2013, 480p.

WINTER, Jay M., *Entre deuil et mémoire : la Grande Guerre dans l'histoire culturelle de l'Europe*, Paris, Armand Collin, 2008, 309p.

WINTER, Jay M., (dir.), *La Première Guerre mondiale : Combats*, Paris, Fayard, 2014, 816p.

WINTER, Jay M., (dir.), *La Première Guerre mondiale : États*, Paris, Fayard, 2014, 850p.

WINTER, Jay M., (dir.), *La Première Guerre mondiale : Sociétés*, Paris, Fayard, 2014, 912p.

1.3 Thèses

FACON, Patrick, *Soldats français de l'Armée d'Orient, recherches sur le moral et approches des mentalités*, thèse de doctorat (Histoire), Université de Paris X-Nanterre, 1978.

FORCADE, Olivier, *La censure politique en France pendant la grande guerre*, thèse de doctorat (Histoire), Université de Paris X - Nanterre, 1999.

LEMONIDOU, Elli, *La Grèce vue de France pendant la première guerre mondiale, entre censure et propagandes*, thèse de doctorat (Histoire), Université Paris IV-Sorbonne, 2007.

SAINT-RAMOND-ROUSSANE, Françoise, *La campagne d'Orient 1915-1918. Dardanelles-Macédoine d'après les témoignages des combattants, des premiers départs vers les Dardanelles fin février 1915 à l'armistice bulgare du 29 septembre 1918*, thèse de doctorat (Histoire), Université Paris IV-Sorbonne, 1997.

1.4 Articles

D'ANDURAIN, Julie, « Le général Gouraud, chef du corps expéditionnaire des Dardanelles en 1915 », *Revue historique des armées*, 258, 2010, p. 46–56.

ARON, Paul, « Entre journalisme et littérature, l'institution du reportage », *CONTEXTES, Revue de sociologie de la littérature*, 11, 2012, récupéré de <http://contextes.revues.org/5355> (24 octobre 2014).

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, « Qu'est-ce qu'un deuil de guerre ? », *Revue historique des armées [En ligne]*, 259, 2010, récupéré de <http://rha.revues.org/6973> (20 juillet 2017).

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, « Les tranchées » dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Perrin, 2012, p. 319-327.

- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et Annette BECKER, « Vers une histoire culturelle de la première guerre mondiale », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, vol. 41, n°1, janvier-mars 1994, p. 5-8.
- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et Annette BECKER, « Violence et consentement : la « culture de guerre » du premier conflit mondiale », dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p. 251-271.
- BEAUPRE, Nicolas, « Barbarie(s) en représentations : le cas français (1914-1918) », *Histoire@Politique*, vol. 26, n° 2, 2015, p. 17-29.
- BECKER, Annette, « Racisme, barbarie, civilisation : les enjeux de la Grande Guerre », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 61, n°1, 2000, p. 159-169.
- BECKER, Jean-Jacques, « La guerre dans les Balkans (1912-1919) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 71, n°1, 2003, p. 4-16.
- BETTE, Peggy, « Women's Mobilization for War (France) », dans Ute Daniel, *et. al.*, (dir.), *1914-1918 - online. International Encyclopedia of the First World War*, 2014,
Récupéré de : http://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/womens_mobilization_for_war_france
- BEURIER, Joëlle, « La Grande Guerre, matrice des médias modernes », *Le Temps des médias*, vol.4, n°1, 2005, p. 162-175.
- CAZALS, Rémy, « 1914-1918 : oser penser, oser écrire », *Genèses*, vol. 1, n°46, 2002, p. 26-43.
- CHARTIER, Roger, « Le monde comme représentation », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 44, n° 6, 1989, p. 1505-1520.
- CHARON, Jean-Marie, « L'éthique des journalistes au XXe siècle », *Le Temps des médias*, n°1, 2003, p. 200-210.
- COCHET, François, « L'armée d'Orient, des expériences combattantes loin de Verdun », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 81, n°1, 2010, p. 91-103.

- COSSON, Olivier, « Une pensée coloniale à l'œuvre ? Les officiers coloniaux dans la crise de la modernité militaire des années 1900 », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 27, 2009, p. 117-132.
- COSSON, Olivier, « Violence et guerre moderne dans les Balkans à l'aube du XXe siècle », *Revue d'Histoire de la Shoah*, vol. 189, n° 2, 2008, p. 57-74.
- COURMONT, Juliette, « Odeurs et représentation de l'Autre pendant la Première Guerre mondiale », *Émulations: revue des jeunes chercheurs en sciences sociales*, n° 12, printemps 2013, p. 23-34.
- DELPORTE, Christian, « Journalistes et correspondants de guerre », dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Perrin, 2012, p. 717-730.
- DEMM, Eberhard, « Propaganda and Caricature in the First World War », *Journal of Contemporary History*, vol. 1, n° 28, 1993, p. 163-192.
- DEMM, Eberhard, « Censorship », dans Ute Daniel, *et. al.*, (dir). *1914-1918 - Online. International Encyclopedia of the First World War*, 2015, <http://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/censorship>.
- DORNEL, Laurent, « Les usages du racialisme. Le cas de la main-d'œuvre coloniale en France pendant la Première Guerre mondiale », *Genèses*, vol. 20, n°1, 1995, p. 48-72.
- DOWNS, Laura L., « What did you do during the Great War, Mummy? L'histoire du genre, l'histoire de la culture et l'histoire des femmes pendant la Grande Guerre », dans Jean-Jacques Becker (dir.), *Histoire culturelle de la Grande guerre*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 183-203.
- DOWNS, Laura L., « Le travail » dans Jay M. Winter, *La Première Guerre mondiale. Volume Trois : Sociétés*, Paris, Fayard, 2013, p. 95-118.
- DURAND, Pascal, « La « culture médiatique » au XIXème siècle. Essai de définition-périodisation », *Quaderni*, n° 39, 1999, p. 29-40.

- FLUCHER, Guy, « Modes et lieux d'inhumation, du champ de bataille aux nécropoles nationales », dans Isabelle Hommer et Emmanuel Pénicaut (dir.), *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*, Rennes, Presse Universitaire de Rennes, 2016, p. 113-128.
- FORCADE, Olivier, « Censure, secret et opinion en France de 1914 à 1919 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 58, n°1, 2000, p. 45-53.
- FORCADE, Olivier, « Voir et dire la guerre à l'heure de la censure (France, 1914-1918) », *Le Temps des médias*, vol.4, n°1, 2005, p. 50-62.
- FORCADE, Olivier, « Information, censure et propagande », dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Perrin, 2012, p. 583-601.
- GEROMINI, Martine, « L'Orient, géographie imaginaire : les écrivains français et les villes de désir », *Téoros*, vol. 25, n°2, 2006, p.13-18.
- GILLES, Benjamin, « Lire en guerre. La lecture de la presse chez les combattants français entre 1914 et 1918 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 3, n° 247, 2012, p. 7-21.
- GINZBURG, Carlo, « Représentation : le mot, l'idée, la chose », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 46, n°6, 1991, p. 1219-1234.
- GOUJAT, Fanny, « Édouard Helsey de Salonique à Jérusalem », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, vol. 37, n°1, 2013, p. 97-107.
- GRAYZEL, S, R. « Women's Mobilization for War », dans Ute Daniel, *et. al.*, (dir.), *1914-1918 - Online. International Encyclopedia of the First World War*, 2014, récupéré de http://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/womens_mobilization_for_war.
- GUILLOT, Hélène, « La section photographique de l'armée et la Grande Guerre », *Revue historique des armées*, vol. 258, n°1, 2010, p. 110-117.
- GUILLOT, Hélène, « Le métier de photographe militaire pendant la Grande Guerre », *Revue historique des armées*, vol. 265, n°1, 2011 p. 87-102.

- GUILLOT, Hélène, « L'image officielle du soldat allemand pendant la Grande Guerre », *Revue historique des armées*, vol. 269, n°1, 2012, p. 36-45.
- HORNE, John, « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 60e année, vol. 5, n°1, 2005, p. 903-919.
- HORNE, John, « Le soldat et la mort dans la Grande Guerre : un bilan historiographique », dans Isabelle Hommer et Emmanuel Pénicaut (dir.), *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016, p. 13-26.
- HOWARD, Michael, « The First World War reconsiders », dans Mary R. Habeck, Geoffrey Parker et Jay M. Winter (dir.), *The Great Wars and the 20th century*, Yale, University Press, 2000, p. 13-29.
- JEANNENEY, Jean-Noël, « L'opinion publique en France pendant la Première Guerre mondiale », *Publications de l'École Française de Rome*, vol.54, n°2, 1984, p. 209-227.
- JULIEN, Elise, « À propos de l'historiographie française de la première guerre mondiale », *Labyrinthe*, vol. 18, n°1, 2004, p. 53-68.
- KALIFA, Dominique, « Faits divers en guerre (1870-1914) », *Romantisme*, vol. 27, n° 97, 2007, p. 89-102.
- KALIFA, Dominique et Alain VAILLANT, « Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle », *Le Temps des médias*, vol. 2, n°1, 2004, p. 197-214.
- KRUMEICH, Gerd, « La place de la guerre de 1914-1918 dans l'histoire culturelle de l'Allemagne », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 41, n° 1, 1994, p. 9-17.
- LAURENS, Henry, « L'orientalisme français : un parcours historique », dans Youssef Courbage et Manfred Kropp (dir.), *Penser l'Orient : Traditions et actualité des orientalismes français et allemand*, Beyrouth, Liban, Presses de l'Ifpo, 2004. <http://books.openedition.org/ifpo/175>.

- LEMONIDOU, Elli, « Entre information et propagande : la Grèce dans la presse britannique et française pendant la Première Guerre mondiale », *Revue LISA/LISA e-journal. Littératures, Histoire des Idées, Images, Sociétés du Monde Anglophone – Literature, History of Ideas, Images and Societies of the English-speaking World*, vol. 4, n°3, 2006, p. 17-28, récupéré de <http://journals.openedition.org/lisa/1982>.
- LEMONIDOU, Elli, « La Grèce à la Une pendant la Grande Guerre », *Cahiers balkaniques*, vol. 41, n°1, p. 179-198.
- LE NAOUR, Jean-Yves, « Le champ de bataille des historiens », *La Vie des idées*, récupéré de : <http://www.laviedesidees.fr/Le-champ-de-bataille-des.html>. (novembre 2008)
- LONDRES, Albert, « L'enfer des Dardanelles » dans Marcel Prévost (dir.), *Sous le brassard vert, douze journalistes dans la Grande Guerre*, Arléa, Paris, 2016, p. 195-207.
- MARTIN, Marc, « Le voyage du grand reporter, de la fin du XIXe siècle aux années 1930 », *Le Temps des médias*, vol. 8, n° 1, 2007, p. 118-129.
- MARTIN, Marc, « Le grand reportage et l'information internationale dans la presse française (fin du XIXe siècle-1939) », *Le Temps des médias*, vol. 20, n°1, 2013, p. 139-151.
- MARTY, Cédric, « Un point de fuite dans le réel ? Les représentations de combats dans les journaux illustrés (1914-1918) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol.3, n° 91, Novembre 2011, p. 62-66.
- MARQUIS, Alice Goldfarb, « Words as Weapons: Propaganda in Britain and Germany during the First World War », *Journal of Contemporary History*, vol. 13, n°3, 1978, p. 467-498.
- MIGLIANI René, Jean-Baptiste MEYNARD, Jean-Marie MILLELIRI, *et. al.*, « Histoire de la lutte contre le paludisme dans l'armée française : de l'Algérie à l'Armée d'Orient pendant la Première Guerre mondiale », *Médecine et santé tropicale*, vol. 24, n°1, 2014, p. 349-361.
- NAVET-BOURON, Françoise, « Censure et dessin de presse en France pendant la Grande Guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 197, n°1, 2000, p. 7-20.

- PAVLOVIČ, Vojislav, « La mémoire et l'identité nationale : la mémoire de la grande guerre en Serbie », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 4, n°228, 2007, p. 51-60.
- PICARD, Emmanuelle, « A propos d'une notion récente : la culture de guerre », dans Frédéric Rousseau (dir.), *Guerres, paix et sociétés, 1911-1946*, Paris, Ed. Atlande, 2004, p. 667-674.
- PIGNOT, M. (n.d.). « Children and Childhood (France) », dans Ute Daniel, *et. al.*, (dir.), *1914-1918 - Online. International Encyclopedia of the First World War*, récupéré de : http://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/children_and_childhood_france.
- PORTE, Rémy, « Comment faire plier un neutre ? L'action politique et militaire de la France en Grèce (1915-1917) », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 81, 2010, p. 45-62.
- PRIOR, Robin, « La guerre contre l'empire ottoman », dans Jay M. WINTER (dir.), *La Première Guerre mondiale, Volume Un : Combats*, Paris, Fayard, 2014, p. 319-346.
- PROCHASSON, Christophe, « Sur les atrocités allemandes : la guerre comme représentation », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 58, n°4, 2003, p. 879-894.
- PROST, Antoine, « Les représentations de la guerre dans la culture française de l'entre-deux-guerres », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 41, n°1, 1994, p. 23-31.
- PROST, Antoine, « Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 81, n°1, 2004, p. 5-20.
- PURSEIGLE, Pierre, « Écrire l'histoire du Déluge. Histoire et expérience britanniques de la Grande Guerre », *Histoire@Politique*, vol. 22, n°1, p. 85-104.
- QUINN, Tom, « Dipping the pen into the wound : Albert Londres – French war correspondent », dans Y. T, McEwen et F A, Fiskén. (dir.), *War, Journalism and History War Correspondents in the Two World Wars*, Oxford, Peter Lang, 2012, p. 49-72.
- ROUSSEAU, Frédéric, « Entre découverte de l'altérité et définition de soi. L'« Orient méditerranéen » de soldats français de la Grande Guerre (1915-1918) », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 81, 2010, p. 105-120.

- SAINT-RAMOND-ROUSSANNE, Francine, « La désinformation dans une guerre lointaine. Considérations sur les campagnes des Dardanelles et de Macédoine 1915-1918 », dans Hervé Couteau-Bégarie (dir.), *Les Médias et la guerre*, Paris, Institut de stratégie comparée, Economica, 2005, p. 446-454.
- SCOTT, Joan W., « Gender : A Useful Category of Historical Analysis », *The American Historical Review*, vol. 91, n°5, 1986, p. 1053-1075.
- SLAUTER, William, « Le paragraphe mobile. Circulation et transformation des informations dans le monde atlantique du XVIIIe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 67, n°2, 2012, p. 363-389.
- SMITH, Leonard V., « Refus, mutineries et répressions » dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Perrin, 2012, p. 509-526.
- TÉTU, Jean-François, « Mise en page et illustrations au début du XIX siècle », *Cahiers de textologie*, n° 3, Paris, Minard, 1990, p. 111-140.
- TÉTU, Jean-François, « L'émotion dans les médias : dispositifs, formes et figures », *Mots. Les langages du politique*, vol. 75, 2004, p. 9-20.
- THÉBAUD, Françoise, « La guerre et le deuil chez les femmes françaises », dans Jean-Jacques Becker, (dir.), *Guerre et culture 1914-1918*, Paris : Editions Armand Colin, 1994, p. 103-110.
- THÉBAUD, Françoise, « Penser la guerre à partir des femmes et du genre : l'exemple de la Grande Guerre », *Astérior [En ligne]*, vol. 2, 2004. Récupéré de <https://asterion.revues.org/103#text>.
- THÉBAUD, Françoise, « Femme et genre dans la guerre », dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Perrin, 2012, p. 111-127.
- TERNON, Yves, « Violations des lois et coutumes de la guerre au cours des guerres des Balkans (1912-1913) », *Revue d'Histoire de la Shoah*, vol. 189, n°2, 2008, p. 75-100.

- TOUMARKINE, Alexandre, « Historiographie turque de la Première Guerre mondiale sur les fronts ottomans : problèmes, enjeux et tendances », *Histoire@Politique*, vol. 22, n°1, 2014, p. 194–214.
- VENAYRE, Sylvain, « Le voyage, le journal et les journalistes au xixe siècle », *Le Temps des médias*, vol. 8, 2007, p. 46–56.
- WEILL, Georges, « Les gouvernement et la presse pendant la guerre », *Revue d'histoire de la guerre mondiale*, vol. XI, 1933, p. 97-118.